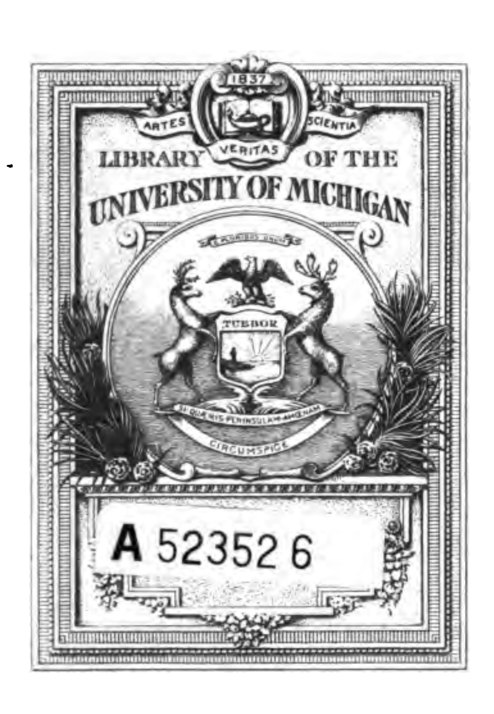

ARTES
1837
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
A 52352 6

373

APOLLINARIS SIDONIUS.

ESSAI LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

SUR

APOLLINARIS SIDONIUS.

THÈSE

Présentée à la Faculté des Lettres de Paris,

par, Charles

ALEXANDRE GERMAIN,

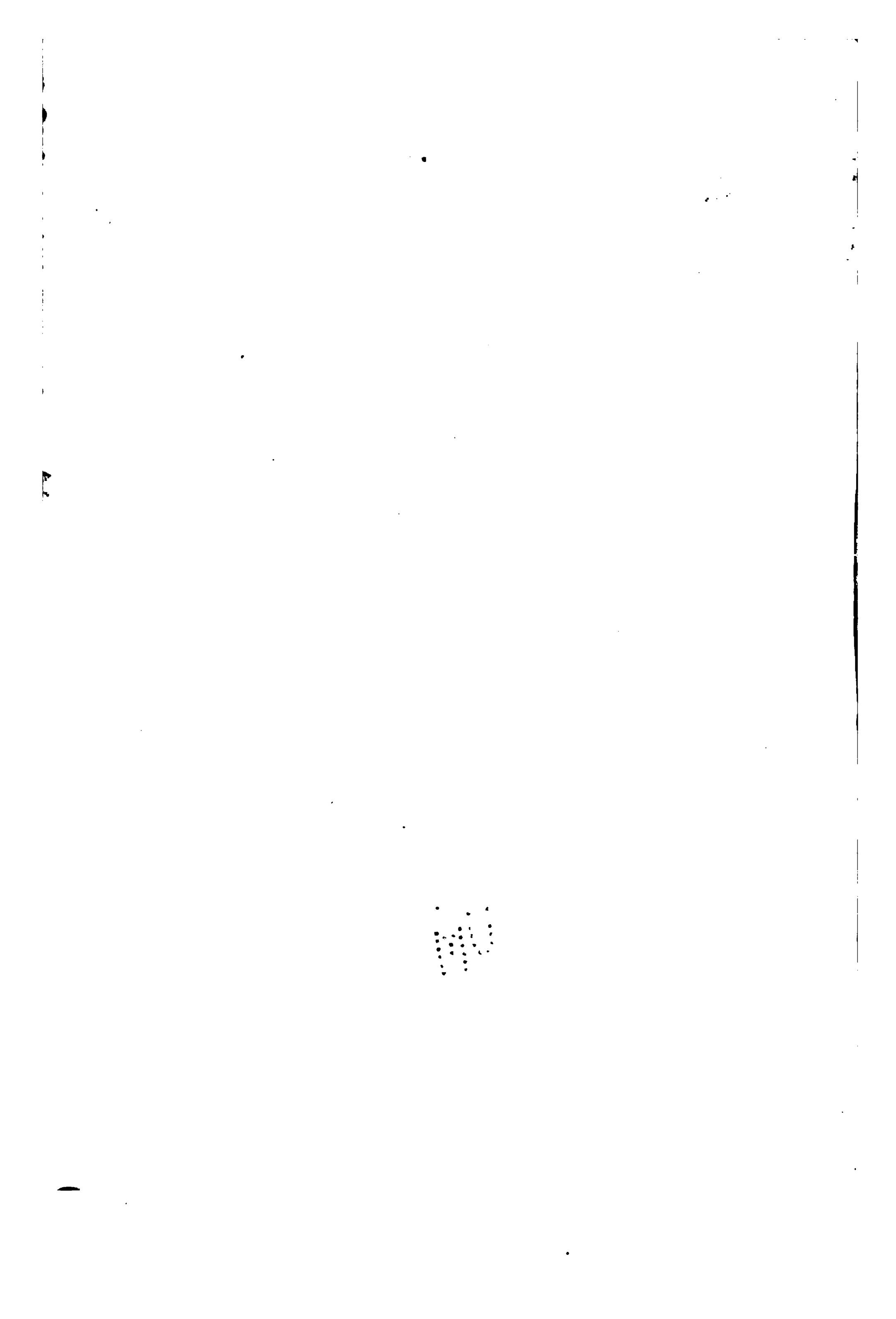
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE, AGRÉGÉ D'HISTOIRE.

« Mundi inter tumidas quietus undas,
Scripsit perpetuis habenda seclis. »
SIDON. EPITAPH.

MONTPELLIER.

IMPRIMERIE DE BOEHM ET C.ie, BOULEVARD JEU-DE-PAUME.

1840.



Rechercher dans les écrits d'Apollinaris Sidonius les faits propres à éclairer la vie de l'auteur et à mettre en relief les mœurs de la société au sein de laquelle il a vécu, examiner ces écrits, les apprécier sous les rapports littéraire et historique, tel est le but de cette Dissertation. En voici le plan : Sidonius présente un double caractère ; il a été revêtu successivement des dignités civiles et des dignités ecclésiastiques. Dans ces deux positions diverses, il a cultivé différents genres de littérature : homme de cour, il a publié des poésies ; homme d'église, il a publié des

lettres. Quelles sont ces poésies? Quelles sont ces lettres? Que nous apprennent-elles sur l'auteur? Que nous apprennent-elles sur son siècle?

Notre travail, ainsi conçu, comprend donc trois parties, qui ne sont en réalité que trois faces d'une même question : Biographie, littérature et histoire.

—

ESSAI LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

SUR

APOLLINARIS SIDONIUS.

I.

Caius Sollius Apollinaris Sidonius, que quelques manuscrits surnomment Modestus, naquit probablement à Lyon, le 5 novembre 431[1]. Sa famille possédait, comme à titre d'héritage, les magistratures de l'Empire[2] et occupait un des premiers rangs dans la

[1] Voir le premier *excursus*.

[2] «*I nunc, et legibus me ambitus interrogatum senatu move, cur adipiscendæ dignitati hæreditariæ curis pervigilibus incumbam; cui pater, socer, avus, proavus præfecturis urbanis prætorianisque, magisteriis palatinis militaribusque micuerunt.*» Epist. I, 3. Conf. Greg. Turon. Hist. II, 21.

Gaule. Son aïeul, non moins illustre dans les armes que dans le barreau, avait gouverné cette province en qualité de préfet du Prétoire, au commencement du siècle, sous le tyran ou l'usurpateur Constantin, et, le premier de sa race, avait embrassé le christianisme[1]. Son père, tribun sous Honorius, avait obtenu la même préfecture sous Valentinien III[2]. Sa mère, dont on ignore le nom, était arverne et du sang des Avitus[3]. Une si haute naissance réclamait une éducation distinguée. Les écoles de Lyon n'avaient

[1] « *Præfectus jacet hic Apollinaris,*
Post prætoria recta Galliarum,
Mœrentis patriæ sinu receptus;
Consultissimus utilissimusque
Ruris, militiæ forique cultor,
Exemploque aliis periculoso,
Liber sub dominantibus tyrannis.
Hæc sed maxima dignitas probatur,
Quod frontem cruce, membra fonte purgans,
Primus de numero patrum suorum
Sacris sacrilegis renuntiavit. »
(Epist. III, 12. Epitaph. Conf. Epist. V, 9 et Zosim. Lib. VI.)

[2] «*Patres nostri* (le père de Sidonius et celui d'Aquilinus) *sub uno contubernio, vixdum a pueritia in totam adolescentiam evecti, principi Honorio tribuni notariique militavere.. In principatu Valentiniani imperatoris, unus Galliarum præfuit parti, alter soliditati.*» Epist. V, 9; — Conf. Epist. VIII, 6.

[3] Sidonius écrit à Avitus: « *Matribus nostris summa sanguinis juncti necessitudo.* » Epist. III, 1.

pas alors perdu tout leur éclat. Eusèbe y enseignait avec succès la philosophie, en même temps qu'Hoenius et peut-être aussi Victor y professaient la poétique. Dans ce *gymnase du monde* se donnaient rendez-vous les jeunes nobles gallo-romains appelés à suivre la carrière des honneurs et des lettres. Sidonius vint se mêler à eux, avec ses amis Avitus, Felix et Probus[1]. C'est sans doute au milieu de cette société d'élite, qu'il put contracter plusieurs de ces liaisons qui firent, dans la suite, le charme de sa vie[2]. A vingt ans, il se trouvait déjà uni à Papianilla. Ce fut un mariage de grand seigneur : Papianilla était la fille de cet Avitus qui hérita de la couronne d'Auguste; elle apporta une riche dot, le domaine d'Avitacum, que Sidonius semble avoir tant aimé et dont il a laissé une si longue description[3]. Bonne épouse, Papianilla était, à en croire son mari, meilleure sœur encore[4]. Elle fut la mère de deux

[1] Epist. III, 1 — III, 7 — IV, 1 — IV, 5. Carm. IX, 314. Ibid. 327.

[2] Epist. IV, 4 — IV, 6 — V, 9.

[3] Epist. II, 2 — Conf. Carm. XVIII. — Avitacum était vraisemblablement situé aux environs du village d'Aydat (autrefois Aydac). On voit encore dans l'église de ce village un cénotaphe sur lequel on lit l'inscription suivante en caractères du VIII[e] ou du IX[e] siècle : *Hic sunt duo innocentes † et sanctus Sidonius.*

[4] « *Licet sis uxor bona, soror quoque optima es.* » Epist. V, 16.

filles, Roscia et Severiana[1], ainsi que d'un fils, Apollinaris[2].

Sidonius, sur la route de la fortune, devait chercher à avancer, L'avènement de son beau-père à l'Empire, en 455, lui en fournit l'occasion; et, en homme habile, il se garda bien de la négliger. Ayant accompagné Avitus à Rome, il y prononça, le premier jour de l'année suivante, le panégyrique en vers du nouveau César[3]. C'était dignement inaugurer le consulat d'un prince gaulois. On ne pouvait

[1] Epist. V, 16 — II, 12. Grégoire de Tours (*Hist. Franc.* III, 2) semble mentionner une troisième fille qu'il nomme Alchima ou Alcimia, et qu'il désigne comme la sœur d'Apollinaris. Mais Sidonius ne parlant nulle part de cette Alchima, il ne serait pas absurde de supposer que, selon l'usage des doubles noms adoptés alors par les familles nobles, cette dénomination s'applique à Roscia ou à Severiana. Quelle que soit cette Alchima, elle complota après la mort de son père, avec sa belle-sœur, pour élever son frère Apollinaris sur le siége épiscopal de l'Arvernie.

[2] Epist. V, 9 — V, 11 — IX, 1. Ailleurs (IV, 10) Sidonius parle de son fils Héliodore : « *Quum filius meus Heliodorus huc venit* », ce qui révèlerait l'existence d'un second fils, à moins qu'il ne s'agisse ici d'un surnom ou d'une paternité purement spirituelle. Conf. Ruric. Epist. II, 25; Greg. Turon. mirac. I, 45, et hist. II, 37.

[3] L'usage des panégyriques consulaires est assez connu pour que nous nous dispensions d'en parler. Il suffira de mentionner les noms de Mamertin, d'Eumène, de Pacatus et de Claudien.

mieux se frayer le chemin des honneurs. Aussi érigea-t-on au jeune poète une statue d'airain sous le portique de Trajan [1]. Il avait dès-lors commencé à voguer, comme il le dit, sur la mer de la renommée [2]. Un pareil début promettait un brillant avenir; et l'on conçoit sans peine les vœux du gendre pour le beau-père. Mais la prédiction fut démentie par

[1] « *Nil vatum prodest adjectum laudibus illud,*
Ulpia quod rutilat porticus ære meo.
(Paneg. Avit. 609.)

« *Quum meis poni statuam perennem*
Nerva Trajanus titulis videret
Inter auctores utriusque fixam
Bibliothecæ. »
(Epist. IX, 16.)

Contrairement à l'opinion des savants auteurs de la *Gallia christiana*, nous rapportons l'érection de cette statue au règne d'Avitus et non pas à celui de Majorien. Nous ignorons les raisons qui ont pu donner lieu à cette erreur; mais nous ferons remarquer que Sidonius rappelle lui-même le fait dans les vers qu'il adressa à Priscus Valerianus, et qui furent évidemment écrits durant le règne d'Avitus, peu de temps après le panégyrique de ce prince. Nous ne saurions souscrire non plus à l'assertion de Juste Lipse, qui, dans son traité *De Bibliothecis*, prétend qu'on érigea deux statues à Sidonius, l'une dans la bibliothèque grecque, l'autre dans la bibliothèque latine. Les textes que nous avons cités, ne mentionnent qu'une seule statue élevée en l'honneur du poète sous le portique qui mène aux deux bibliothèques.

[2] « .... *Pelago quia currere famæ*
Cœpimus. »
(Paneg. Avit. 15.)

l'événement. Le règne d'Avitus ne fut rien moins que long et glorieux : un an ne s'était pas encore écoulé, que ce prince avait perdu la pourpre. Sidonius, déçu dans son ambition, prit, selon toute apparence, les armes pour le venger, et entra dans la faction gauloise dévouée à Marcellin. Malgré l'appui du goth Théodorik II, il vit sa ville natale dépouillée de ses privilèges, accablée d'impôts et forcée à recevoir garnison. Cette défaite lui donnait lieu de redouter la colère du vainqueur ; aussi songea-t-il d'abord à mettre sa vie en sûreté. Il fut assez heureux pour que, sur l'intercession de son secrétaire Petrus, Majorien voulût bien lui pardonner[1]. Enhardi par ce premier succès, il adressa à l'empereur un placet en vers, au nom de la cité rebelle, en invitant le nouvel Hercule à la délivrer du tribut-monstre. « Tu as devant toi des Géryons, écrit-il au César avec une flatterie à la fois pédantesque et badine, coupe leurs trois têtes, et je vivrai[2]. C'est ton humble sujet qui ose t'adresser cette prière. Il te supplie de lui rendre sa patrie avec la vie, et de

[1] «*Sic mihi diverso nuper sub marte cadenti*
Jussisti placido victor ut essem animo.
(Paneg. Major. Præf., 11.)
«.......... *Memini quum parcere velles.* »
(Ibid. 598.)

[2] « .... *Tu Tirynthius alter*
....
Geryones nos esse puta monstrumque tributum ;
Hic capita, ut vivam, tu mihi tolle tria. »
(Carm. XIII, 19.)

relever Lyon de ses ruines. C'est *ton Sidonius* qui te demande cette grâce. Puisse la pourpre *sidonienne* te vêtir long-temps!... Si tu daignes exaucer les vœux de ton poète, je confierai à des fastes immortels tous tes beaux triomphes[1]. »

Il tint parole; il paya en poète la dette de la reconnaissance, et il paya d'avance, afin d'enchaîner la clémence impériale. Majorien se trouvant à Lyon en 458, Sidonius choisit l'occasion de ce voyage pour déclamer un panégyrique. Ce n'est pas sans étonnement qu'on voit le gendre du dernier Auguste, prodiguer les éloges les plus pompeux au nouveau maître du monde. Il sentit si bien lui-même l'inconvenance de sa conduite, qu'il crut devoir invoquer, pour sa justification, l'exemple de Virgile et d'Horace. Mais, outre qu'il n'était ni un Virgile ni un Horace, et qu'en pareille circonstance c'est la voix de l'honneur et non l'exemple qu'il faut suivre, il ne devait pas acquitter par une froide et servile adulation le prix de sa vie[2]. La seule excuse admissible, c'est que Majorien était un héros, et que Sidonius voulait le bien de sa patrie; aussi, vers la fin du panégyrique, n'hésite-t-il pas à exprimer une prière: « Puisque, au milieu de nos désastres, tu es venu comme notre unique espérance, remédie à nos maux,

[1] Carm. XIII, 21 sq.

[2] « *Serviat ergo tibi servati lingua poetæ,*
Atque meæ vitæ laus tua sit pretium. »
(Paneg. Major. Præf., 13.)

nous t'en conjurons, et en passant, regarde, ô vainqueur, ta ville de Lyon. Abattue, après de longues souffrances, elle te demande le repos. Tu lui donnes la paix, rends-lui le courage. Quand la tête fatiguée du jeune taureau s'est reposée du joug, il sillonne mieux ensuite le dur sein de la terre. Notre patrie n'a plus ni moissons, ni bœufs, ni colons, ni citoyens. Florissante, elle ignora son bonheur : maintenant qu'elle est conquise, elle comprend ce qu'elle a été. Une fois la joie passée, ô Prince, on songe au malheur. Tout ruinés que nous sommes par les ravages et l'incendie, *ton* arrivée néanmoins rétablit toutes choses. Puisque nous avons été la cause de *votre*[1] triomphe, notre ruine même nous plait[2].»

Majorien ne pouvait rester insensible à cette double requête. Sur les instances de *son poète*, il affranchit Lyon du tribut, le dota de nouveaux priviléges et le releva de ses ruines. Voulant en outre récompenser personnellement Sidonius, il l'honora du titre de Comte, et se l'attacha par divers emplois[3]. La chronique d'Idace, d'accord avec l'épitaphe de Clermont, ajoute qu'il fut chargé de conclure la paix

[1] Ce n'est pas le seul exemple qu'on rencontre dans Sidonius de cette confusion des nombres. On la retrouve dans les lettres IV, 10 — V, 4 — V, 15 — VI, 6 — VI, 7 — VII, 10, VII — 2, VIII, 14 — IX, 3 — IX, 9.

[2] Paneg. Major. 574 sq.

[3] Epist. I, 11; Conf. VIII, 6.

entre Théodorik II et l'empereur[1]. Le panégyrique avait eu son effet, comme on voit. Dès-lors le courtisan put reprendre ses habitudes ; il avait même plutôt gagné que perdu à la révolution. Nous le trouvons à Arles, en 459. Arles, encore officiellement appelée Constantine, était la capitale, la Rome des Gaules[2]. Fameuse, entre toutes les villes de l'Occident, par son préfet et ses marchands, elle renfermait dans ses murs, avec le commerce du monde, un sénat, une noblesse riche et puissante, des écoles, des hommes qui se piquaient de science et d'esprit. Sidonius était là dans son centre. Il ne manqua sans doute pas d'y donner des preuves de son habileté ; et de remplir sa double vocation de poète et de courtisan. Il paraîtrait pourtant qu'il ne fut pas toujours très-discret. On l'accusa d'avoir composé contre l'empereur une satire assez mordante. L'accusation, vraie ou fausse, indique au moins qu'on l'en croyait capable. Mais, après avoir acheté si cher la faveur de Majorien, il ne se souciait nullement de la perdre. Invité un jour à la table de l'empereur, il improvisa contre Pæonius un distique pour sa justification :

Scribere me satiram qui culpat, maxime princeps,
Hunc rogo decernas aut probet aut timeat[3].

Le César émerveillé applaudit, et, approuvant le défi de Sidonius, lui permit d'écrire ce qu'il voudrait.

[1] Idat. chronic. V, 17.
[2] « *Gallula Roma Arelas....* » Auson. Ordo nobil. urb.
[3] Epist. I, 11.

Ce n'était guère la peine de reconquérir les bonnes grâces de Majorien. Ce prince ayant été déposé à Tortone en 461, Sidonius eut à recommencer sa fortune. Il fût parvenu vraisemblablement à conserver, sous Sévère III, la position que lui avaient acquise ses panégyriques. Mais, soit qu'il sentît les inconvénients de la versatilité, soit qu'il ne jugeât pas le nouvel Auguste digne de ses éloges, soit enfin qu'il s'ennuyât de la vie de courtisan, et qu'il éprouvât un certain dégoût pour le tout-puissant Ricimer, il prit le parti de se retirer à sa villa d'Avitacum, où, dans l'étude des lettres, dans la société de sa famille et de nombreux amis, il donna quelque relâche à son ambition.

Sévère devait naturellement passer comme Avitus et Majorien. Ricimer n'aurait pu, d'ailleurs, lui pardonner de vivre trop long-temps. En 467, Anthemius l'avait remplacé sur le trône. Le nouveau maître, désireux sans doute d'être chanté, fit des avances à Sidonius et l'invita à se rendre à Rome. Sidonius, voyant une occasion de sortir de l'oubli et de renaître à la vie politique, obéit avec empressement. Il avait, du reste, d'importantes questions à débattre avec l'empereur au sujet de la Gaule; de sorte qu'un double motif l'attirait auprès d'Anthemius: il pouvait, en traitant les affaires de ses compatriotes, traiter aussi les siennes, et n'était probablement pas fâché de couvrir tant soit peu de l'intérêt général son intérêt particulier. Une de ses lettres contient une

relation infiniment curieuse de son voyage. Il le fit en grand seigneur et en savant privilégié, s'arrêtant sur la route dans la maison de ses amis et de ses proches [1], rappelant à chaque pas ses souvenirs d'antiquaire, de poète, d'historien. Arrivé à Rome avec la fièvre, il court, avant de toucher le pomœrium, se prosterner sur le seuil triomphal des apôtres, et sent tomber tout à coup la langueur de ses membres affaiblis [2]; ce qui, pour le noter ici, témoigne déjà de la vivacité de sa foi. Il lui fallut cependant prendre le lit, au moins par précaution. C'était précisément l'époque où l'on célébrait les noces du patrice Ricimer avec la fille d'Anthemius : la coïncidence était fâcheuse pour un courtisan. Aussi le noble malade ne peut-il se dispenser de faire part de ses regrets à Heronius. « Au milieu de tant de fêtes, lui écrit-il, j'envie le repos de ta demeure transalpine. A l'instant même où je trace ces lignes, on affiche des épithalames en vers fescennins à la porte de tous les

[1] « *Egresso mihi Rhodanusiæ nostræ mœnibus publicus cursus usui fuit, et quidem per domicilia sodalium propinquorumque....* » Epist. I, 5.

[2] « *Triumphalibus apostolorum liminibus affusus, omnem protinus sensi membris male fortibus explosum esse languorem; post quæ cœlestis experimenta patrocinii...* » Ibid. Conf. Epist. I, 6 — I, 9. Carm. XVI, XVII et XXIV. — La basilique de Saint-Pierre ne fut, comme on sait, enfermée dans l'enceinte de Rome que sous le pontificat de Léon IV, qui le premier fortifia la cité Léonine contre les incursions des Sarrasins.

théâtres, dans les marchés, aux prétoires, sur les places publiques, sur les murs des temples et des gymnases. Les études sont suspendues, les affaires cessent, les tribunaux se taisent, les députations sont différées, la brigue est interrompue, et toute occupation sérieuse disparaît devant les bouffonneries des histrions[1]. »

Enfin, les noces de Ricimer finirent et la convalescence de Sidonius avec elles. Il reçut une douce hospitalité chez l'ex-préfet Paulus, aussi savant que vertueux. Quel merveilleux avantage pour un bel esprit gaulois, que la fréquentation d'un romain à la fois philosophe, orateur et poète! Saisissant le moment propice, il le charge tout d'abord d'examiner s'il n'y a pas quelque moyen d'arriver à la faveur[2]. Il cherche, parmi les grands, ceux qui pourront le mieux seconder ses espérances. Le sénat comptait, sans doute, beaucoup de personnages riches et distingués ; mais on y remarquait spécialement deux consulaires des plus illustres, Gennadius Avienus[3] et Cæcina Basilius. Ils occupaient tous deux le premier rang ; mais, égaux par le crédit et

[1] Epist. I, 5.

[2] « *Igitur per hunc primum si quis quoquo modo in aulam gratiæ aditus exploro*. » Epist. I, 9.

[3] C'est ce même Avienus qui, selon la chronique de Prosper, fit partie de l'ambassade solennelle chargée de porter à Attila les supplications de Rome. Il avait été le collègue de Valentinien dans son septième consulat, en 450.

la considération, ils différaient par le goût et le caractère. Avienus avait pour lui la fortune ; Basilius, le mérite. Aussi, comme il arrive presque toujours en pareille circonstance, le premier employait son influence à l'avancement de sa famille ; et, malgré l'accueil bienveillant qu'il faisait à tous les solliciteurs, l'empressement qu'il mettait à promettre surpassait de beaucoup les résultats. L'autre, au contraire, plus généreux envers les étrangers qu'envers les siens, savait choisir ses clients et les poussait activement. Avienus accordait plus aisément son amitié ; Basilius, un bienfait. Il n'était pas difficile, ce semble, de se prononcer ; mais Sidonius ne voulait sacrifier ni l'un ni l'autre. « Après les avoir long-temps balancés, dit-il ingénument, je pris le parti moyen : je résolus, tout en conservant des égards pour le vieux consulaire dont je visitais assez souvent la maison, de m'attacher de préférence à ceux qui fréquentaient Basilius[1]. »

Arrivèrent les calendes de janvier : l'empereur allait commencer un second consulat[2]. Il vint à l'idée de Basilius d'engager son ami à composer un panégyrique. « Allons, mon cher Sollius, dit le protecteur, quoique tu sois accablé sous le poids de ton affaire, je veux que tu ranimes ton ancienne muse

[1] Epist. I, 9.

[2] Le premier consulat d'Anthemius se rapporte à l'année 455, époque où il menait à Constantinople la vie privée.

en l'honneur du nouveau consul, et que tu versifies, bien qu'à la hâte, quelque compliment de félicitation. Je t'introduirai, et, en te procurant les moyens de réciter ton poème, je te ménagerai la bienveillance du prince. Si tu en crois mon expérience, cette bagatelle te vaudra de sérieux avantages [1]. » L'occasion était trop favorable: Sidonius ne se fit pas prier [2]. Accordant sa lyre banale, il célébra Anthemius, comme il avait célébré naguère Avitus et Majorien. Lorsqu'il s'agissait d'un empereur, les éloges ne pouvaient tarir. Il esquissa mythologiquement et en vers boursoufflés, selon sa coutume, la vie d'Anthemius. Il n'oublia rien, ni les présages de son berceau, ni ses jeux, ni son éducation, ni ses guerres, ni ses victoires. Tout fut rappelé, jusqu'au récent mariage; car, quelque loin qu'on remontât dans l'histoire des anciens hyménées, le gendre surpassait tous les héros et la fiancée toutes les héroïnes : le mérite de Ricimer exigeait une telle alliance, et le laurier de Mars lui avait donné le myrte de Vénus [3]. Le poète avait-il donc perdu le souvenir des malheurs et de la déposition d'Avitus !

[1] Epist. I, 9.

[2] « *Parui ergo præceptis.* » Ibid.

[3] « *Quantumvis repetam veteris connubia secli,*
Transcendunt hic heroas, heroïdas illa.
Hos thalamos, Ricimer, virtus tibi pronuba poscit,
Atque Dionæam dat Martia laurea myrtum. »
(Paneg. Anthem., 500 sq.)

Sidonius envoya son panégyrique, avec un centon de dix vers en forme de dédicace, à Petrus. Il ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Soit que l'influence de son Mécène [1] l'ait servi, soit que, de lui-même, l'empereur ait voulu se montrer reconnaissant envers le client de Basilius, il devint chef du sénat, préfet de Rome et patrice [2]. C'est ce qui lui faisait dire que son panégyrique avait obtenu, sinon la réputation, au moins le résultat d'un bon ouvrage [3]. Il ne manquait à Sidonius que le consulat, pour avoir atteint les plus hautes dignités. Il était, du reste, au comble de ses vœux; il avait égalé, surpassé même ses ancêtres. Mais, tout en appréciant l'importance de sa position, il ne s'en dissimulait pas les dangers. Il avait appris à connaître le peuple romain; et sa prudence tant soit peu poltronne le portait à craindre que le théâtre ne retentît quelque jour des clameurs tumultueuses de la populace affamée, et qu'on ne lui imputât le malheur de la disette publique [4].

[1] « *At mihi Petrus erit Mæcenas.* » Paneg. Anthem., edit. ad Petrum, 5.

[2] « *Egit (Basilius) cum consule meo, ut me præfectum faceret senatui suo.* » Epist. I, 9. Conf. Epist. I, 10 — V, 6. — Mamert. Claudian. De statu animæ Præfat.

[3] « *Attamen gaude quod hic ipse panegyricus, etsi non judicium, certe eventum boni operis accepit.* » Epist. I, 9.

[4] « *Vereor autem ne famem populi romani theatralis caveæ fragor insonet, et infortunio meo publica deputetur esuries.* »

Pour Sidonius, vivre à Rome, même dans les dignités, c'était vivre en exil. Aussi ne tarda-t-il pas à revenir dans sa patrie, au milieu de ses chers Gaulois. Ce fut pour y échanger les honneurs du siècle contre les honneurs de l'Église. Le patrice devint évêque d'un vaste diocèse, évêque de toute l'Arvernie. Il eut beau alléguer son inexpérience : la voix du peuple, qui est celle de Dieu, l'avait désigné comme successeur d'Eparchius [1]; il lui fallut subir le fardeau d'une profession si haute [2]. Il n'eut

Epist. I, 10. — Sidonius en fut sans doute quitte pour la peur. Il paraît, d'après le témoignage de saint Lupus, que son administration fut assez heureuse : « *Tu trabeales ornatus splendidasque præfecturas, et quidquid irrequieta desideriorum series sibi beatius in seculo potest fingere, honorificus et inter streperos plausus exercuisti.* » Lupi Trecensis epist. ap. Spicileg., nov. edit., III, 302.

[1] Nous n'ignorons pas que deux manuscrits placent entre Eparchius et Sidonius deux évêques inconnus d'ailleurs, Deletronius et Sezerolus, comme le porte l'ancien catalogue du monastère de Saint-Allyre, ou plutôt, selon les vieux titres de la cathédrale de Clermont, Peletronius et Ferreolus. Mais nous pensons avec les auteurs de la *Gallia christiana*, qu'il ne faut tenir aucun compte de ces évêques.

[2] « *Ut pote cui indignissimo tantæ professionis pondus impactum est.* » Epist. V, 3. Conf. Epist. VII, 9 — VI, 7. — Cette élection populaire et ce langage de Sidonius ressemblent assez à l'élection et au langage de S. Ambroise qui, un siècle avant lui, avait été porté de la même manière sur le siége épiscopal de Milan.

plus qu'à solliciter les prières de ses amis[1], et dès-lors il vécut en frère avec sa femme[2].

C'était vers la fin de 471[3]: Sidonius pouvait avoir

[1] Epist. VI, 7 — VI, 9 — VII, 6 — VIII, 10 — VIII, 14 — IX, 3 et 8.

[2] On s'accorde à reconnaître que Papianilla vécut encore au moins trois ans, à partir de l'épiscopat de Sidonius.

[3] Voici comment nous établissons ce point chronologique de l'histoire de Sidonius d'après lui-même. Sidonius dans la lettre qu'il écrivit à saint Lupus de Troyes, pour solliciter le secours de ses conseils et de ses prières, après avoir été élevé sur le siége pontifical de l'Arvernie, dit que son ami était alors évêque depuis quarante-cinq ans : « *Quum post desudatas militiæ Lirinensis excubias et in apostolica sede* novem jam decursa quinquennia, *utriusque sanctorum ordinis quemdam te conclamatissimum primipilarem spiritualia castra venerentur....* » Sidon. epist. VI, 1.— Or, le biographe de saint Lupus, dont le récit contemporain, quoique très-court, a toujours fait autorité, assure que saint Lupus était dans la seconde année de son épiscopat, lorsque, avec saint Germain d'Auxerre, il fut envoyé en Bretagne pour y combattre les Pélagiens. D'où il suit que saint Lupus a été fait évêque de Troyes en 427 ; car, d'après le témoignage de saint Prosper, il est certain que la mission des deux pontifes en Bretagne se rapporte à l'année 429. Si donc à ce nombre 427 on ajoute 45, on obtient nécessairement 472. Mais, lorsque saint Lupus était évêque depuis 45 ans, Sidonius devait l'être aussi depuis quelques mois. C'est ce qui nous a porté à fixer avec Tillemont (*Hist. ecclésiast.*, XVI, 750), à la fin de l'année 471, le commencement de l'épiscopat de Sidonius, d'autant plus que les Bollandistes (*Acta SS. Julii*, VII, 63) ont éta-

quarante ans. Tout entier dès-lors aux fonctions de son nouveau ministère, il abandonna ses dignités, renonça à la poésie profane et à ses goûts païens[1]. S'il écrivit encore des vers, ce fut rarement et presque toujours sur des sujets religieux. Il eût craint que la réputation du poète ne souillât l'austérité du prêtre[2]. Claudien, son ami, celui qui a sondé la grande question de l'âme humaine, vante son zèle pour l'étude de l'Écriture-Sainte et son immense charité dont Grégoire de Tours a, du reste, éternisé

bli par quelques arguments, que le pontificat de saint Lupus à Troyes datait de la fin de 426. On conçoit après ces raisons, pourquoi nous ne reculons pas avec Pagi (*Critic. Annal. Eccles. Baron. ad ann.* 472, *n°* 5), le commencement du pontificat de Sidonius jusqu'à l'année 473, et pourquoi nous ne l'avançons pas non plus avec Boucher (*Belg. Rom. lib. XVIII, cap.* 6, *n°* 4) jusqu'à 469 ou 470.

[1] « *Dum impactæ professionis obtentu novum scribendi morem gradatim appeto et veterem saltuatim dedisco, de bono oratore nil amplius habeo, quam quod malus poeta plus esse cœpi.* » Epist. II, 3.—« *Modo tempus est seria legi, seria scribi deque perpetua vita potius quam memoria cogitari, nimiumque meminisse nostra post mortem non opuscula, sed opera pensanda.* » Ibid. VIII, 4. — « *Primum ab exordio religiosæ professionis huic principaliter exercitio renuntiavi, quia nimium facilitati posset accommodari, si me occupasset levitas versuum, quem respicere cœperat gravitas actionum.* » Ibid. IX, 12. Conf. Epist. IV, 3 et 10.

[2] « *Clerici ne quid maculet rigorem*
Fama poetæ. »
(Epist. IX, 16.)

le souvenir. Combien de fois sa magnifique sainteté ne dépouilla-t-elle pas sa maison pour enrichir les pauvres[1] ? Qui dira les trésors prodigués à l'indigence par cet homme de miséricorde ? Que de larmes ne versa-t-il pas, lorsqu'il se vit chargé du poids de l'épiscopat et investi de la direction des âmes, lui qui jusqu'alors s'était traîné dans la misère des vices[2] ! De là, ces pieuses terreurs, cette invincible confusion qui le conduisirent aux portes du tombeau[3]. Revenu à la vie, il s'arme de courage, il se met à l'œuvre. Plaçant sa confiance dans le ciel, il s'élève à la hauteur de sa mission; il veut être à la fois le père et le défenseur de son peuple. Il faut le voir, bravant la persécution, parcourir tantôt son diocèse, tantôt les diocèses voisins[4], assister aux fêtes patronales, aux translations de reliques, aux dédicaces d'églises. Il entretient de continuelles relations avec

[1] « *Quum autem esset magnificæ sanctitatis, atque ex senatoribus primis, plerumque, nesciente conjuge, vasa argentea auferebat à domo et pauperibus erogabat. Quod illa quum cognosceret, scandalizabatur in eum : sed tamen dato egenis pretio species domi restituebat.* » Greg. Turon. Hist. II, 22. — Mamert. Claudian. Epist. ap. Sidon. IV, 2.

[2] « *At nunc mediocritatem meam manet longe diversa conditio, cui per suspiriosas voragines et flagitiorum volutabra gradienti professionis hujusce pondus impactum est.* » Epist. VII, 9, in Concion.

[3] « *Infelicis conscientiæ mole depressus, vi febrium nuper extremum salutis accessi.* » Epist. V, 3.

[4] Epist. IV, 13 — IX, 16 — IV, 15.

les prélats les plus distingués; et telle est son influence, que les habitants de Bourges n'hésitent pas à lui confier le choix de leur évêque.

Cette préférence si honorable n'a rien qui doive étonner. Sidonius est un des plus dignes représentants de l'épiscopat gallo-romain. C'est à lui qu'on s'adresse dans le malheur, c'est lui qu'on remercie dans la prospérité. Il semble chargé de cicatriser toutes les plaies, de consoler toutes les infortunes. Tantôt, il intercède pour un débiteur auprès de ses créanciers ; tantôt, il intervient, auprès de l'évêque Pragmatius, en faveur de la sainte veuve Eutropia, récemment privée de son fils et de son petit-fils. Ici, il se constitue médiateur auprès de l'archevêque d'Arles, Leontius, pour un homme qu'une affaire testamentaire appelle dans sa ville. Là, il recommande à l'évêque de Marseille, Græcus, un pauvre lecteur qui entreprend, pour vivre, un petit commerce. Puis il offre sa protection à Apollinaris, accusé auprès du tétrarque burgonde Chilpérik, d'avoir livré Vaison à un *nouveau prince*; ou bien, il sollicite l'exemption du tribut pour un clerc qui, fuyant avec sa famille devant l'invasion des Goths, s'est réfugié sur les domaines de l'Église d'Auxerre[1]. Sidonius est réellement convaincu que celui-là travaille surtout à son propre bonheur, qui travaille au bonheur

[1] Epist. IV, 24 — VI, 2 — VI, 3 — VI, 8 — V, 6 — VI, 10.

d'autrui, et qui, prenant pitié des maux des fidèles, accomplit sur la terre les œuvres des cieux [1]. Avec quelle grâce, avec quelle habileté ne sait-il pas demander un service, réclamer justice ou indulgence! Voici, par exemple, comment il invite Proculus à pardonner à un fils repentant : « Sois clément pour un enfant sévère contre lui-même, et, imitant le Seigneur, ne condamne pas à ton tribunal celui qui s'avoue coupable..... Le délier promptement de sa faute, c'est enchaîner ma reconnaissance par un bienfait..... Grand Dieu ! Quel beau jour pour toi, quelle heureuse nouvelle pour moi, quelle joie pour lui, alors que, prosterné à tes pieds, de cette bouche irritée, de cette bouche terrible dont il n'attend que des reproches, il recevra un baiser [2] ! » Il est impossible de mieux finir une lettre. Ce trait seul, à défaut de l'histoire, révèlerait que le solliciteur était père.

Du reste, il faut bien le reconnaître, ces souvenirs de la famille, transportés dans la vie épiscopale de Sidonius, devenaient une nouvelle source d'influence. Ils l'aidèrent, sans doute, à réconcilier des époux séparés, comme le témoigne la conduite de ce Gallus qui, cédant à son autorité aussi bien qu'à

[1] « *Ego illum præcipue puto suo vivere bono qui vivit alieno, quique fidelium calamitates indigentiamque miseratus facit in terris opera cælorum.* » Epist. VI, 12.

[2] Epist. IV, 23.

celle de saint Lupus, consentit à reprendre sa femme [1]. Peut-être ne fut-il pas étranger non plus à la résolution d'un de ses amis, qui, après une jeunesse passée dans la débauche, échappant au séduisant naufrage de la volupté [2], se décida à conclure un mariage légitime. Il le recommanda, du moins, aux prières de l'évêque Ambroise. Pour Sidonius, l'épiscopat est à la fois un ministère de famille et un ministère public. En même temps qu'il rendait Gallus à une épouse délaissée, il écrivait à Riotham, chef des Bretons auxiliaires de l'Empire, pour se plaindre des désordres de ses troupes, et l'inviter à embrasser la cause d'un pauvre homme dont les esclaves avaient disparu [3]. Personne, au Ve siècle, n'a porté plus loin le patriotisme. Quelle tendre sollicitude ne montra-t-il pas toujours pour ses chers Arvernes ! Si, comme l'a dit Virgile, et comme Sidonius se plaît à le répéter, le pays de la mère est une portion de la patrie [4], l'Arvernie devait être, en effet, pour lui une seconde patrie. Il n'est pas étonnant qu'elle lui ait, jusqu'à un certain point, fait oublier la première. Il avoue quelque part, en décrivant la fertilité de ses

[1] Epist. VI, 9.

[2] «*Fugit meretricii blandimenta naufragii.*» Epist. IX, 6.

[3] Epist. III, 9. — Conf. VII, 6. — Ce Riotham est probablement celui que tous les historiens, et entre autres Jornandes, appellent Riothime.

[4] « *Quod patriæ pars computanda sit et regio materna.* » Epist. IV, 21. Conf. Virg. Æneid. VIII, 510.

campagnes, que des étrangers, après l'avoir vue une fois, ont souvent perdu le souvenir de la contrée qui les avait nourris [1]. L'Arvernie était le berceau des Avitus, la province où se trouvaient ses domaines et son diocèse: aussi, l'aimait-il d'un amour tout filial. Déjà, en 468, lorsqu'il prononçait à Rome le panégyrique d'Anthemius, il soignait particulièrement les intérêts des Arvernes. Attentif au danger qui les menaçait, il n'avait qu'une ambition, c'était de les maintenir libres. De là, ces efforts constants pour leur salut; de là, ces instances réitérées auprès d'Ecdicius, pour fermer l'Arvernie aux Goths envahisseurs et la soustraire aux extorsions des tyrans. Parmi ces tyrans, le plus terrible était Seronatus, digne rival d'Arvandus, pour le brigandage et les intrigues [2]. Préludant à l'exécution d'un infâme complot, et comme pour façonner d'avance les habi-

[1] « *Ut semel visum advenis multis patriæ oblivionem sæpe persuadeat.* » Epist. IV, 21. — On conçoit que les barbares aient été avides de posséder cette province, et on s'explique les paroles du roi frank Childebert dans Grégoire de Tours (Hist. III, 9) : « *Velim unquam Arvernam Lemanem, quæ tantæ jocunditatis gratia refulgere dicitur, oculis cernere.* »

[2] Ces intrigues sont parfaitement dévoilées dans une lettre de Sidonius (Epist. I, 7). C'est là que tous les historiens ont puisé ce qu'ils ont rapporté sur le caractère, la conduite et le procès d'Arvandus. Sidonius est même le seul qui donne le vrai nom de ce préfet des Gaules; car Cassiodore l'appelle *Aravandus*, et Paul Diacre *Servandus*.

tants au joug de la conquête, il avait substitué, dans les tribunaux, la loi gothique à la loi romaine[1]. Un immense murmure s'éleva dans la Gaule, une sainte indignation transporta l'Arvernie. Protestant contre une domination nouvelle, et voulant donner un démenti national aux prétentions des Barbares, elle s'attacha avec plus d'énergie aux mœurs et aux institutions de Rome. Elle alla juqu'à sacrifier son ancienne langue celtique à la langue latine[2]. Mais l'Empire n'était guère capable de reconnaître tant de dévouement. Les nobles, ne pouvant compter sur les Césars, songèrent à quitter le pays : ils aimaient mieux s'expatrier ou entrer dans l'Église par le sacerdoce, que de suivre la bannière d'Eurik. Voilà pourquoi Sidonius presse si vivement son beau-frère de se préparer à la lutte, en se constituant le bouclier des Arvernes contre les Goths. « Le Catilina de notre siècle, s'écrie-t-il, a quitté l'Adour, afin d'achever en Arvernie son œuvre de ruine et de destruction. Armé par la crainte, affamé par l'avarice, chaque jour il remplit les forêts de fugitifs, les villas d'exilés, les temples de coupables et les prisons de clercs, exaltant les Goths, insultant aux Romains.

[1] « *Leges Theodosianas calcans Theodoricianasque proponens.* » Epist. II, 1. Ce texte pourrait servir à confirmer l'opinion des savants, qui prétendent, non sans raison, qu'Eurik ne fit que continuer la rédaction des lois gothiques, sans en être précisément le premier auteur.

[2] Epist. III, 3.

Point de retard, brise tous les obstacles. La liberté mourante de nos concitoyens tremblants te réclame. S'il n'y a ni force ni secours à attendre de la République; si, comme on le dit, la puissance d'Anthemius est nulle, la noblesse est décidée, avec ton assentiment, à abandonner la patrie ou le monde [1]. »

Ailleurs, Sidonius nous montre le dragon [2] quittant son antre et s'approchant des Gabales, pâles de frayeur. « Partout où il se dirige, on le voit traîner à sa suite des bandes de captifs chargés de fers: il jouit de leur douleur, se nourrit de leur faim et se fait gloire de déshonorer, avant de les punir, ceux qu'il doit condamner. »

La trahison eut un terme; Seronatus expia ses crimes par le dernier supplice; mais l'Arvernie n'en fut pas plus tranquille. Les Goths cherchaient, tous les jours, à s'étendre et à poursuivre une conquête si heureusement commencée. Il ne leur restait plus, afin de donner pour limites à leurs possessions en Gaule la Loire, le Rhône, les Pyrénées et les deux mers, qu'à incorporer à leurs domaines le petit coin de terre de l'Arvernie [3]. Après en avoir dévasté les

[1] Epist. II, 1. « *Rediit ipse Catilina seculi nostri nuper Aturribus.....* »

[2] « *Ceu draco e specu vix evolutus jam metu exsanguibus Gabalitanis e proximo infertur.* » Epist. V, 13.

[3] «... *Modo invidiosi hujus anguli etiam desolata proprietate potiantur.* » Epist. III, 1.

campagnes, ils en assiégèrent la capitale : Ecdicius sut la défendre; mais Eurik n'en domina pas moins par la frayeur. La consternation dont il frappa les Arvernes semble leur avoir fait perdre le sens. Au lieu de s'unir pour résister à l'ennemi commun, ils se divisèrent entre eux. Sidonius, en sa qualité d'évêque, devait nécessairement prêcher la paix, réconcilier les esprits et les cœurs. Il employa, pour y parvenir plus sûrement, la médiation de son ami, le prêtre Constantius. Ce saint vieillard, escorté de l'affection publique [1], tout en pleurant comme un père sur une cité à demi détruite par l'incendie [2], apaisa les dissensions intérieures, qui n'avaient pas moins contribué à la dépeupler que l'incursion des Barbares. Exerçant, parmi les malheureux Arvernes, le ministère de pacificateur, il ramena la concorde, il les rendit à leur patrie [3].

C'est un bien touchant spectacle que cette agonie de l'Arvernie se débattant entre les Goths et les Bur-

[1] « *Non ambitus comitatu, sed ambiendus affectu.* » Epist. III, 2. — C'est ce même Constantius de Lyon, qui écrivit la vie de saint Germain d'Auxerre, et sur les instances duquel Sidonius publia, en les lui dédiant, les sept premiers livres de ses lettres.

[2] « *Quas tu lacrymas, ut parens omnium, super ædes incendio prorutas et domicilia semiusta fudisti !* » Epist. III, 2.

[3] « *Quum inveneris civitatem non minus civica simultate quam barbarica incursione vacuatam, pacem omnibus suadens, caritatem illis, illos patriæ reddidisti.* » Ibid.

gondes. Jetée là comme une barrière entre deux nations, comme une proie entre deux peuples rivaux, en butte à la fureur de ceux qui l'attaquent et à l'envie de ceux qui la défendent[1], elle veut rester romaine, c'est-à-dire libre, au milieu des ruines de l'Empire. Inquiète au moindre mouvement des Barbares, elle se tient sous le vent pour écouter si quelque troupe de cavaliers ennemis ne vient pas la surprendre. Entend-elle du bruit, elle concentre ses forces; elle groupe ses guerriers autour de ses murailles délabrées; elle appelle Ecdicius; elle invoque Sidonius. Et le bon évêque ne joue pas le moins beau rôle dans ce triste drame. A l'énergie romaine, il joint la charité du chrétien: il prodigue ses trésors; il vend même sa vaisselle pour nourrir son troupeau[2]. Reconnaissant dans la main qui le frappe la vengeance divine[3], il place sa confiance dans le Seigneur. Alors même que tout semble désespéré, il espère encore. Il sait que la source de la miséricorde est intarissable: à l'exemple de saint Mamert de Vienne, il fait en quelque sorte violence au ciel; il institue les Rogations. Aussitôt la terreur cesse, la sécurité

[1] « *Oppidum siquidem nostrum quasi quemdam sui limitis obicem circumfusarum nobis gentium arma terrificant. Sic æmulorum sibi in medio positi populorum lacrymabilis præda, suspecti Burgundionibus, proximi Gothis, nec impugnantum ira, nec propugnantum caremus invidia.* Epist. III, 4.

[2] Greg. Turon. Hist. II, 22.

[3] Epist. III, 4 — VII, 5 — VII, 11.

renaît dans les cœurs [1], et l'Arvernie peut se croire délivrée. Vain espoir! ce dernier rayon de liberté n'apportait que l'ombre d'une trêve [2]. Elle se dissipa bientôt, et toute illusion s'évanouit. Sidonius eut beau inviter ses frères dans l'épiscopat à prier pour la paix, le repos et le salut de l'Arvernie [3]. La paix vint; mais la liberté était perdue sans retour. En 475, Julius Nepos, après de longues négociations, traita avec les Goths, et leur céda la province, objet de leurs attaques [4]. Déjà, dans son deuil patriotique, Sidonius avait été jusqu'à regretter la guerre: « Notre servitude, s'écrie-t-il, est devenue le prix de la sécurité d'autrui. La servitude des Arvernes! ô douleur! Eux qui jadis osaient se dire les frères des Latins et les enfants d'Ilion!..... Est-ce donc là ce qu'ont mérité la faim, les flammes, le fer, la peste, les glaives

[1] « *Animositati nostræ tam temerariæ tamque periculosæ non nos aut ambustam murorum faciem, aut putrem sudium cratem, aut propugnacula vigilum trita pectoribus confidimus epitulatura; solo tamen invectarum, te auctore, Rogationum palpamur auxilio, quibus inchoandis instituendisque populus Arvernensis, etsi non effectu pari, affectu certe non impari cœpit initiari, et ob hoc circumfusis necdum dat terga terroribus.* » Epist. VII, 1.

[2] « *Etsi non per fœderum virtutem, saltem per induciarum imaginem quædam spei nostræ libertatis fenestra resplendet.* » Epist. V, 12.

[3] Epist. VII, 7 — IX, 5.

[4] Jornand. de reb. get., cap. 45.

engraissés de sang, les guerriers maigris par les jeûnes? C'est dans l'attente de cette fameuse paix, que pour vivre nous avons arraché aux fentes de nos murs les herbes sauvages: et voilà qu'en récompense de tant de dévouement, on nous sacrifie[1]! »

Telles sont les plaintes énergiques, les éloquentes protestations suggérées à Sidonius par la honte de l'Empire et la décrépitude de ses maîtres. Les maux qu'il déplore, il les sent en romain, il les sent aussi en évêque. Sidonius redoutait à la fois pour sa patrie adoptive la domination barbare, et pour son église l'hérésie arienne; car, quoi qu'on ait pu dire, il était réellement pontife et vraiment chrétien. Il se lamente sur l'impudence du goth Modahaire, qui, jetant çà et là les traits de l'arianisme, s'engraisse avec les péchés des âmes qu'il tue, et dans sa rage clandestine attaque d'une dent furtive les bergeries du Christ[2]. Il craint moins Eurik pour les murs romains que pour les lois chrétiennes; car il sait qu'Eurik est le chef de sa secte aussi bien que de son peuple[3]. Il ne peut voir sans une légitime afflic-

[1] Epist. VII, 7.

[2] « *Qui viderim Modaharium civem gothum arianæ hæreseos jacula vibrantem.......... Non injuria tibi defleo qualiter ecclesiasticas caulas istius aeris lupus, qui peccatis pereuntium saginatur animarum, clandestino morsu necdum intellecti dentis arrodat.* » Epist. VII, 6.

[3] « *Præfatum regem Gothorum......... non tam romanis mænibus quam legibus christianis insidiaturum pavesco;*

nistre d'Eurik, le rhéteur Léon [1]. Soit que des intérêts particuliers ou les affaires de l'Arvernie l'appelassent à Bordeaux, soit que le roi dont il était le sujet voulût le retenir auprès de lui comme suspect, nous le trouvons ensuite à la cour. Peut-être avait-on dessein de l'apprivoiser; mais Sidonius était une de ces natures opiniâtres qui ne cèdent qu'à demi. Il en vit assez pour écrire une lettre, pas assez pour devenir goth. Il semblerait, au contraire, avoir tant soit peu civilisé son maître. Il fit pour Eurik ce qu'il avait fait autrefois pour Avitus, Majorien et Anthemius; il composa un panégyrique en vers. Malgré l'adieu qu'il avait dit à la poésie, il ne s'en était jamais complétement séparé. Ce petit poème réussit selon ses prévisions. Le roi, sensible aux éloges de l'exilé, et le croyant sans doute moins romain depuis qu'il avait chanté son vainqueur, lui permit de retourner dans son diocèse.

Ces éloges durent singulièrement coûter à Sidonius. Comment put-il se résoudre, avec sa vanité aristocratique, à représenter tous les peuples du monde prosternés aux pieds d'un barbare? Quelle répugnance n'éprouva-t-il pas à placer parmi cette tourbe suppliante les Romains, qui, attendant d'Eurik leur salut, demandaient au nouveau favori de Mars la protection de la Garonne pour le Tibre affaibli [2]? Il

[1] « *Me tenuit inclusum mora mœnium livianorum, cujus incommodi finem, post opem Christi, tibi* (*Leoni*) *debeo*.» Ibid.

[2] Epist. VIII, 9.

fallait que Sidonius fût bien fatigué de l'exil ; il fallait qu'il désirât bien vivement revoir sa patrie et son diocèse, qu'il aimât d'une affection toute spéciale les Arvernes et son Église, pour consentir à un pareil sacrifice.

Pour prix de ce panégyrique, il fut rendu à sa ville épiscopale. A partir de cette époque, on ne voit pas qu'il soit intervenu, directement du moins, dans les affaires de l'Arvernie. Instruit par l'expérience, il semble avoir concentré dès-lors son activité dans les fonctions pastorales et dans l'étude des lettres : c'est à cette portion de sa vie que se rapporte la publication de ses ouvrages en prose. Tout ce qu'on sait des dernières années de Sidonius, c'est qu'il fut en butte aux intrigues de deux prêtres qui avaient résolu de le chasser de son siége. On a dit que ces prêtres étaient les instruments de l'oppression gothique, et on ne s'est probablement pas trompé. Grégoire de Tours, qui nous donne les détails de la conspiration[1], laisse échapper le nom d'Arius; ce qui paraîtrait indiquer que les craintes de Sidonius n'étaient pas illusoires, et que l'hérésie s'était introduite chez les Arvernes à la suite de la conquête, comme on le remarque du reste dans quelques cités voisines, et entre autres à Bourges. Mais cette fois encore l'influence barbare vint se briser contre l'énergie romaine de Sidonius. En dépit des Ariens et des Goths, il

[1] Greg. Turon. Hist., II, 23.

mourut évêque, le 21 août 489 [1]. Il put au moins emporter la consolation d'avoir été jusqu'à la fin le père de l'Arvernie; aussi l'Église de Clermont reconnaissante l'a-t-elle placé, de même que celle de Lyon, au nombre de ses saints [2].

[1] Voir le deuxième *excursus*.

[2] La fête de S. Sidonius est fixée par le rituel de Clermont au 23 août. Son corps, déposé d'abord dans l'église de St.-Saturnin, où il reposait encore vers 950, à côté de celui de S. Amandinus, comme l'indique un chroniqueur anonyme du Xe siècle, cité par Savaron (*Orig. Claromont.*, p. 357), fut transféré depuis, sans qu'on puisse déterminer l'époque de cette translation, dans celle de St.-Genès, détruite avec tant d'autres en 1794. Il a donc continué, jusqu'à la fin du dernier siècle, à y être l'objet de la vénération publique. Voici l'épitaphe qu'on lisait jadis sur le tombeau de Sidonius; elle présente un résumé assez complet de l'histoire de sa vie.

« *Sanctis contiguus sacroque patri,*
Vivit sic meritis Apollinaris,
Inlustris titulis, potens honore,
Rector militiæ forique judex.
Mundi inter tumidas quietus undas,
Causarum moderans subinde motus
Leges barbarico dedit furori;
Discordantibus inter arma regnis,
Pacem consilio reduxit amplo.
Hæc inter tamen et philosophando
Scripsit perpetuis habenda seclis;
Et post talia dona gratiarum,
Summi pontificis sedens cathedram,
Mundanos suboli refundit actus.

C'est dans Grégoire de Tours qu'il faut lire les circonstances de la mort de Sidonius. Né près du tombeau du grand évêque, il dut en recueillir l'esprit, en méditer les souvenirs, en conserver les traditions. Il y a quelque chose de touchant dans la dernière entrevue racontée par notre bon vieil historien, dans les adieux des Arvernes à celui qui les avait si long-temps et si noblement défendus. A peine Sidonius malade s'est fait transporter dans l'église, selon la coutume apostolique des premiers siècles, qu'une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants même, accourent vers son lit de douleur en versant des larmes et en gémissant. « Pourquoi, s'écrient-ils, nous abandonnes-tu, ô bon pasteur? A qui laisseras-tu tant de pauvres orphelins? Y aura-t-il pour nous moyen de vivre lorsque tu nous auras quittés? Y aura-t-il quelqu'un pour répandre sur nous, comme tu le faisais, le sel de la sagesse, ou pour nous inspirer avec une égale autorité la crainte du Seigneur? A ces cris entremêlés de pleurs, dont retentit la basilique, le pontife mourant, animé par l'Esprit divin, répond : Ne craignez rien, ô peuples; mon frère Aprunculus vit encore, il sera votre évê-

Quisque hic dum lacrimis Deum rogabis,
Dextrum funde preces super sepulcrum.
Nulli incognitus et legendus orbi,
Illic Sidonius tibi invocetur.

XII Kal. septemb. Zenone imp. »

que [1]. » La prophétie se réalisa, et, malgré les intrigues du parti barbare, saint Aprunculus succéda à saint Sidonius sur le siége des Arvernes [2].

Ainsi mourut un des derniers représentants de l'esprit romain. Ses descendants n'hésitèrent pas à se mettre au service des Barbares et à se faire les satellites des rois Mérovingiens. Par un contraste digne d'être signalé, cet Arcadius, qui fut le ministre des cruautés de Clotaire et de Childebert contre les enfants de Clodomire, était le petit-fils de Sidonius [3] !

[1] Greg. Turon. Hist., II, 23.

[2] Aprunculus était précédemment évêque de Langres. C'est à lui que Sidonius adresse la 10e lettre de son IXe livre. On peut consulter sur sa translation chez les Arvernes Grégoire de Tours, Hist. II, 23.

[3] Greg. Turon. Hist., III, 9, 12 et 18.

—

II.

Si nous nous étions proposé d'esquisser une simple biographie, nous serions au terme de notre tâche. Mais on aurait droit alors de nous trouver incomplet. Car Sidonius ne s'est pas seulement mêlé à la société de son temps ; il en a légué l'empreinte à la postérité dans des écrits précieux pour la littérature et pour l'histoire. Nous avons eu déjà occasion de mentionner, de citer ces écrits ; il nous reste à les énumérer, à les analyser, à les juger.

§. I.

Les poésies de Sidonius, composées durant la jeunesse de l'auteur, ont été recueillies et publiées par lui antérieurement à son épiscopat, à la prière de Magnus Felix, qui depuis fut patrice et moine[1]. Cette publication eut lieu vers 468 : c'est du moins

[1] Carm. IX. Conf. Epist. Faust. Reins. episc., et Gennad. in Fausto.

ce que paraît indiquer la place qu'occupe dans le recueil de ces poésies le panégyrique d'Anthemius. Elle comprend vingt-quatre poèmes de diverses longueurs et de divers genres. De ces poèmes, les plus considérables sont les panégyriques des empereurs Avitus, Majorien et Anthemius : à eux seuls ils forment environ dix-huit cents vers, c'est-à-dire, près de la moitié des œuvres poétiques de Sidonius. Comme les autres pièces du recueil, ils sont disposés sans égard à la chronologie; il semble même qu'on ait pris plaisir à en intervertir l'ordre, puisque le dernier en date occupe le premier rang. Que cette transposition doive être attribuée à l'incurie des copistes, ou qu'elle soit un effet de la flatterie naturelle au poète, peu importe. Ce qui est beaucoup plus digne d'attention, c'est la forme païenne de ces panégyriques. On s'aperçoit, en les lisant, qu'ils ont été élaborés à une époque de décadence. Au V[e] siècle, la société et la littérature qui en est l'expression achevaient de se débattre entre deux idées, entre l'idée païenne et l'idée chrétienne : comme il arrive toujours, le passé luttait contre l'avenir. On ne croyait plus au polythéisme expirant, et néanmoins on tenait à en garder les souvenirs et les traditions. De là, cette puérilité de travail, cette petitesse d'invention qui caractérise alors la poésie. De là, ce vague, ce mélange des principes et des genres. Sidonius, et c'est là son grand mérite pour nous, devait avant tout reproduire les habitudes de son temps. Aussi,

tout chrétien qu'il est, se croit-il obligé de suivre la forme païenne, la vieille forme de convention[1]. Pour le panégyrique d'Avitus, il se place au milieu de l'Olympe, dans la compagnie d'Orphée[2]. Là, il contemple l'assemblée des dieux, et Jupiter sur son trône d'or. Il voit s'avancer à pas lents une déesse à la tête inclinée, à la chevelure pendante et poudreuse; cette déesse, c'est Rome[3]. Écrasée sous le poids du destin, mais brillante par l'adversité[4], elle rappelle sa gloire évanouie, ses antiques triomphes depuis les jours de Romulus et des vieux Étrusques. A travers les conquêtes de la République qu'elle regrette et les violences de l'Empire qu'elle maudit, elle arrive jusqu'au fils adoptif de Nerva : « Captive,

[1] Cette idolâtrie de forme et de langage a été parfaitement appréciée et mise dans tout son jour par M. Dumont, dans la 12e leçon de son Cours d'Histoire de France (*Université catholique*, avril 1839). Voir aussi M. Ampère, *Hist. littéraire de la France*, I, 245, sur Ausone et S. Paulin, et II, 195 sq., à propos de S. Avitus et de S. Ennodius.

[2] Paneg. Avit. Præfat.

[3] « .... *Procul erecta cæli de parte trahebat*
Pigros Roma gradus, curvato cernua collo
Ora ferens; pendent crines de vertice tecti
Pulvere, non galea: clypeusque impingitur ægris
Gressibus, et pondus, non terror, fertur in hasta. »
(Ibid. 45.)

[4] « .... *Summo satis obruta fato.*
(Ibid. 52.)
Adversis sic Roma micat................ »
(Ibid. 6.)

dit-elle, c'est un pareil chef que je réclame. J'ignore si quelqu'un peut égaler Trajan, à moins peut-être que tu ne m'envoies encore, ô Gaule, un prince qui le surpasse[1]. » Jupiter, pour calmer ses larmes et relever son courage, promet à Rome Avitus.

Ici le poète ne manque pas de faire l'éloge de l'Arvernie, cette terre si féconde en grands hommes, dont les enfants n'ont jamais de rivaux sous les armes, et enchaînent le succès dans les combats, comme l'atteste la fortune tremblante de César[2]. Avitus est un de ces belliqueux enfants. Sa race, depuis long-temps illustre, lui doit son principal éclat[3]. Cet éclat étant destiné à rejaillir sur les siens, il n'est pas étonnant que le gendre s'applique à tracer minutieusement la biographie de son beau-père; qu'il le suive depuis le berceau jusqu'au trône, dans les écoles, à la chasse, sur les champs de bataille. Il nous le montre choisi malgré sa jeunesse pour cicatriser les blessures de sa patrie, et aller implorer auprès

[1] « *Talem capta precor. Trajanum nescio si quis*
Æquiparet, ni fors iterum tu, Gallia, mittas
Qui vincat. »
(Ibid. 116.)

[2] « *Tellus clara viris*...............................
Hanc, Arverne, colens, nulli pede cedis in armis,
Quosvis vincis equo; testis mihi Cæsaris esto
Hic nimium fortuna pavens. »
(Ibid. 140.)

[3] « .... *Avite,*
Nobilitas tu solus avos. »
(Ibid. 161.)

de Constance l'exemption d'un tribut onéreux [1]. C'est qu'Avitus, en effet, n'est pas moins remarquable comme négociateur que comme guerrier. Tantôt il va visiter, à la cour du roi des Goths, son parent le noble Théodore; et, nouveau Fabricius, il résiste à l'amitié du barbare pour rester romain [2]. Tantôt, sous les ordres d'Aëtius, il triomphe des Juthongues, des Noriques et des Vindéliciens, et, les armes encore teintes de sang, il gouverne en qualité de préfet la Gaule pâlissante devant la colère du Gète [3]. Théodorik [4] pouvait, sans combat et par une simple migration, étendre ses frontières jusqu'au Rhône [5]. Rome n'attendait plus rien de ses généraux. Avitus renouvelle les traités, et la lettre du romain

[1] « *Eligitur primum juvenis, solus mala fractæ*
Alliget ut patriæ poscatque informe recidi
Vectigal. »
(Ibid. 208.)

[2] « .... *Sed spernis amicum*
Plus quam romanum gerere................
.... *Rigidum sic, Pyrrhe, videbas*
Fabricium.............................. »
(Ibid. 224.)

[3] « *Gallia*........ *getica pallebat ab ira.* »
(Ibid. 296.)

[4] Il s'agit ici de Théodorik Ier, petit-fils d'Alarik.

[5] « .... *In Rhodanum proprios producere fines*
Theudoridæ fixum, nec erat pugnare necesse,
Sed migrare Getis. »
(Ibid. 301.)

annule la victoire du barbare [1]. L'intérêt de Théodorik explique, il est vrai, mieux encore le succès d'Avitus; mais il ne faut pas perdre de vue que Sidonius fait un panégyrique. Ce qu'on doit admirer dans ces détails, c'est que le poète ne s'écarte pas plus de la vérité historique.

Avitus s'était retiré à la campagne dans son beau domaine d'Arvernie. Tout à coup les Barbares se précipitent sur la Gaule. Attila déploie ses terribles bataillons dans les champs de la Belgique [2]. Aétius franchit les Alpes avec une faible armée. Il comptait, dans son erreur, sur le secours des Goths. Lorsqu'il apprend que ceux-ci attendent les Huns sur leurs frontières, inquiet, il se trouble, il invoque Avitus, le salut du monde [3]. Avitus vole, et les escadrons vêtus de fourrures marchent au son des trompettes romaines.

Mais Aétius disparaît dans les piéges du lâche Valentinien; et Maxime n'a pas plus tôt ceint le

1 « .... *Postquam undique nullum*
Præsidium, ducibusque tuis nil, Roma, relictum est,
Fœdus, Avite, novas; sævum tua pagina regem
Lecta domat........
Littera Romani cassat quod, Barbare, vincis. »
(Ibid. 306.)

2 « *Et jam terrificis diffuderat Attila turmis*
In campos se, Belga, tuos. »
(Ibid. 327.)

3 « *Orbis, Avite, salus*........... »
(Ibid. 339.)

diadème, que soudain les Barbares s'agitent. Rome s'imagine qu'elle est prise par les Goths, que la terre va céder à leur furie. L'Armorique attend le pirate saxon, pour qui c'est un jeu de sillonner la mer de Bretagne et de fendre les flots azurés sur des esquifs couverts de peaux. Le Frank ravage la première Germanie et la seconde Belgique. Toi aussi, farouche Alamane, tu bois les eaux du Rhin sur les rives romaines, fier dans l'un et l'autre territoire, ici comme citoyen, là comme vainqueur. Maxime n'a qu'un moyen de réparer tant de désastres : il choisit Avitus pour maître des deux milices. Nouveau Cincinnatus, Avitus quitte la charrue, il accepte les honneurs qu'on lui défère : l'Alamane demande grâce ; le Saxon suspend ses incursions, et l'Albe resserre le Catte dans ses marais. La lune à peine a fourni trois fois sa carrière, et tout cela s'est accompli. Avitus déjà se dirige vers les plaines habitées par le Gète superbe. Les grands de la nation y préparaient aux Romains de sanglants combats. Tout à coup leur colère s'apaise; frappés de stupeur, ils craignent qu'Avitus ne leur refuse la paix [1].

Ce morceau est de l'histoire sous une forme poétique. A part la recherche et le mauvais goût, résultat presque nécessaire d'une alliance malheureuse de la rhétorique et de la mythologie, il n'y a rien là qui s'éloigne de la vérité. Mais Sidonius donne bien-

[1] Ibid. 368 sq.

tôt dans l'exagération. On peut citer comme exemple le discours de ce Goth occupé à forger et à aiguiser un glaive, qui, au bruit de l'arrivée d'Avitus, implore la paix d'une manière assez ridicule[1]. Il faut dire aussi que Théodorik est beaucoup trop craintif. A voir la rougeur qui lui monte au front, on le prendrait pour un enfant en présence de la férule[2]. On ne doit pas oublier que Théodorik disposait de la pourpre des Césars. C'est pourtant une heureuse idée que d'avoir amené le meurtre de Maxime[3] et la prise de Rome par les Vandales au milieu de l'entrevue du roi et d'Avitus. Cette coïncidence répand un merveilleux intérêt sur la conférence de Toulouse. L'assemblée des vieillards appelés au conseil du prince offre aussi des détails tout-à-fait pittoresques[4]. Mais

[1] Ibid. 411.

[2] «*Erubuit, veniamque rubore poposcit.*» Ibid. 434. Théodorik I étant mort, comme on sait, à Châlons, en repoussant les Huns, il est question dans cette seconde partie de son fils Théodorik II.

[3] Sidonius attribue ce meurtre à un burgonde. Ibid. 442. Cassiodore le met sur le compte des soldats; Jornandes l'impute à Ursus, qui servait dans la milice romaine; Théophane en accuse les gardes. Ces divers témoignages ne sont pas inconciliables; ils révèlent l'influence des Barbares mercenaires sur les destinées du monde romain.

[4] « .... *Squalent vestes, ac sordida macro*
Lintea pinguescunt tergo, nec tangere possunt
Altatæ suram pelles, ac poplite nudo
Peronem pauper nodus suspendit equinum. »
(Ibid. 454.)

il est impossible de ne pas sentir un certain pédantisme dans ce souvenir de Virgile que Théodorik lance à son maître[1]. Dans quel but ensuite ces grandes protestations de respect pour le génie de l'Empire? « O Rome, je prends à témoin ta divinité que nous vénérons, et tes enfants, nos frères, race de Mars, et ton antique gloire. Je maintiendrai la paix; je veux réparer les fautes de mon aïeul, dont la seule tache est de t'avoir prise d'assaut. Si les dieux secondent mes vœux, en vengeant le siége des Vandales, je pourrai expier celui des Goths. Accepte seulement, prince magnanime, accepte le titre d'Auguste. Pourquoi détournes-tu les yeux? A la modestie appartient l'Empire. Nous ne te forçons pas, nous te supplions. Je suis l'ami de Rome, si tu deviens son chef... Il faut que le monde t'obéisse pour ne pas périr[2]. » Le complaisant panégyriste ne se doutait pas qu'un historien plus désintéressé dévoilerait un jour l'ambition d'Avitus[3].

[1] Ibid. 497.

[2] « *Testor, Roma, tuum nobis venerabile numen,*
Et socium de Marte genus, vel quicquid ab ævo,
Me pacem servare tibi......................
.... *Tibi pareat orbis*
Ne pereat............................ »

(Ibid. 501.)

[3] « *Avitus*...... *quum romanum ambisset imperium*... » Greg. Turon. Hist. II, 11. — Isidore se prononce dans le même sens, en disant que Théodorik avec les Gaulois aida Avitus à s'emparer de la pourpre.

Cette scène, malgré son exagération, n'en est pas moins vraie. Théodorik laisse percer dans son discours l'ascendant de la civilisation romaine sur la barbarie germanique. Sidonius a trahi le secret des Goths; et, grâce à cette perspicacité naturelle à son temps, le poète est un des principaux historiens de l'invasion du Nord.

Avitus se retire triste et inquiet; car il sait que de sa résolution dépend l'alliance des Goths. Les nobles Gaulois vont à sa rencontre et tiennent conseil. Alors le plus remarquable par son illustration, le plus digne de représenter la patrie, déclame, au nom de la nationalité celtique, contre la conquête romaine, une harangue des plus ampoulées pour le style, mais aussi des plus importantes pour l'histoire : « Au milieu de ces défaites, au milieu des funérailles du monde, la vie pour nous a été une mort; et tandis que, sur la parole de nos pères, nous respectons des lois sans vigueur, regardant comme un devoir sacré de suivre, de chute en chute, un ancien ordre de choses, nous avons porté l'ombre de l'Empire, contents de subir les vices d'une race vieillie et de souffrir par habitude, plutôt que par raison, cette engeance accoutumée à revêtir la pourpre [1]. L'univers

[1] « *Has nobis inter clades et funera mundi,*
Mors vixisse fuit; sed dum per verba parentum
Ignavas colimus leges sanctumque putamus
Rem veterem per damna sequi, portavimus umbram

est captif dans Rome. Nous t'en prions, monte sur le trône, relève-nous de ce commun abaissement. Ce n'est point l'or populaire qui t'a gagné les centuries. Tu n'as pas eu besoin de te concilier, à force d'argent, les voix des tribus; personne n'achète pour toi les suffrages du monde : on te choisit pauvre; mais, ce qui suffit, tu es riche en mérites. Pourquoi retarder les vœux de la patrie? Elle te commande de commander. Chacun se dit: Si tu deviens maître, je serai libre[1]. »

Cette scène se jouait à Ugernum[2] : c'est là qu'Avitus fut proclamé empereur. Rome put relever le front. Mais Jupiter eut beau lui promettre une nouvelle jeunesse[3] : le père du poète présida à peine un an aux destinées de l'antique mère des dieux. Il fut contraint d'abdiquer la pourpre et d'échanger son

Imperii, generis contenti ferre vetusti
Et vitia, et solitam vestiri murice gentem
More magis quam jure pati. »

(Paneg. Avit. 537.)

1 « .... *Captivus, ut aiunt,*
Orbis in Urbe jacet. Petimus, conscende tribunal,
Erige collapsos........ »

(Ibid. 556 sq.)

2 Petite place fortifiée aux bords du Rhône, sur l'emplacement de laquelle on croit qu'est aujourd'hui situé Beaucaire. Idace, dans sa chronique, met la scène à Arles.

3 « .... *Prisca deorum*
Roma parens, attolle genas, ac turpe veternum
Depone: en princeps faciet juvenescere major
Quam pueri fecere senem. »

(Paneg. Avit. 594. Conf. Rutil. Numatian., Itinerar.)

trône contre l'évêché de Plaisance, que l'implacable haine du sénat ne lui permit pas même de conserver. Sidonius laissa passer l'orage. Puis, reprenant le cours de sa fortune interrompue, il chanta Majorien, comme il venait de chanter Avitus.

Le second panégyrique est sorti du même moule que le premier. C'est encore l'allégorie et la mythologie païennes, avec de nombreuses imitations, de fréquentes réminiscences. Rome est assise en costume de guerrière, la tête ceinte de créneaux [1]. Tous les peuples de l'univers accourent en foule; chaque province vient déposer aux pieds de la Ville-Déesse le tribut de ses fruits [2]. L'Afrique s'avance à son tour; elle pleure, elle déchire ses noires joues, et brise, en s'inclinant, les épis tristement fertiles dont sa tête est couronnée [3]. « Je viens, dit-elle, moi, la troisième partie du monde, malheureuse en présence du bonheur d'un seul mortel. Fils d'une esclave, ce brigand, depuis que mes maîtres ne sont plus, fait peser

[1] « *Sederat exserto bellatrix pectore Roma,*
Cristatum turrita caput. »
(Paneg. Major. 13.)

[2] « .... *Advolat omnis*
Terra simul; tum quæque suos provincia fructus
Exposuit......... »
(Ibid. 40.)

[3] « .... *Subito flens Africa nigras*
Procubuit lacerata genas, et cernua frontem,
Jam male fecundas in vertice fregit aristas. »
(Ibid. 53.)

sur mon sol un sceptre barbare. Non content d'avoir mis en fuite la noblesse, hôte fougueux, il abhorre ce qui n'est pas lui. O vigueur assoupie du Latium! il rit d'avoir surpris tes murs par ses embûches. Quoi! tu n'agites pas ta lance? Es-tu donc insensible à mon sort, même après tes désastres ?...... Mais, que dis-je? Où m'emporte la terreur? Il te reste à vaincre, si tu combats comme tu as coutume de le faire quand tu es vaincue [1]. » L'Afrique, pour donner des preuves à l'appui de cet argument, va puiser dans l'ancienne histoire de l'Italie les faits qui relèvent le plus la gloire de Rome. Elle oppose à l'invasion de Porsenna l'intrépidité de Coclès et le dévouement de Scévola; à la conquête des Gaulois, l'héroïsme de Manlius; aux victoires d'Annibal, les exploits de Scipion. « N'as-tu pas, ajoute-t-elle, n'as-tu pas aujourd'hui un prince magnanime, réservé depuis long-temps, par la prévoyance du destin, pour la ruine de la Libye, et qui, lui troisième, recevra de moi son nom [2]? » Ce prince, c'est Majorien; le poète est naturellement conduit à l'éloge de son héros.

Sidonius, pour cette première partie, peut le disputer à Claudien. La double personnification de

[1] Ibid. 56. sq.

[2] « .... *Quid quod tibi princeps*
Est nunc eximius, quem præscia secula clamant
Venturum excidio Libyæ, qui tertius ex me
Accipiet nomen? »
(Ibid. 100.)

l'Afrique et de Rome chez les deux panégyristes [1], est certainement une grande et heureuse idée ; mais, s'il fallait comparer les deux pièces dans leur entier, nous ne craindrions pas, en faisant la part de l'époque, d'assigner au poète lyonnais la supériorité sur le poète alexandrin. C'est une habile conception que d'avoir imaginé Carthage protestant contre l'oppression de Gensérik auprès de sa rivale, auprès de Rome, dont elle est forcée d'avouer enfin la gloire, en rappelant sa défaite et son abaissement. Il n'y a pas moins d'adresse à placer l'éloge de Majorien dans une bouche jalouse, dans celle de la femme d'Aétius, qui, malgré elle, ou plutôt pour exciter l'envie de son époux, raconte les exploits du nouveau César. « La Gaule et l'Europe entière retentissent de son nom. Son courage a brillé sur le Rhin, la Saône, le Rhône, la Meuse, la Marne, la Seine, le Lez, le Clain [2], l'Allier, l'Aude, le Vahal et la Loire. Lorsqu'il défendit Tours qui redoutait la guerre, tu étais absent. Puis vous avez combattu ensemble dans les plaines des Atrébates, que Clodion le frank avait envahies. Là, venaient aboutir divers chemins resserrés par un défilé ; non loin, le bourg Helena [3] s'ar-

[1] Conf. Claudian. in consulatum Probini et Olybrii, 75 — 112, et de bello Gildonico, 136 sq.

[2] Au lieu de *Clitis*, d'Anville lit *Oltis*, aujourd'hui le Lot (le l'Ot) par répétition de l'article, ou par transposition.

[3] *Lens*, selon M. Aug. Thierry, ou, selon d'autres, *Vieil-Hesdin*.

rondissait en arc; un étroit pont de planches traversait une rivière. Tu t'y trouvais, et Majorien luttait à la tête du pont. Sur la colline qui bordait la rive, on entendait résonner des chants. C'étaient les chants d'un hymen que célébraient les Barbares, en dansant à la manière des Scythes. Deux époux à la blonde chevelure s'unissaient alors. Majorien vainquit, dit-on...... L'ennemi fut mis en fuite. On voyait errer à l'aventure les somptueux apprêts de la fête nuptiale ; on voyait aux mains des ennemis, des plats, des mets entassés pêle-mêle, des vases couronnés de guirlandes flétries. A l'instant, le combat redouble; plus ardente, Bellone brise le flambeau de l'hymen : les essèdes roulants sont saisis avec la nouvelle épouse [1]. »

Rien n'est curieux comme cette scène où le poète nous montre la barbarie prise sur le fait. Quoi de plus piquant, après les antiques souvenirs rappelés au commencement de ce panégyrique, que la rencontre du vieux et du jeune monde, racontée par la femme d'un des derniers représentants de l'Empire? Qu'on ne soit pas étonné de trouver ici un des premiers événements de l'histoire de nos pères. Sidonius est historien; c'est par là qu'il mérite notre intérêt. Le morceau que nous venons de citer n'est pas le seul où il parle des Franks. Quelques vers plus loin, il nous en trace le portrait : « Du sommet de la tête,

[1] Ibid. 206 sq.

leur chevelure d'un blond-roux est ramenée sur le front et laisse au cou sa blanche nudité. Leur œil verdâtre roule une prunelle couleur d'eau. Leur visage, entièrement rasé, offre, en guise de barbe, deux légères moustaches bien peignées. Des vêtements étroits dessinent leurs membres gigantesques et sont relevés au-dessus du jarret. Un large baudrier serre leur taille svelte. Lancer à travers les airs leur rapide hache à deux tranchants, viser juste, faire tournoyer leur bouclier, devancer leurs piques par l'agilité de leurs sauts, atteindre l'ennemi avant elles, c'est un jeu pour eux. Dès l'enfance, ils sont mûrs pour la passion de la guerre. S'ils sont pressés par le nombre ou par le désavantage de la position, la mort seule les abat, jamais la crainte. Ils restent invaincus, et leur courage semble leur survivre au-delà même de la vie [1]. »

Telle est la peinture à la fois vraie et sauvage du guerrier frank esquissée par Sidonius. Poursuivant sa longue prosopopée et passant du nord au midi, il fait représenter par l'Afrique le roi vandale, personnification de son peuple, perdant au milieu d'immenses dépouilles cette mâle vigueur qui le rendait si terrible dans la pauvreté [2]. « Ses traits sont décolorés, la

[1] Ibid. 238 sq.

[2] « .... *Spoliisque potitus*
Immensis, robur luxu jam perdidit omne
Quo valuit dum pauper erat. »
(Ibid. 330.)

débauche le tourmente, l'embonpoint l'appesantit; sans cesse fatigué par les excès de la table, son estomac n'exhale que difficilement une haleine aigre[1].» N'est-ce pas là le barbare énervé par l'abus des jouissances de la civilisation?

Rome, pour consoler l'Afrique, lui promet au nom des dieux un vengeur : ce vengeur sera Majorien[2]. Il arrive, il triomphe[3]. Le gras pirate, qui, assis sur les bancs de sa galère, guettait les richesses de la fertile Campanie, est mis en fuite avec un immense carnage[4]. Il ne suffit pas d'avoir délivré l'Italie; il faut délivrer l'Afrique, et, comme au temps de Scipion, attaquer l'ennemi dans son repaire. Majorien réunit une armée nombreuse : au

[1] « *Ipsi autem color exsanguis, quem crapula vexat,*
Et pallens pinguedo tenet, ganeaque perenni
Pressus acescentem stomachus non explicat auram.
Par est vita suis. »
(Ibid. 339.)

[2] « .... *Vindex tibi nomine Divum*
Majorianus erit. »
(Ibid. 351.)

[3] « *Pervenit et vincit.* »
(Ibid. 367.)

[4] « .... *Pinguis per transtra sedebat*
Vandalus, opperiens prædam quam jusserat illuc
Captivo capiente trahi.........
(Ibid. 390.)
.... *Versis dat tergum Vandalus armis.* »
(Ibid. 419.)

cœur de l'hiver, il franchit les Alpes glacées [1]; il marche contre les Vandales.

Ce récit de l'expédition de Majorien est d'une importance tout historique. Il renferme une foule de détails qu'on chercherait vainement ailleurs, et qui accusent une main contemporaine. Il est seulement fâcheux de voir Sidonius donner à la vérité une légère teinte d'adulation. Que ce soit Egidius, Népotien ou Ricimer, qu'il loue comme maître de la milice, n'importe. Il n'y en a pas moins une certaine exagération pédantesque à le comparer à Sylla pour la pénétration, à Fabius pour le génie, à Metellus pour la piété, à Appius pour l'éloquence, à Fulvius pour le courage, à Camille pour l'habileté [2].

On sait quelle fut la récompense de ces éloges. Un panégyrique était dès-lors pour Sidonius un excellent moyen de parvenir. Aussi, dix ans plus tard, ne se fit-il pas faute d'en prononcer un troisième.

C'est toujours le même plan, le même cadre, la forme mythologique et allégorique, tous les souvenirs du paganisme appliqués par un chrétien à une époque

[1] « .... *Jam tempore brumæ.*
Alpes marmoreas pede carpis........ »
(Ibid. 510.)

[2] « .... *Dignus cui cederet uni*
Sylla acie, genio Fabius, pietate Metellus,
Appius eloquio, vi Fulvius, arte Camillus. »
(Ibid. 555.)

chrétienne. Le héros, il faut l'avouer, ne prêtait guère. Quoi qu'en ait pu dire le poète, Anthemius, bien différent de Majorien, devait plutôt à son mariage avec la fille de Marcien qu'à ses qualités personnelles la pourpre dont il était revêtu [1]. De là pour Rome un rôle nécessairement secondaire à l'égard de Constantinople. On s'aperçoit, en lisant ce panégyrique, que la lumière vient de l'Orient [2]. C'est tout aussi bien l'éloge de Léon, que l'éloge d'Anthemius. En vain le poète prétend que la République, partagée entre deux maîtres, n'en sera que plus une [3]. Cassiodore, au nom de Théodorik, parlait officiellement le même langage : magnifique dérision ! L'unité de la République n'existait plus ; il y avait dualité d'empire. Cette dualité éclate dès le début du poème : « Salut, appui des trônes, reine de l'Orient, Rome de ton univers ! En m'envoyant un prince, tu n'es plus seulement vénérable aux Quirites de l'autre hémisphère comme siége d'empire, tu deviens plus précieuse par ta qualité de mère d'empire [4]. » On

[1] « .... *Non tibi venit*
Purpura per thalamos, et conjunx regia regno
Laus potius quam causa fuit. »
(Paneg. Anthem. 216.)

[2] « .... *Sol hic quoque venit ab ortu.* »
(Ibid. 12.)

[3] « .... *Melius Respublica vestra*
Nunc erit una magis, quæ sic est facta duorum. »
(Ibid. 28.)

[4] Ibid. 30 sq.

ne peut mieux séparer les deux mondes, ni établir une différence plus marquée entre la ville de Constantin et la ville d'Auguste. Ajoutons que le poète, loin de se plaindre de cette division, fait des vœux pour son maintien [1].

Après avoir payé le tribut d'éloges à Léon, Sidonius arrive à Anthemius dont il esquisse la vie depuis le berceau. C'est encore le thème obligé du panégyrique, la généalogie du héros, les prodiges ou les présages relatifs à sa naissance, son éducation, ses exploits. Puis vient le merveilleux allégorique, la grande ressource du poète. L'Italie, à la mort de Sévère, descend des hauteurs aériennes de l'Apennin vers les demeures transparentes du Tibre. Le dieu à la barbe limoneuse dormait au milieu de ses roseaux verdoyants. A l'approche de la déesse, il se réveille avec effroi, et laisse tomber son urne. L'Italie lui annonce que Rome est veuve de son chef; elle le supplie de l'engager par ses larmes à se rendre auprès de l'Aurore pour lui demander un soutien [2], puisque les maîtres qu'elle s'est créés ont vu le char de l'Empire se briser sous les coups de la fortune, et que l'invincible Ricimer peut à peine suffire à re-

[1] « *Et jam non querimur, valeat divisio regni.* »
(Ibid. 65.)

[2] « ...... *Venio viduatam præsule nostro,*
Per te, si placeat, lacrymis inflectere Romam
Expetat auroræ partes. »
(Ibid. 341.)

pousser les Vandales. « Il lui faut un prince belliqueux, qui, comme jadis, sache à la fois ordonner et conduire la guerre, et dont les aigles fassent trembler la terre et l'onde [1]. »

Le dieu obéissant va trouver Rome et lui transmet les vœux de l'Italie. Rome les approuve, et, saisissant son casque, sa lance et son baudrier, elle gagne, à travers les airs, les tièdes régions de l'Aurore. Elle lui rappelle les provinces qu'elle lui a cédées. Pour prix de tout un monde, elle la conjure de protéger sa vieillesse et de lui donner Anthemius. Que Léon règne sur l'Orient, qu'il y règne longtemps encore; mais que les mânes de Marcien se réjouissent de voir en Occident sa fille Euphémie ornée de la pourpre paternelle [2].

L'Aurore eût eu mauvaise grâce à refuser. Elle accorde à Rome Anthemius; puis, comme pour lui faire sentir sa supériorité, elle l'invite à se souvenir que jadis elle a envoyé Memnon au secours de la patrie d'Iule.

[1] « .... *Modo principe nobis*
Est opus armato, veterum qui more parentum
Non mandet, sed bella gerat, quem signa moventem
Terra vel unda tremant. »
(Ibid. 382.)

[2] « *Anthemium concede mihi; sit partibus istis*
Augustus, longumque Leo. Mea jura gubernet
Quem petii; patrio vestiri murice natam
Gaudeat Euphemiam sidus divale parentis.
(Ibid. 480.)

Ce que révèle surtout ce panégyrique, c'est la suprématie, l'élévation de l'Orient. Rome dès-lors est bien humble ; elle est bien faible et bien vieillie : elle a besoin de l'appui de Constantinople. Et même, malgré les soins de sa rivale, ne parviendra-t-elle pas à se soutenir ; tout au plus réussira-t-elle à prolonger son agonie. Encore huit ans, et Romulus Augustule recueillera son dernier soupir. Le poète n'avait pas tort de comparer ses vers à une épitaphe[1].

Ces trois panégyriques, avec les préambules et les envois, forment huit poèmes. Le neuvième est comme l'épître dédicatoire, la préface de tout le recueil. Il semble que Sidonius ait voulu mettre à part et hors de ligne en quelque sorte les louanges des empereurs, pour rehausser la gloire du nom romain aux yeux des Barbares. Ici, comme partout ailleurs, le poète se complait dans l'antithèse, et court après l'esprit : c'est une passion dont il ne saurait se défendre. Felix ne sera pas autrement célébré que les Césars. Il suffit qu'il ait pris la peine de suivre pendant trois cent cinquante vers le fastidieux catalogue que son ami lui dressait de l'antiquité mythologique, pour que nous nous en dispensions. Personne peut-être n'a plus ennuyeusement abusé de la prétérition que Sidonius dans cette pièce.

[1] « *Merito enim collata vestris mea carmina non heroïcorum phaleris, sed epitaphistarum næniis comparabuntur.* » Epist. I, 9.

Il avait bien raison d'accuser sa muse de stérilité [1]. Quel moyen en effet d'introduire la fécondité dans un genre de convention avec les seules ressources de la rhétorique? Comment un chrétien du V[e] siècle aurait-il parlé sérieusement des dieux de l'Olympe? N'était-ce pas déjà beaucoup de les nommer, sans raconter une histoire incertaine ou fausse? De là, cette sécheresse ordinaire aux poésies de Sidonius, cette froideur dans la plupart. Il n'est pas jusqu'aux épithalames qui ne présentent un bizarre anachronisme. Celui de Ruricius et d'Iberia renferme certainement quelques détails gracieux; mais ils sont comme étouffés par l'abus de la mythologie. A quoi bon, pour célébrer le mariage de Polemius et d'Araneola, ces notions scientifiques qui ressemblent si fort à une leçon de philosophie? Pourquoi rappeler le combat des géants et tous les lieux communs de la Fable? Sidonius eût beaucoup mieux fait, selon nous, dans ces deux circonstances, de se récuser comme il l'a essayé à l'égard de Catullinus, que de raviver le paganisme en dépit de son génie et de ses convictions. Les vingt-deux hendécasyllabes, au moyen desquels sa muse intimidée par les sons discordants des Barbares, se refuse à composer des chants d'hymen au milieu des hordes chevelues, sont infiniment préféra-

[1] « *Nos valde sterilis modos Camœnæ*
Raræ credimus hos brevique chartæ. »
(Carm. IX, 315.)

bles pour l'esprit et l'intérêt historique aux nombreux et fades hexamètres des deux poèmes précédents.

Il faut néanmoins, pour être juste, se hâter de reconnaître que toutes les poésies de Sidonius ne sont pas entachées de souvenirs mythologiques. On pourrait citer, comme une belle exception, les remercîments qu'il adresse à Faustus, pour l'accueil qu'il lui a fait naguère dans sa ville épiscopale de Riez, et pour le soin qu'il a bien voulu prendre de l'éducation de son jeune frère. Il eût été, en effet, déplacé de parler paganisme à un moine, à un évêque. Aussi, ne sont-ce plus les dieux de l'Olympe, ressorts habituels du poète, qui interviennent ici, mais le Christ, entouré d'une auréole toute biblique. On s'aperçoit que Sidonius est dominé par une grande idée. Il y a là un admirable portrait de Faustus. On aime à accompagner successivement le vénérable pontife dans les vallées profondes où le conduit la pénitence, sur le sommet des Alpes effrayant les anachorètes par ses austérités, à Lerins au milieu de ses chers disciples. C'est du centre de cette île de bénédiction, d'où tant de montagnes s'élancèrent vers les cieux [1], que le vieux prêtre breton était monté sur le siége de Riez, comme pour présider aux destinées de l'Église gallo-romaine. C'est là qu'il allait retremper son fier

[1] « *Fratribus insinuans quantos illa insula plana*
Miserit in cœlum montes. »

(Carm. XVI, 109. Conf. Homil. XXV Cæsarii Arelat. episcop. Bibl. Patr. VIII, 844.)

courage à la source des vertus apostoliques. C'est là qu'il puisait cette immense charité, cette science de l'Écriture, cette invincible éloquence, à l'aide desquelles il secourait les pauvres, discutait les dogmes, gouvernait les peuples. Il est fâcheux que Sidonius se soit cru obligé de finir une aussi touchante description par un mauvais jeu de mots [1].

Malgré ce retour du poète à de vieilles habitudes, cette pièce, où la pensée chrétienne se reflète avec amour, n'en forme pas moins un noble contraste avec le paganisme des précédentes et la puérilité de celles qui suivent. On dirait que Sidonius, fatigué d'un pénible enfantement, a perdu les forces de son esprit. Les sujets se rapetissent, la conception s'émousse. Il procède par vingt, par douze, par quatre vers. Tantôt, il invite le consulaire arverne Ommatius [2] à venir célébrer en famille l'anniversaire de la naissance de ses enfants; tantôt, il décrit les bains nouvellement construits de sa villa d'Avitacum et les enrichit d'une inscription. Ailleurs, ce sont quatre poissons qu'il partage avec un ami. Tout cela est de la poésie, si

[1] « .... *Semper mihi Faustus,*
Semper Honoratus, semper quoque Maximus esto. »
(Carm. XVI, 127.)

Ces sortes de jeux de mots ne sont pas rares dans Sidonius. On en trouve de semblables dans les lettres II, 3— II, 13 — IV, 22 — IX, 9 et dans le poème XXIII, 154.

[2] Le beau-père de Ruricius dont il a célébré le mariage par un épithalame.

l'on veut, de la poésie de salon; mais il n'y a pas grand mérite à versifier sur de pareilles frivolités. Ce qu'il faut voir dans cet élégant badinage, c'est la merveilleuse facilité de l'auteur. Il n'y a rien dans les fragments que nous venons d'indiquer qui sente le travail; c'est uniquement le fruit d'une improvisation plus ou moins heureuse. Chez Sidonius, cette facilité est poussée si loin, que, trouvant trop simple d'écrire comme le vulgaire, il vise parfois aux tours de force. On peut citer pour exemple le distique qu'il composa sur un ruisseau grossi par l'orage, en cherchant un gué. Il fallait que, ce jour là, il eût l'esprit singulièrement disposé, puisque son distique se lit dans les deux sens. Ce sont de ces vers rétrogrades (*recurrentes* ou *reciproci*), comme on les appelait alors, qu'on admira tant et qui firent les délices de Fortunat dans le siècle suivant[1].

[1] « *Præcipiti modo quod decurrit tramite flumen*
Tempore consumptum jam cito deficiet. »

Deficiet cito jam consumptum tempore flumen
Tramite decurrit quod modo præcipiti.

On pourrait citer des distiques du même genre chez les Grecs. Tel est celui de Nicomède, rapporté dans l'Anthologie :

« Πηνελόπη, τόδε σοι φᾶρος καὶ χλαῖναν Ὀδυσσεὺς
Ἤνεγκεν, δολιχὴν ἐξανύσας ἀτραπόν. »

Ἀτραπὸν ἐξανύσας δολιχὴν, ἤνεγκεν Ὀδυσσεὺς
Χλαῖναν καὶ φᾶρος σοι τόδε, Πηνελόπη.

Stace et Ausone avaient mis à la mode le genre descriptif. Sidonius aimait trop à imiter pour ne pas marcher sur leurs traces. Sans parler de ses lettres, qui nous occuperont bientôt, ses poésies renferment une charmante peinture de la villa de Leontius. L'ancienne mythologie en fait encore les frais. C'est Bacchus et Apollon qui, se disputant le *burgus* enchanteur, abandonnent Naxos et Cirrha pour venir habiter un séjour plus délicieux. Il paraîtrait que Sidonius écrivit ce petit poëme à Narbonne, entre 462 et 466. Durant le même intervalle, il adressa à Consentius l'éloge de la ville qui l'avait accueilli dans ses murs. Cet éloge, où le poëte passe en revue toutes les gloires de Narbonne, où il énumère les Césars, les guerriers et les littérateurs sortis de la vieille colonie romaine, n'est pas moins précieux pour l'histoire de la Gaule, que flatteur pour le grand citoyen auquel il est dédié. A voir la scrupuleuse attention que met Sidonius à rapporter tous les traits capables d'honorer la famille de son hôte, et les efforts qu'il fait pour célébrer les Consentius, on serait tenté de prendre cette pièce pour un panégyrique. C'est, en quelque sorte, un panégyrique bourgeois, et, à ce titre, il mériterait d'être rangé à la suite des panégyriques impériaux, avec lesquels il semble rivaliser de longueur et d'exagération. On dirait que Sidonius s'est complu à commencer et à finir le recueil de ses poésies par les louanges d'un empereur et d'un consulaire. Peut-être voulait-il se ménager

5

à la fois la reconnaissance d'Anthemius et celle de Consentius, en faisant ressortir, par la place qu'il leur assignait, les poèmes composés en leur honneur. Puisqu'il ne tenait aucun compte de l'ordre chronologique, il y avait quelque adresse à débuter par Rome et Constantinople, et à terminer par Narbonne. Un courtisan patriote ne pouvait mieux concilier son intérêt et ses goûts.

Narbonne, du reste, était chère à Sidonius. C'était le pays ou le séjour de plusieurs nobles gallo-romains qu'il n'affectionnait pas moins que ses parents [1]. Aussi est-ce à Narbonne qu'il envoie son livre. Mais, afin de payer un dernier tribut à l'amitié, en traçant à ce livre son itinéraire, il lui indique pour hôtellerie la maison des littérateurs ses collègues. Il lui prescrit ainsi neuf stations, après lesquelles il doit élire domicile dans la bibliothèque de Magnus.

Tels sont les écrits de Sidonius publiés antérieurement à son épiscopat et dédiés à Felix. Ce recueil est loin de renfermer toutes les poésies composées durant cette première période de la vie de l'auteur. Il est certain qu'il avait négligé d'y insérer un assez grand nombre d'autres pièces. Une preuve convaincante, c'est qu'on en trouve encore plusieurs parmi ses lettres. Entre ces poésies postérieurement tirées de ses cartons, où elles étaient rongées par les

[1] « *Non nobis prior est parens amico.* »
(Carm. XXIV, 79.)

rats [1], on distingue les deux inscriptions destinées aux basiliques construites à Lyon et à Tours par les soins de saint Patiens et de saint Perpetuus [2], les épitaphes du préfet Apollinaris et de la matrone Philimatia [3], le *commonitoire* de Phébus à sa chère Thalie [4], les vers sur la coupe de Ragnahild et sur le livre de Petrus [5]. Sidonius n'avait donc pas inséré toutes ses poésies dans son premier recueil. Pouvons-nous croire au moins que les omissions aient été complétement réparées dans ses lettres? Évidemment non : il avoue qu'il ne se souvenait pas lui-même de tout ce qu'il avait écrit pendant sa jeunesse [6]. Ailleurs, il fait mention d'un recueil d'épigrammes que nous n'avons plus, à moins qu'il ne faille entendre par ce mot les poésies déjà analysées [7]. Nous n'avons pas non plus une satire qu'il lança, à la prière d'Eri-

[1] « *Tales enim nugas in imo scrinii fundo muribus perforatas post annos circiter viginti profero in lucem.* » Epist. IX, 13.

[2] Epist. II, 10 et IV, 18.

[3] Epist. III, 12 et II, 8.

[4] Epist. VIII, 11.

[5] Epist. IV, 8 et IX, 13.

[6] « *Nec recordari queo quanta quondam*
Scripserim primo juvenis calore. »
(Epist. IX, 16.)

[7] « *Quam si non satis improbas, cæteris epigrammatum meorum voluminibus applicandam mercenarius bibliopola suscipiet.* » Epist. II, 8.

phius, contre un homme ennemi des jours heureux[1]. Il nous apprend, dans un autre endroit, qu'il n'écrivait pas toutes ses poésies; qu'il les confiait rarement et avec sobriété à des feuilles dignes de contenir les scombres et le poivre [2]. Ce serait donc en vain que nous prétendrions les avoir toutes. Le vœu qu'il formait n'a été que trop religieusement accompli [3].

Bien que cette partie des œuvres de Sidonius soit généralement marquée au coin du paganisme, nous avons pourtant rencontré dans le premier recueil quelques vers empreints d'un caractère vraiment chrétien, et nous avons cité comme exemple les remercîments adressés à Faustus de Riez. Il en est de même des petits poèmes édités parmi les lettres. Quoique la mythologie en soit la base principale, là aussi il y a des exceptions : tels sont les vers composés sur la demande de S. Patiens et de S. Perpetuus. Écrits à la hâte, ils devaient porter le cachet du poète. C'est toujours l'abus de l'esprit, la puérilité, l'antithèse à côté de détails techniques. Sidonius, dans son admi-

[1] «*Illud autem ambo, quod me nuper in quemdam dies bonos male ferentem parabolice seu figurate dictare jussistis, quodque expeditum cras dirigetur, clam recensete.*» Epist. V, 17.

[2] « *Nos valde sterilis modos Camœnæ*
Raræ credimus hos brevique chartæ,
Quæ scombros merito piperque portet. »
(Carm. IX, 319.)

[3] « *Unde pars major utinam taceri*
Possit et abdi. »
(Epist. IX, 16.)

ration exagérée, ne craint pas de comparer la nouvelle basilique de S. Martin au temple de Salomon. La seule différence qu'il y voit, c'est que l'église de *Perpetuus* durera *perpétuellement*[1]. Il était réservé aux Barbares de démentir la prophétie[2].

De ce que la plupart des œuvres poétiques de Sidonius sont antérieures à son épiscopat, il ne s'ensuit pas que, dans la seconde époque de sa vie, il se soit rigoureusement abstenu d'écrire en vers. Un homme réussit difficilement à faire le sacrifice absolu d'habitudes contractées dès l'enfance[3]. L'évêque des Arvernes cultiva encore la poésie par intervalles, sauf à ne rien publier ; il se souvint un peu de lui-même, pour nous servir de ses paroles[4]. Ce qui vient à l'appui de cette assertion, c'est que, malgré la sévère contrainte qu'il s'était naguère imposée, nous le surprenons plus d'une fois en flagrant délit; soit que, cédant aux sollicitations de Tonantius, il lui envoie quelques asclépiades récemment forgés sur l'enclume d'Horace[5], soit qu'il adresse à Gelasius une ode sur les poètes de son temps[6]. Il est vrai qu'en se rendant

[1] Epist. IV, 18.

[2] Greg. Turon. Hist. IV, 20.

[3] « *Mihi semper a parvo cura Musarum.* » Epist. V, 21.

[4] « *Aliquantisper mei meminens.* » Epist. IV, 3. — « *Naturæ memorans, professionis oblitus.* » Ibid. 12.

[5] « *Poscis ut horatiana incude formatos asclepiadeos tibi quospiam transmittam.* » Epist. IX, 13.

[6] Epist. IX, 15.

aux vœux de ses amis, il a soin de les prévenir qu'il n'est pasaisé, quand on fait rarement une chose, de la faire bien [1]. On peut citer, parmi les poésies contemporaines de son épiscopat, les vers sur S. Abraham [2], l'épitaphe de Mamert Claudien [3], l'éloge d'Eurik [4] et l'épilogue du neuvième livre des lettres [5]. Il est curieux de voir Sidonius, infidèle à sa résolution, terminer ses écrits en prose par une ode en vers saphiques, où, tout en lançant l'anathème contre les poésies de sa jeunesse, il promet d'en composer de nouvelles. Comme s'il avait compris son inconséquence, il cherche à revenir au style épistolaire. Vains efforts ! Il retombe dans une citation d'Horace. C'est, on en conviendra, jouer de malheur [6]. Eriphius n'avait-il pas raison de lui dire qu'il sentait les Muses [7] ?

Un fait assez grave pour devenir l'objet d'une distinction importante, c'est que Sidonius, s'il est

[1] « *Probabis circa nos plurima ex parte metrorum studia refrigescere; non enim promptum est unum eumdemque probe facere aliquid et raro..... Ignosce desueta repetenti, atque ob impleta quæ jusseras nihil amplius quam raritatis indulgentiam præstolaturo.* » Epist. IX, 15. Conf. IX, 12 et IV, 11.

[2] Epist. VII, 17.

[3] Ibid. IV, 11.

[4] Ibid. VIII, 9.

[5] Ibid. IX, 16.

[6] Il n'est guère plus heureux de comparer l'évêque de Lyon, saint Patiens, à Triptolème. Epist. VI, 12.

[7] « *Ut scribis, Musas olemus.* » Epist. V, 17.

poète encore quelquefois pendant son épiscopat, ne l'est plus par métier. De là une différence notable entre les vers composés avant et après son entrée dans l'Église. Tant qu'il est courtisan, il fait en quelque sorte profession de poésie, il se conforme aux règles de l'art antique; ce qui donne à ses œuvres une couleur toute païenne. Et si même plusieurs vers çà et là ne trahissaient ses convictions, on se demanderait s'il était alors réellement chrétien. Cette contradiction n'est qu'apparente. Pour Sidonius, comme pour son époque, la poésie est, nous l'avons reconnu, un genre de convention. Il n'invente pas, il imite. Quelque indifférence qu'il nourrisse intérieurement à l'égard des fables du polythéisme, il les accepte comme nécessité, comme moyen. Il ne faut pas perdre de vue qu'il vit dans un siècle de transition. Lorsqu'il devient évêque, des goûts plus sérieux le dominent; et alors il renonce à ses occupations favorites, ou du moins, s'il cultive encore la littérature profane, ce n'est plus guère dans la compagnie des dieux de l'Olympe, mais sous l'inspiration d'un sentiment nouveau et d'idées chrétiennes. Il y a dans Sidonius deux écrivains, parce qu'il y a deux hommes. Bien qu'il avoue ingénument que ses vers sont plus remarquables par le succès que par le talent [1], il n'en doit pas moins être regardé comme un des poètes les plus distingués de la décadence.

[1] « *Contenti versuum felicius quam peritius editorum opinione.* » Epist. I, 1.

§. II.

Si l'on excepte les poésies que nous venons de signaler, il est vrai de dire que l'épiscopat de Sidonius partage nettement sa carrière littéraire. A la première période se rattachent des écrits en vers ; à la seconde des écrits en prose. Il avait publié, vers la fin de sa vie de courtisan, le recueil de ses poésies ; il publia, vers la fin de sa vie de pontife, le recueil de ses lettres. Ces lettres sont au nombre de cent quarante-sept [1], réparties en neuf livres. Bien différent, sous ce rapport, de ses contemporains, dont la correspondance est généralement posthume, Sidonius a pris la peine de rassembler lui-même et d'éditer ses lettres. Ce n'est pas qu'il les ait publiées toutes à la fois ; il ne les publia au contraire que successivement. Il en donna d'abord le premier livre à la prière du prêtre Constantius. Si l'on en retranche la première et la dernière, ce livre contient les lettres écrites par Sido-

[1] Dans ce nombre est comprise une lettre de Mamert Claudien. Le Ier livre contient 11 lettres, le IIe et le IIIe chacun 14, le IVe 25, le Ve 21, le VIe 12, le VIIe 18, le VIIIe et le IXe, chacun 16 ; en tout 147 lettres. Pour placer sous un même titre toutes les œuvres en prose de Sidonius, on peut ajouter à ce nombre les deux lettres à Polemius et à Leontius insérées parmi les poésies.

nius durant son voyage de Rome, ou antérieurement à ce voyage. Il est, sans contredit, le plus important, le plus soigné pour le style [1]. C'était là, sans doute, un essai pour pressentir le goût et pour sonder les dispositions du public[2]. Il paraît qu'il fut bien accueilli, puisque l'auteur, conformément à sa promesse, poursuivit son œuvre et dédia à son ami six autres livres. Mais cette fois il ne mit pas dans son travail la même correction; il se contenta de relire à la hâte [3]. Encouragé par l'empressement unanime, il visa plutôt à la quantité qu'à la qualité. Il était loin pourtant d'avoir épuisé sa correspondance. Un grand nombre de lettres avaient échappé à ses recherches[4]. Il parvint à en retrouver quelques-unes; et, sur les instances de Petronius, célèbre jurisconsulte d'Arles, il en composa un

[1] « *Diu præcipis, domine major, summa suadendi auctoritate, sicuti es in iis quæ deliberabuntur consiliosissimus, ut si quæ litteræ* paulo politiores *varia occasione fluxerunt, prout eas causa, persona, tempus elicuit, omnes retractatis exemplaribus enucleatisque uno volumine includam.* » Epist. I, 1. — « *Post terminatum libellum qui* parum cultior *est, reliquas denuo litteras usuali, licet accuratus mihi melior non sit, sermone contexo.* » Epist. IV, 10.

[2] « *Si et hisce deliramentis genuinum molarem invidia non fixerit, actutum tibi a nobis volumina numerosiora percopiosis scaturientia sermocinationibus multiplicabuntur.* » Epist. I, 1.

[3] « *Raptim relectis exemplaribus...... celeriter absolvi.* » Epist. VII, 18. Conf. IV, 10.

[4] « *In manus pauca venerunt.* » Ibid.

nouveau livre destiné à devenir comme la couronne des premiers[1]. Ce huitième livre ne devait pas être le dernier. A la demande de Firminus, il en ajouta, comme Pline, un neuvième[2]. Quelle est la date précise de ces diverses publications? C'est ce qu'il serait difficile ou plutôt impossible d'établir. Laissant donc de côté toute discussion, et n'espérant pas rencontrer la solution rigoureuse d'un problème que nous nous sommes vainement efforcé d'éclaircir, il nous suffira de reconnaître que cette date, quelle qu'elle soit, est comprise entre 477 et 483. Sidonius, lorsqu'il publia le neuvième livre, pouvait être dans la douzième ou la treizième année de son épiscopat. Il avait renoncé, dit-il, à la poésie depuis trois olympiades[3].

Si nous ne pouvons nous flatter d'avoir toutes les poésies de Sidonius, encore moins nous est-il permis de croire que nous avons toutes ses lettres. Ce n'est probablement pas sans raison que Gelasius se plaignait

[1] « *Opus videlicet explicitum quodam quasi marginis sui limbo coronatura.* » Epist. VIII, 1.

[2] « *Eo quod C. Secundus, cujus nos orbitas sequi hoc opere pronuntias, paribus titulis opus epistolare determinet.* » Epist. IX, 1. —Bien que Pline ait laissé dix livres de lettres, Sidonius n'en compte que neuf, sans doute parce que le dernier est exclusivement consacré à la correspondance de Pline avec Trajan. A ce compte, Symmaque n'en aurait laissé également que neuf livres.

[3] « *Postquam in silentio decurri tres olympiadas, tam pudeat novum poema conficere quam pigeat.* » Epist. IX, 12.

de ne point voir figurer son nom dans le recueil de son ami [1]. L'auteur nous avertit lui-même que, ne songeant pas autrefois à publier sa correspondance, il ne l'a pas conservée tout entière [2]. Plus loin il ajoute qu'en relisant ses lettres, il s'est astreint à n'en pas allonger le texte, puisqu'il en diminuait le nombre [3]. Ce passage prouve deux choses : d'abord, que nous n'avons pas toutes les lettres de Sidonius ; ensuite, qu'il ne les a pas refaites. Les a-t-il corrigées tout au moins ? Qui pourrait en douter après ce qu'il écrit à Constantius [4] ? Non-seulement il les a corrigées ; mais il engage ses amis à les polir et à les limer [5]. Il regarde la publication de ses lettres comme une affaire

[1] Epist. IX, 15.

[2] « *In manus pauca venerunt, quia mihi nihil de libelli hujusce conscriptione meditanti hactenus incustodita nequeunt inveniri.* » Epist. VII, 18.—« *Non enim tanti est poliri formulas editione carituras.* » Epist. IV, 10.

[3] «*Servans hoc sedulo genus temperamenti, ut epistolarum non produceretur textus, si numerus breviaretur.* » Epist. VII, 18.

[4] « *Præcipis...... ut, si quæ epistolæ paulo politiores varia occasione fluxerunt....... omnes retractatis exemplaribus enucleatisque uno volumine includam.* » Epist. I, 1.— « *Petitum misimus opus, raptim relectis exemplaribus.* » Epist. VII, 18.

[5] « *Tuæ examinationi has non recensendas, hoc enim parvum est, sed defæcandas, ut aiunt, limandasque commisi.* » Epist. I, 1.— « *Malui namque ut illum (Petronius) correctionis labor, te (Constantius) honor editionis adspiceret.* » Epist. VIII, 16. Conf. Epist. VIII, 1.—Cette invitation que Sidonius fait pour son recueil, il lui arrive souvent de la renouveler pour chaque lettre en particulier. Epist. IX, 3.—IX, 11.

vraiment littéraire, de laquelle dépend en partie sa réputation. Il avoue qu'il écrit pour la postérité [1], et l'on voit d'ailleurs que les jugements du public le préoccupent. Il craint qu'on ne lui reproche d'avoir donné trois épilogues à un même ouvrage [2], ou d'avoir terminé en vers un recueil commencé en prose [3]. Ce n'est qu'après une longue hésitation, qu'il se décide à s'embarquer sur la mer de la renommée [4], à déployer encore la voile à la fureur des vents [5]. Il sent que, si l'on doit écrire avec quelque soin, on doit aussi se soumettre à la critique. Point de milieu ; il faut faire preuve de courage ou garder le silence [6].

[1] « *Nos.... quibus aliquid scribere assuetis quodque venturi legere possint elaborantibus....* » Epist. VIII, 2. Conf. VIII, 5.

[2] «*Arbitros ante quoscumque, nisi fallimur, indecentissimum est materiæ unius simplex principium, triplices epilogos inveniri.* » Epist. IX, 1. Conf. III, 14 — IV, 22 — VIII, 1 — IX, 9.

[3] « *Redeamus in finem ad oratorium stylum, ne, si epilogis musicis opus prosarium clauserimus, secundum regulas Flacci, ubi amphora cœpit institui, urceus potius exisse videatur.* » Epist. IX, 16.

[4] « *Nos nunc perquam hæsitabundos in hoc deinceps famæ pelagus impellis.* Epist. I, 1.

[5] « *Repetitis laxemus vela turbinibus.* » Epist. VIII, 1.

[6] « *Nam satis habeo deliberatum sicut adhibendam in conscriptione diligentiam, ita tenendam in editione constantiam. Demum vero medium nihil est : namque aut minimum ex hisce metuendum est, aut per omnia omnino conticescendum.* » Epist. VIII, 1.

Les lettres de Sidonius sont donc une œuvre vraiment littéraire. Il y a dans cette œuvre plus d'art qu'on n'en découvre au premier aspect. Désire-t-on savoir, par exemple, pourquoi l'auteur n'observe pas l'ordre chronologique? C'est afin de n'ennuyer personne et de soulager par la variété des sujets l'attention du lecteur [1]. De là, un mélange souvent calculé, qui, en prévenant la fatigue, aiguillonne l'intérêt. Sans doute, en suivant dans la classification de ses lettres l'ordre des époques, des matières ou des personnes, Sidonius eût rendu un grand service à la science; mais l'unité aurait peut-être alors engendré la monotonie. Outre que l'auteur, en publiant à divers intervalles une correspondance de dates diverses, ne pouvait se conformer à la chronologie, il est évident qu'il ne voulait point s'y astreindre. Les preuves abondent dans les sept premiers livres. Qu'on n'aille pas se figurer pourtant qu'il y ait absence complète d'unité. Il y a tel livre presque entièrement consacré aux lettres des évêques ou des papes, comme on appelait au V[e] siècle les chefs du clergé chrétien dans chaque diocèse. Il en est ainsi du sixième et du septième : là sont en quelque sorte les places d'honneur. Sidonius croit ne pouvoir reconnaître plus

[1] « *Nec faciet materia, ut immensa, fastidium, quia quum singulæ causæ singulis ferme epistolis finiantur, cito cognitis in quæ oculum intenderis, ante legere cessabis quam lecturire desistas.* » Epist. VII, 18.

dignement le mérite de Tonantius Ferréol, qu'en le mettant pour sa correspondance au rang des pontifes[1].

On peut donc, sans prétendre donner à cette assertion une importance exagérée, affirmer que Sidonius, en publiant ses lettres comme en publiant ses poésies, a voulu faire une œuvre littéraire, une œuvre d'art. Dès-lors on est en droit de lui demander compte de son style. Les réflexions suggérées par l'analyse des vingt-quatre pièces du premier recueil nous ont déjà suffisamment initié à ses habitudes. Beaucoup de recherche, un emploi fatigant des métaphores, un abus continuel de l'antithèse et de l'esprit, l'amour excessif de la forme, tels sont en général les défauts de Sidonius. Ces défauts, nous les avons remarqués dans les panégyriques, où ils ressortent avec d'autant plus d'éclat, qu'ils se trouvent souvent au milieu de morceaux qui ne manquent ni d'énergie ni de beauté. Ils sont peut-être plus frappants encore dans les lettres. Si, comme Sidonius le reconnaît, le ton mâle de la prose repousse l'exubérance des richesses poétiques [2], quoi de moins simple que les expressions *potor Mosellæ* et *bibitor Araricus* [3], pour désigner les habitants des bords de la Moselle

[1] Epist. VII, 12.

[2] « . . . . *Propter epistolas*
Quas cantu ac modulis luxuriantibus
Lascivire vetat mascula dictio. »
(Epist. IX, 13.)

[3] Epist. IV, 17 et I, 8.

et de la Saône? Quoi de plus ampoulé que l'exorde de la lettre destinée à accompagner l'éloge d'Eurik[1]? A quoi bon ces fréquentes oppositions d'idées et de mots qui ont l'air de vrais tours de force, comme, par exemple, dans le tableau des mœurs de Ravenne ou dans le portrait de Seronatus[2]? Pourquoi même ces allusions, ces pointes, ces calembourgs? Y a-t-il donc de la honte à parler d'une manière intelligible? Si les contemporains de Sidonius pouvaient à peine le comprendre, si Ruricius avait besoin, pour pénétrer le sens de ses écrits, du secours de son fils Apollinaris, faut-il s'étonner que Pétrarque se soit plaint de leur obscurité[3], et que les modernes aient souvent reculé devant les difficultés d'une traduction rigoureuse[4]?

[1] « *Litteras mihi tabellarius tuus obtulit, plenas nectaris, florum, margaritarum, quibus silentium meum culpas et aliquos versuum meorum versibus poscis qui tibi solent, per musicum palati concavum tinnientes voce variata, quasi tibiis multiforatilibus effundi.* » Epist. VIII, 9.

[2] Epist. I, 8 et II, 1.

[3] « *Sidonii temeritatem admirari vix sufficio, nisi forte temerarius ipse sim, qui temerarium illum dicam, dum sales ejus, seu tarditatis meæ, seu illius styli obice, seu fortassis, nam unumquodque possibile est, scripturæ vitio non satis intelligo.* » Fr. Petrarc. Epist. Præfat.

[4] La traduction la plus récente de Sidonius est celle de MM. Grégoire et Collombet (3 vol. in-8°, Lyon, 1836). Ces jeunes littérateurs, malgré leur zèle et leurs constants efforts, reconnaissent eux-mêmes qu'ils n'ont pas toujours pu saisir ni rendre le sens de l'auteur. Leur traduction n'en est pas

Il est vrai que le style de Sidonius est un peu celui de son temps, et que la responsabilité ne lui en appartient pas tout entière[1]. Sidonius est loin de justifier ses prétentions à l'originalité[2]. Écho du passé en littérature comme en politique, il semble chargé de continuer les traditions romaines, afin d'en rattacher la chaîne à celle du monde nouveau. Aussi se croit-il obligé

moins utile, et, à part les nombreuses modifications que nous avons cru devoir lui faire subir, ne nous en a pas moins été profitable. Nous nous sommes également servi des deux excellents chapitres, publiés par M. J.-J. Ampère dans son *Histoire littéraire de la France*, II, 232 sq. Bien que notre travail diffère presque entièrement, par le plan et par l'ensemble, de celui de notre ancien maître, peut-être ne l'aurions-nous pas entrepris, si, à l'époque de l'apparition du livre de M. Ampère, nos recherches n'eussent été poussées trop loin pour être abandonnées.

[1] « *Nos opuscula sermone edidimus arido, exili, certe maxima ex parte vulgato, cujus hinc honor rarus, quod frequens usus.* » Epist. VIII, 16. — Mamert Claudien, dans sa lettre à Sapaudus, relève ainsi les défauts du siècle : « *Illud jam in fine sermonis perquam familiariter quæso, ut, spretis novitiarum ratiuncularum puerilibus nugis, nullum lectitandis his tempus insumas, quas dum resonantium sermunculorum taureas rotant, et oratoriam fortitudinem plaudentibus concinnentiis evirant... Quisquis recentiorum aliquid dignum memoria scriptitavit, non et ipse novitios legit.* » Mamerti Claudiani epist. ad Sapaudum rhetor. ap. Baluz. Miscell. VI, 535.

[2] « *Non nos currimus aggerem vetustum.* »
(Carm. IX, 13.)

de marcher sur les traces des anciens. Il imite dans ses poésies les écrivains du beau siècle, Virgile et Horace, et surtout ceux de la décadence, Stace et Claudien. De même, dans ses lettres, il se propose pour modèles Pline et Symmaque. Ce sont là ses auteurs favoris, ceux qu'il affectionne entre tous; ce qui ne l'empêche pas de s'inspirer quelquefois aussi de la lecture de Plaute, de Térence, de Martial, d'Ovide, de Lucain et de Juvénal. L'imitation, du reste, lui paraît toute naturelle; il l'avoue avec franchise. Il est le premier à dévoiler ce penchant dans la dédicace à Constantius. Quant à Cicéron, bien qu'il le cite, bien qu'il le juge même[1], il ne se montre pas très-jaloux d'atteindre à sa pureté. Quoi qu'en aient pu dire Pétrarque et Politien[2], ce n'est point par dédain, mais plutôt par impuissance. Sidonius convient naïvement que son ambition ne s'élève pas jusqu'à rivaliser avec un écrivain qui n'a pu trouver un digne imitateur dans Julius Titianus. C'est principalement Pline et Symmaque qu'il a en vue dans ses lettres, comme le révèle une comparaison attentive, appuyée de ses propres paroles[3]. Il se proclame

[1] Epist. IV, 15 — VIII, 10 — II, 1.

[2] Fr. Petrarc. Epist. Præfat. — Ang. Politian. Epist. I, 1.

[3] « *Q. Symmachi rotunditatem, C. Plinii disciplinam maturitatemque vestigiis præsumptuosis insecuturus, de M. Tullio silere me in stylo epistolari melius puto, quem nec Julius Titianus totum sub nominibus illustrium feminarum digna similitudine expressit.* » Epist. I, 1.

formellement le disciple de Pline[1]. Aussi n'hésite-t-il pas à lui emprunter non-seulement des tours et des idées, mais même des expressions qui ont à peine obtenu le droit de bourgeoisie. Il pousse la fidélité de l'imitation, jusqu'à insérer dans son recueil une lettre de Mamert Claudien, pour faire en quelque sorte le pendant de la lettre de Tacite.

C'est donc aux sources antiques que Sidonius va puiser ses inspirations; c'est dans la littérature latine qu'il va chercher ses modèles. Comme poète ou comme épistolographe, il appartient au monde du passé. Il le comprenait si bien, qu'il se rangeait lui-même parmi les anciens[2]. Un de ses amis, exprimant en d'autres termes une idée semblable, l'a surnommé le restaurateur de l'ancienne éloquence[3]. Ce n'est pas à dire que Sidonius vécût seulement avec les morts. Un homme a beau faire, il est toujours plus ou moins de son époque. Sidonius vénère les anciens, sans pourtant reléguer au second rang les vertus ou les mérites de ses contemporains[4]. Placé sur la limite de deux sociétés, il semble destiné à en

[1] « *Ego Plinio ut discipulus assurgo.* » Epist. IV, 22. Conf. Sidon. Epist. IV, 23 et Plin. Epist. III, 22.

[2] « *Fingere vatibus priscis difficile est, difficile et mihi.* » Epist. IX, 13.

[3] « *Veteris reparator eloquentiæ.* » Mamert. Claudian. in Præfat. *De statu animæ.* Conf. Gennad. De Viris illustr. 92.

[4] « *Veneror antiquos, non tamen ita ut qui æquævorum meorum virtutes aut merita postponam.* » Epist. III, 8.

devenir le lien. Il est, à ce titre, l'expression la plus vraie du Ve siècle.

Si nous voulons apprécier Sidonius, c'est dans ses écrits qu'il nous faut chercher nos renseignements. Il a dit que l'esprit se peint dans un livre comme le visage dans un miroir[1], et il a eu raison. Faisant donc à notre auteur l'application de cette règle générale, nous nous efforcerons de dérober à ses ouvrages le secret de son caractère. Cette méthode aura l'avantage de le laisser se juger lui-même.

Parmi les compositions de Sidonius, il n'en est pas qui puisse mieux que ses lettres, seconder le travail de la critique. C'est là que, sous une parure coquette, il est vraiment lui. Tous les livres sont loin sans doute d'avoir le fini du premier[2] ; mais tous sont précieux, à cause des nombreux documents qu'ils renferment. Ainsi que nous l'avons reconnu, il y a dans la correspondance de Sidonius une prodigieuse variété. « Ce sont tantôt des exhortations, tantôt des éloges, ici des conseils, là des doléances, ailleurs un gracieux

[1] « *Minime ignarus quod ita mens pateat in libro, veluti vultus in speculo.* » Epist. VII, 18. Démocrite avait dit : « Ἐν μὲν τοῖς εἰσόπτροις ὁ τῆς ὄψεως, ἐν δὲ ταῖς ὁμιλίαις ὁ τῆς ψυχῆς χαρακτὴρ βλέπεται. » Conf. Cassiod. Variar. VI, 9 : « *Speculum cordis hominum verba sunt.* »

[2] « *Post terminatum libellum qui parum cultior est, reliquas denuo litteras usuali, licet accuratus mihi melior non sit, sermone contexo.* » Epist. IV, 10.

badinage[1]. » Cette variété est à nos yeux un mérite de plus, en ce qu'elle nous dévoile le caractère de l'auteur sous toutes ses faces. Car il se déclare incapable de supporter l'esclavage de la pensée[2]. De là cette merveilleuse fécondité qui lui faisait dire que c'était son habitude, s'il publiait peu, d'écrire beaucoup, à l'instar des chiens qui ont coutume de gronder tout en n'aboyant pas[3]. Une fois pourtant il semble avoir voulu donner un démenti à ses goûts babillards[4], en adressant à Florentinus une lettre de deux lignes[5].

Pour nous, nous n'avons pas à nous plaindre de ces causeries; elles sont trop profitables à l'histoire. Grâce à elles, nous pouvons apprécier le Ve siècle avec moins d'inexactitude. C'est surtout dans sa correspondance littéraire que Sidonius se prodigue à ses amis; et nous ne devons pas nous en étonner de la part d'un homme qui cherchait, en cultivant la littérature, à se consoler des maux de la société. Peut-

[1] « *Dictavi enim quæpiam hortando, laudando plurima, aliqua suadendo, mærendo pauca, jocandoque nonnulla.* » Epist. VII, 18.

[2] « *Scias volo, Christi dextera opitulante, me nunquam toleraturum animi servitutem.* » Ibid.

[3] « *Habet consuetudo nostra pro ritu, ut, etsi pauca edit, multa conscribat, veluti est canibus innatum, ut, etsi non latrant, tamen hirriant.* » Epist. VII, 3. Conf. VII, 18.

[4] « *Ego garrio.... Nescis quia garrulo non respondere convicium est?* » Epist. III, 7. Conf. VII, 3 — IX, 11.

[5] Epist. IV, 19.

on, par exemple, flatter Polemius par un plus agréable souvenir, qu'en lui rappelant le nom et l'histoire de Tacite, son aïeul? Peut-on se plaindre plus habilement du silence d'un préfet des Gaules et lui faire plus adroitement la leçon, qu'en lui répétant le vieil adage : C'est une vertu de ne pas dédaigner ses anciens amis pour des amis nouveaux[1]? A ce compte, Sidonius était l'homme vertueux par excellence; car personne ne poussa plus loin la persévérance dans l'amitié : témoin sa conduite dans l'affaire d'Arvandus[2]. Il ne veut pas qu'on use de ses amis comme on use des fleurs qui ne plaisent qu'autant qu'elles sont nouvelles[3]. « Croyez-le, écrit-il à son cher Apollinaris, c'est une chose gravée sur l'airain comme les lois attiques; avec l'aide du Christ, nous ne mettrons jamais de bornes à une affection dont nous nous sommes efforcé de jeter les fondements[4]. » « Nous t'aimons beaucoup, dit-il ailleurs à Potentinus, et cette sympathie n'est l'effet ni de l'erreur ni du hasard. Avant de me lier étroitement avec toi, j'y ai pensé; car il est dans mes habitudes de choisir d'abord et d'aimer ensuite. » Quels motifs, dans cette circonstance, ont déterminé le choix de Sidonius? « C'est, ajoute-t-il, que tes

[1] Epist. IV, 14.

[2] Epist. I, 7. Conf. Baron. Annal. Eccles. ad ann. Christ. 468, n° 10.

[3] Epist. IV, 14.

[4] Epist. V, 3.

actions peuvent servir d'exemple aux gens de bien : tu exploites habilement tes domaines, tu bâtis avec art, tes chasses sont heureuses, tes troupeaux bien soignés, tes bons mots toujours facétieux, tes jugements équitables, tes conseils sincères[1]. » Voilà ce qui s'appelle choisir, non pas seulement en honnête homme, mais en grand propriétaire et en bel esprit. On s'explique difficilement, avec de pareils principes, que Sidonius ait eu pour amis des hommes qu'il n'avait jamais vus. Tel est le Philagrius auquel il adresse la quatorzième lettre du septième livre, où, après une longue dissertation à la manière de Sénèque, il se caractérise ainsi lui-même. « Tu aimes, je le sais, les hommes paisibles ; moi, j'aime même les poltrons. Tu évites les Barbares, quand ils passent pour méchants; lors même qu'ils sont bons, je les évite. Tu t'appliques à la lecture ; moi, je ne souffre pas que la paresse m'en détourne. Tu joues le rôle d'un religieux ; moi, j'en retrace l'image. Tu ne désires pas le bien d'autrui ; moi, je regarde comme un profit de ne pas perdre ce qui m'appartient. Tu recherches la société des savants ; moi, j'appelle solitude la compagnie des ignorants, quelque nombreuse qu'elle soit. On te dit très-gai; moi, j'estime comme perdues toutes les larmes qu'on pourrait verser hors de la prière. On raconte que tu es très-humain ; pour moi, aucun hôte n'a reculé devant ma modeste table comme devant l'antre de Polyphème. On parle

[1] Epist. V, 11.

de ta grande clémence envers tes serviteurs ; moi, je ne me tourmente pas, parce que les miens ne sont pas tourmentés à chaque faute qu'ils commettent[1]. Penses-tu qu'il faille jeûner tous les deux jours ? Je ne crains pas de te suivre. S'agit-il de dîner ? Je n'ai pas honte de te devancer. » Il est bien difficile de pousser plus loin la sympathie. Grâce à Dieu, ses ennemis eux-mêmes ne pouvaient pas l'accuser d'inconstance dans l'amitié[2]. Sidonius, il est vrai, savait entretenir cette amitié par de petits cadeaux : « Je t'envoie, écrit-il à l'abbé Chariobaud, un capuchon de nuit pour couvrir dignement, pendant la prière et le sommeil, tes membres exténués par le jeûne, quoiqu'il ne soit guère de saison d'offrir un vêtement fourré à la fin de l'hiver et aux approches de l'été[3]. » Toujours de la gaîté ; mais une gaîté franche, une gaîté sincère.

Personne peut-être n'a jamais demandé avec plus de délicatesse que Sidonius : témoin le joli billet qu'il adresse aux frères Sacerdos et Justinus, pour en obtenir les poésies de leur oncle Victorius[4]. Personne n'a blâmé avec plus d'esprit, n'a invité avec plus de grâce. Veut-on savoir, par exemple, comment il s'y prend

[1] « *Nec ego torqueor si mei, quoties peccaverint, non toties torqueantur.* »

[2] « *Atqui, præsule Deo, tenues nobis esse amicitias nec inimici fingere queunt.* » Epist. IX, 9.

[3] Epist. VII, 16.

[4] Epist. V, 21.

pour attirer de Bazas à Bordeaux Trigetius? Il emploie les arguments de la gastronomie; il invoque à son secours les huîtres de ses viviers, tout aussi bien que la rhétorique. « Qu'as-tu à objecter? lui écrit-il. Qui te retient? Les escargots rampants te devanceraient, je crois, avec leur maison native. Viens te régaler ou nous régaler nous-mêmes; viens, ce qui sera plus agréable, faire l'un et l'autre. Viens, armé de tes provisions, vaincre et subjuguer ces mangeurs du Médoc. Que le poisson de l'Adour insulte ici aux mulets de la Garonne, et que la tourbe des vils crabes le cède aux nombreuses langoustes de Lapurdum. Quoique tu puisses te mesurer avec tous les autres dans ce genre de combat, néanmoins, si tu veux suivre mon conseil, et il est juste d'en croire mon expérience, tu n'admettras pas à cette lutte notre sénateur; car, dans sa maison et à sa table, c'est une magnificence digne de Cléopâtre [1]. »

Au sein même de la tristesse, Sidonius excelle à conserver le ton de la plaisanterie, au risque de commettre, comme il le dit, un barbarisme de mœurs [2]. Ainsi, dans la douzième lettre du second livre, après avoir parlé à son beau-frère Agricola de la mauvaise santé de sa fille Severiana, et lui avoir annoncé qu'il va la conduire à la campagne: « Nous

[1] Epist. VIII, 12.

[2] « *Porro autem quidam barbarismus est morum sermo jocundus et animus afflictus.* » Epist. IX, 3.

fuyons, ajoute-t-il, les conseils des médecins, qui, peu habiles, quoique assez assidus, tuent de la manière la plus officieuse grand nombre de malades. Par droit d'amitié pourtant, nous emmènerons avec nous Justus; de qui je pourrais dire, s'il était permis de rire en pleurant, qu'il est plus versé dans l'art de Chiron que dans celui de Machaon[1]. »

Ailleurs, il raconte à l'évêque Græcus de Marseille, dans un style vraiment comique, l'histoire romanesque de son protégé Amantius, qui l'avait dupé. Cette lettre mérite d'être citée comme un modèle. « L'Arvernie est la patrie d'Amantius. Ses parents, sans être d'une origine brillante, sont de condition libre; contents d'une fortune modique, mais suffisante, ils ont rempli des charges dans l'Église plutôt que dans le Palais. Son père, d'une grande probité, mais peu libéral envers ses enfants, aima tou-

[1] Cette lettre est féconde en jeux de mots, malgré sa brièveté. Sidonius, qui refuse à son beau-frère une partie de pêche, ne craint pas de lui objecter les *filets* des chagrins domestiques : «*Namque me multo validiora mœroris retia tenent..... Medicorum consilia vitamus assidentum dissidentumque....... Contubernio nostro jure amicitiæ Justus adhibebitur, quem, si jocari liberet in tristibus, facile convincerem Chironica magis institutum arte, quam Machaonica.* » L'auteur joue ici sur le double sens de Χείρων (Χείρων, Chiron; χείρων, pire). Diogène de Laërte rapporte un trait semblable de Diogène le Cynique : « Ἰδών ποτε δύο κενταύρους κάκιστα ἐζωγραφημένους ἔφη, Πότερος τούτων χείρων; » Conf. Aristid. rhetor. in Asclepiadas orat. ap. Sirmond. Not. ad Sidon. p. 35.

jours mieux, par une excessive économie, être utile qu'agréable à son jeune fils. Amantius, l'ayant quitté, se rendit auprès de vous dans un pauvre équipage. C'était là un grave obstacle à ses premières tentatives; car il n'y a rien de si lourd qu'un léger viatique. Son entrée dans vos murs fut assez heureuse. Le saint Eustachius, votre prédécesseur, l'accueillit à bras ouverts; par ses soins, on cherche aussitôt un logement, on le trouve, on l'y installe. Notre homme cultive d'abord, par de fréquentes visites, ses voisins qui ne dédaignent pas de les lui rendre. Il se comporte avec tous selon l'âge de chacun; obséquieux pour les vieillards, prévenant pour ses égaux, il se distingue surtout par une vie chaste et sobre, qualité d'autant plus louable dans la jeunesse, qu'elle est plus rare. Se produisant ensuite auprès des grands et même auprès du comte de la ville, il leur fait la cour souvent et à propos, se lie, se familiarise avec eux, et, par ses assiduités, s'insinue chaque jour davantage dans l'intimité des citoyens puissants. Les gens de bien le favorisent à l'envi; ils l'honorent tous, soit de leurs conseils, soit de leurs présents; ses espérances et sa fortune grandissent avec une rapidité prodigieuse.

« Le hasard lui avait donné pour voisine une femme, aussi distinguée par la richesse que par la vertu, dont la fille, sans être encore nubile, avait traversé déjà les premières années de l'enfance. Amantius, avec des manières caressantes qui

n'avaient rien que de décent, cherchait à mériter les bonnes grâces de cette enfant, au moyen de petits cadeaux, de bagatelles convenables à ses jeux et à ses occupations. Ces légères prévenances lui enchaînaient un jeune cœur. Arrive l'âge de puberté; bref, ce jeune homme seul, sans ressources, étranger, membre d'une famille nombreuse, qui avait quitté son pays, non-seulement contre la volonté, mais encore à l'insu de son père ; voyant que la jeune fille, avec une naissance égale à la sienne, lui était supérieure en richesses; aidé de l'évêque en qualité de lecteur, du comte en qualité de client; convaincu que la mère ne tenait pas à la fortune, que la fille n'avait pas d'éloignement pour lui, la demande en mariage, l'obtient et l'épouse. On rédige le contrat; Amantius fait valoir, avec une emphase tout-à-fait comique, un petit domaine de notre petit municipe, que l'on porte sur l'acte matrimonial. La duperie légitimée, la fraude solennellement enregistrée, pauvre mais aimé, il enlève sa riche compagne, et après avoir soigneusement recherché, recueilli la succession de son beau-père, à laquelle il joint, comme complément, ce qu'il peut extorquer à la munificence de la mère trop faible et trop crédule, par un tour d'adresse il bat en retraite vers sa patrie[1].»

Voilà un échantillon du style badin de Sidonius.

[1] Epist. VII, 2. — Ce trait rappelle l'histoire d'Andarchius dans Grégoire de Tours. Hist. IV, 46.

Ce qui n'est pas moins plaisant, c'est qu'il fait remettre à Græcus par Amantius lui-même la lettre où ses exploits sont racontés avec tant d'esprit. C'est presque un message à la Bellérophon.

Nous pourrions multiplier ces exemples. Il faudrait citer surtout la huitième lettre du premier livre, où Sidonius, pour se venger des railleries de Candidianus, lui envoie un tableau si grotesque des mœurs de Ravenne. On ne peut se moquer plus spirituellement d'un bourgeois de Césène. Il fait beau le voir *quittant* sa fournaise, et allant s'exiler au milieu des cousins du Pô et de la troupe coassante des grenouilles du municipe marécageux[1]. Supprimez ces détails piquants, et Sidonius n'est plus qu'un conteur ennuyeux, ou un flatteur maladroit; tant il est vrai que c'est l'esprit qui soutient son style. Mais au moins l'esprit n'y manque pas. Lors même que le sujet semblerait devoir le retenir dans une gravité circonspecte, il se laisse entraîner à son naturel. Une lettre extrêmement curieuse sous ce rapport est celle où il invite Aper à venir célébrer les Rogations. « C'est le vénérable pontife Mamert, lui écrit-il, qui le premier, par un exemple digne de respect, par une expérience très-utile, a imaginé, institué, introduit cette solennité. Il y avait bien sans doute auparavant des

[1] « *Te Ravennæ felicius exsulantem, auribus padano culice perfossis, municipalium ranarum loquax turba circumsilit.* » Epist. I, 8.

prières publiques ; mais, soit dit sans blesser la foi, elles étaient vagues, tièdes, rares et pour ainsi dire sommeillantes, interrompues souvent par des repas qui amortissaient la dévotion. Elles avaient principalement pour objet de demander de la pluie ou de la sérénité ; ce qui, pour ne rien dire de plus, ne pouvait convenir également au potier et au jardinier. Mais, dans celles qu'a instituées le saint pontife, on jeûne, on prie, on chante des psaumes, on pleure les péchés. Je t'invite à ces fêtes où s'abaissent les fronts[1]...... »

On a conclu de ce passage que Sidonius avait peu de dispositions pour la théologie. Il témoigne seulement d'une certaine liberté d'esprit ; et c'est là, il faut en convenir, une des qualités de notre auteur. Quoique évêque, il est loin de dissimuler les défauts du clergé. On en trouve une preuve frappante dans les lettres où il rend compte des élections épiscopales de Châlons et de Bourges[2]. Ailleurs, après avoir raconté la vie édifiante d'un grand propriétaire gallo-romain, Vectius, il ajoute ce trait remarquable : « Sans parler de l'extérieur par lequel on en impose quelquefois au siècle présent, tous ceux de notre profession pourraient être utilement excités à suivre ce modèle ; car, soit dit sans offenser mon ordre, si chaque particulier avait autant de vertus particu-

[1] Epist. V, 14.

[2] Epist. IV, 25 — VII, 5 — VII, 8—VII, 9.

lières, j'admirerais plus un homme qui serait prêtre par les mœurs que par le titre[1].» C'est par suite de cette même indépendance, que, malgré les suffrages flatteurs des Pères, il ne craint pas de rappeler, en les censurant, les crimes de Constantin[2].

Un évêque aussi courageusement impartial devait être tolérant. Sidonius, en homme sensé, en vrai chrétien, sait, tout en condamnant les doctrines, se montrer bienveillant à l'égard de ceux qui les professent. Il n'est pas rare de le voir se constituer le protecteur des juifs, « non qu'il aime une erreur qui fait périr ceux qui en sont imbus, mais parce qu'on ne doit jamais déclarer condamnable sans retour un juif vivant. On peut toujours espérer l'absolution de qui a les moyens de se convertir[3].» Et lorsque cette conversion vient à s'opérer, Sidonius, en digne pasteur, se réjouit dans le Christ : il est heureux du bonheur et de la prospérité de son troupeau[4].

[1] Epist. IV, 9. Conf. IV, 14.

[2] Epist. V, 8. Nous remarquerons ici que Sidonius, avant Grégoire de Tours, parle de l'*empoisonnement* de Crispus. Aucun des écrivains antérieurs ne mentionne ce genre de mort du fils de Constantin.

[3] « *Non quod mihi placeat error per quem pereunt involuti, sed quia neminem ipsorum nos decet ex asse damnabilem pronuntiare dum vivit ; in spe enim adhuc absolutionis est, cui suppetit posse converti.* » Epist. VI, 11. Conf. III, 4 — IV, 5.

[4] Epist. VIII, 13.

Si nous cherchons à nous expliquer cette liberté d'esprit, nous reconnaîtrons que chez lui elle avait un double principe, la charité évangélique, d'une part, et de l'autre, une prédilection marquée pour la littérature ancienne. Même pendant son pontificat, Sidonius ne se faisait pas scrupule de lire avec son fils les comédies de Ménandre et de Térence [1]. Le jugement qu'il porte sur Apollonius de Tyane est d'autant plus significatif, que ce philosophe était loin d'être en vénération auprès des chrétiens du V[e] siècle. Il va jusqu'à dire à Léon, en lui envoyant la vie du célèbre pythagoricien récemment traduite par lui, que, sauf la foi catholique, il était en beaucoup de points semblable à son ami [2]. Ce jugement, rapproché de celui de saint Jérome [3], forme un noble contraste avec les violentes diatribes dont Apollonius a été tant de fois l'objet. On sent que Sidonius est philosophe. Quand même la dédicace du livre de Mamert Claudien ne le révèlerait pas, ses écrits nous l'indiqueraient assez. Il y a telle lettre que l'on prendrait pour une leçon de philosophie. Sans rappeler l'épithalame de Polemius, l'épître d'envoi qui le précède offre surtout ce caractère. Il en est de même de celle qui accompagne le poème sur le *burgus* de

[1] Epist. IV, 12.

[2] « *Lege virum, fidei catholicæ pace præfata, in plurimis similem tui.* » Epist. VIII, 3.

[3] Hieronym. ad. Paulin. Epist. I.

Leontius: non qu'il ait fait de la philosophie le sujet d'une étude spéciale, ou qu'il lui ait tracé une nouvelle voie. Sidonius n'a rien inventé ; il s'est contenté d'apprendre et de savoir ce qu'on apprenait et ce qu'on savait au V[e] siècle, même l'astrologie, à laquelle il ne croyait pas[1]. Son principal mérite pour nous est de représenter l'époque. Aussi voit-on déjà en lui le mariage de la philosophie avec la théologie. Historique dans ses poésies[2], la philosophie se produit littérairement dans ses lettres par des pensées morales et chrétiennes, sous forme de sentences [3]. Quelquefois on croirait lire Sénèque [4]. On peut citer comme

[1] Epist. VII, 11 — IV, 3.

[2] Paneg. Anthem. 156 sq. ; Carm. XV, 44 — XXIII, 100. — Epithal. Polem. et Aran.

[3] Epist. V, 10 — VI, 6 — VI, 9 — VII, 4 — VII, 14 — VIII, 7 — VIII, 10 — VIII, 11 — IX, 2 — IX, 9 — IX, 11.

[4] Cette ressemblance de Sidonius avec Sénèque n'est pas illusoire. Sans nous arrêter à de minutieuses remarques d'imitation, elle a été saisie, il y a déjà long-temps, par les copistes. La bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, par exemple, renferme, sous le n° 445, un manuscrit in-8° vélin, du XIV[e] siècle, où les lettres de Sidonius sont réunies à celles de Sénèque. Ce manuscrit, qui provient du fonds du président Bouhier, ne présente guère que cette particularité. Du reste, il est confus, incomplet, rempli de transpositions, et ne saurait rivaliser d'exactitude et de correction avec celui de la bibliothèque de Clermont. Ce dernier, qui a appartenu au monastère de Saint-Allyre, et qui, dans le catalogue récemment publié par M. Gonod, se trouve in-

exemple le jugement sur Pétrone Maxime : «Pour moi, dit Sidonius, je ne regarderai jamais comme heureux ceux qui sont placés au faîte glissant et escarpé de la République. On ne saurait dire en effet combien de misères supporte à chaque heure dans cette vie la vie de ces heureux, si pourtant on doit appeler ainsi ceux qui, comme Sylla, s'arrogent ce nom, et qui, s'élevant au-dessus des lois communes, prennent le souverain pouvoir pour la souveraine béatitude, d'autant plus malheureux en cela qu'ils sentent moins le pénible asservissement auquel ils sont condamnés. Car, de même que les rois dominent les autres hommes, de même le désir de commander domine les rois. Laissons de côté la chute de tant de princes passés et à venir; Maxime tout seul suffira pour établir cette vérité. Lui qui était monté d'un pas intrépide au rang de préfet, de patrice et de consul; lui qui, dans son ambition insatiable, avait doublé ces magistratures, lorsque néanmoins, après maints efforts, il fut arrivé au pinacle de l'Empire, il éprouvait sous la couronne une sorte de vertige, et il ne pouvait plus supporter d'être le maître, ce souverain qui n'avait pu supporter de maître... Il avait

diqué sous le n° 195, est infiniment préférable, malgré de légères transpositions et l'absence de quelques feuillets perdus, au manuscrit de Montpellier. Outre qu'il est plus ancien, on s'aperçoit sans peine qu'il est l'œuvre d'un copiste plus intelligent. Comme celui de Montpellier, du reste, il ne contient que les lettres de Sidonius.

naguère entendu vanter ses festins, ses mœurs, ses trésors, sa magnificence, son savoir, ses dignités, son patrimoine, son crédit ; il avait vu toutes ses heures, tous ses instants réglés par les clepsydres. Mais à peine fut-il proclamé Auguste, à peine fut-il enfermé avec ce titre dans le palais impérial, qu'il gémit, même avant le soir, d'être parvenu au terme de ses vœux..... Après avoir parcouru tranquillement tous les honneurs de la cour, il gouverna la cour orageusement au milieu des troubles des soldats, du peuple et des alliés, jusqu'au moment d'une chute étrange, prompte et cruelle, ensanglantée par les perfidies d'une fortune long-temps flatteuse, qui le frappa, comme le scorpion, par derrière. Un homme vertueux et lettré, que son mérite éleva jadis à la questure, Fulgentius, disait ordinairement qu'il avait souvent entendu Maxime, lorsque fatigué du poids de l'Empire il regrettait son ancienne sécurité, laisser échapper ces plaintes : Heureux Damoclès, qui n'as supporté la nécessité du trône que pendant un seul repas[1] ! »

D'autres fois ce sont des caractères tracés avec une énergie que ne désavouerait pas Juvénal. Tel est celui de l'impudique. « .... Buveur avide, détracteur plus avide encore, de sa bouche enragée, écumante, il exhale à la fois une odeur de fange, les fumées du vin et des paroles empoisonnées, faisant douter si c'est l'infection, l'ivrognerie ou la

[1] Epist. II, 13.

méchanceté qui domine chez lui.... L'élégant personnage, ma foi! Le bel homme pour attirer l'admiration! Il est plus sale et plus hideux que ne l'est un cadavre sur le bûcher. Ses yeux privés de lumière roulent, à l'instar des marais du Styx, des larmes dans les ténèbres. Il porte d'énormes oreilles d'éléphant entourées d'une peau couverte d'ulcères, chargées, dans leurs replis, de dures tumeurs et de verrues purulentes. Il projette un nez qui, par ses larges ouvertures et son épine étroite, est aussi horrible à voir que gênant pour l'odorat. Il avance une bouche aux lèvres de plomb, au rictus de bête, aux gencives en suppuration, aux dents de buis, et qui exhale souvent du sein des molaires à demi-pourries une odeur méphitique, accompagnée d'un hoquet impur et gras que provoquent les mets de la veille et la sentine des festins mal digérés. Il présente un front hideusement ridé, qui allonge et tire les sourcils. Il nourrit une barbe déjà blanchissante de vieillesse et noircie néanmoins par la maladie de Sylla. Enfin, toute la figure de ce misérable est aussi pâle que si des spectres venaient à chaque instant l'épouvanter de leurs ombres. Je ne dis rien du reste de son corps enchaîné par la goutte, tout flasque de graisse. Je ne dis rien de son crâne sillonné de coups, qui n'est guère moins couvert de cicatrices que de cheveux. Je ne dis pas que, vu le peu d'étendue de sa nuque, l'extrémité de son dos va s'unir à l'occiput rejeté en arrière. Je ne dis pas que ses épaules ont perdu leur grâce, ses bras

leur élégance, ses poignets leur force. Je ne parle pas de ses mains goutteuses, enveloppées de cataplasmes, de linges et d'onguents en guise de cestes. Je ne parle pas de ses aisselles, antres infects et hérissés de poils, qui emprisonnent ses flancs de leurs remparts et envoient aux narines des assistants les exhalaisons pestilentielles d'un double Amsaint. Je ne parle pas de ses mamelles affaissées sous l'embonpoint et retombant comme celles d'une nourrice, quand il serait monstrueux déjà de les voir saillir dans un homme....... Que dire de son épine dorsale ? Quoiqu'elle projette des côtes pour arrondir sa poitrine, cette charpente osseuse toutefois est comme inondée par le débordement de l'abdomen. Je ne parle pas de ses cuisses sèches et courbées, de ses vastes genoux, de ses frêles jarrets, de ses jambes de corne, de ses talons de verre, de ses petits doigts, de ses grands pieds. Et quoiqu'il fasse horreur par sa difformité, quoique, débile et à demi vivant, au milieu de l'infection qu'il exhale de toutes parts, il ne sente rien quand on le porte et ne marche pas quand on le soutient, il est pourtant plus détestable encore dans ses paroles que dans ses membres. La démangeaison de propos déshonnêtes qu'il éprouve sans cesse en fait un dangereux confident pour ses patrons, dont il se montre le flatteur dans la prospérité, le délateur dans les circonstances critiques. Si l'occasion le sollicite à dévoiler les secrets de ses familiers, nouveau Spartacus il brise bientôt toutes les barrières, ouvre toutes les portes; les mai-

sons qui ne peuvent être attaquées par les machines d'une guerre déclarée, il les assiége par les détours d'une trahison clandestine. Voilà comment notre Dédale élève l'édifice de ses amitiés, s'associant comme Thésée à ses compagnons dans la bonne fortune, et leur échappant comme Protée dans le malheur[1]. » Pierre-le-Vénérable n'avait-il pas raison de dire que Sidonius savait poursuivre les vices de sa mordante épigramme[2]? Ce n'est pas, du reste, le seul morceau de ce genre. Le caractère du dénonciateur n'est pas moins fortement touché[3]. On pourrait citer encore les portraits du vieux Germanicus, de l'illustre Vectius, et de l'austère Eutropia[4]. Mais gardons-nous de voir là uniquement une œuvre littéraire. Sidonius est moraliste avant tout. Son but principal est de flétrir le vice et d'exalter la vertu ; car la honte du méchant, comme la gloire de l'homme de bien, est immortelle[5]. Qu'il écrive à Apollinaris, à Thaumastus, à Aquilinus, à Consentius ou à Tonantius, peu importe; partout il travaille à la réforme des mœurs[6]. Qu'on ne s'y trompe pas, la philosophie de

[1] Epist. III, 13.

[2] «*Quorumdam vitia mordaci reprehensione inridens.*» Petr. Venerabil. abb. Cluniac. ad S. Bernard. Claræval. V, 16.

[3] Epist. V, 7.

[4] Epist. IV, 13 — IV, 9 et VI, 2.

[5] « *Namque improborum probra æque ut præconia bonorum immortalia manent.* » Epist. V, 8.

[6] Epist. III, 13 — IV, 9 — IV, 13 — VII, 7 — VIII, 4 — IX, 13.

Sidonius est éminemment pratique; elle est chrétienne. On entrevoit en lui l'évêque et le théologien. Arbogast et Euphronius ne craignent pas de le consulter sur des questions difficiles; et il y a dans ses ouvrages plus d'un texte capital pour la science ecclésiastique [1].

Mais c'est plus particulièrement à la correspon-

[1] Nous rapporterons entre autres un passage relatif à la Confession, d'autant plus curieux qu'il a été moins remarqué. « Si l'humilité de notre profession semble méprisable, écrit Sidonius à Polemius, préfet des Gaules, parce que nous découvrons au Christ, souverain médecin des âmes et des maux d'ici-bas, les ulcères hideux des consciences gâtées, sache que les hommes de notre ordre, bien que peut-être encore dominés par quelque négligence, ont abjuré néanmoins l'orgueil, et qu'il n'en est pas devant le juge du monde, comme devant celui du forum. Quiconque vous avoue ses fautes est condamné; mais, avec nous, quiconque les confesse à Dieu est absous *. » Il paraîtrait, d'après une lettre précédente, que l'ancien mode de pénitence était encore généralement usité en Arvernie au Ve siècle. Sidonius invite Germanicus à expier par une satisfaction publique ses péchés secrets **. Une troisième lettre du même livre serait aussi une grave autorité pour les défenseurs du prêt à intérêt, puisqu'on y voit un des plus saints évêques de la Gaule profiter sans scrupule du bénéfice de la loi alors en vigueur ***.

* « *Noveris volo non, ut est apud præsulem fori, sic esse apud judicem mundi. Namque, ut is, qui propria vobis non tacuerit flagitia, damnatur, ita nobiscum qui eadem Deo fuerit confessus absolvitur.* » Epist. IV, 14.

** « *Ipse super his, quæ clam commissa reminiscitur, palam fusa satisfactione solvatur.* » Epist. IV, 13.

*** Epist. IV, 24.

dance de Sidonius avec ses frères dans l'épiscopat qu'il faut demander le témoignage et la révélation de sa foi. Une des preuves les moins contestables de la sincérité de ses sentiments se rencontre dans une lettre à saint Lupus, son vieil ami [1] et le premier des pontifes gallo-romains [2]. Cette lettre qui respire le parfum de la plus vive charité, en mettant en relief les convictions de Sidonius, fournira aussi l'occasion d'apprécier son style apostolique.

« Béni soit l'Esprit saint et le père du Dieu tout-puissant, de ce que toi, le père des pères, l'évêque des évêques et le Jacques de ton siècle [3], établi comme une sentinelle sur les hauts lieux de la charité et dans une Jérusalem non inférieure, tu inspectes tous les membres de l'Église de notre Dieu, en cela bien digne de consoler tous les faibles et d'être consulté par tous. Et maintenant, quelle digne réponse puis-je faire à ta dignité, moi poussière vile et criminelle? Éprouvant à la fois le besoin et la crainte de tes paroles salutaires, je me sens porté par le souvenir d'une vie coupable à te crier ce que disait jadis au Seigneur cet homme, ton collègue : *Éloigne-toi de moi, car je suis un pécheur*. Mais si cette crainte n'est

[1] Epist. VI, 4.

[2] « *Lupum facile principem pontificum gallicanorum...* » Epist. VII, 13.

[3] Cette imitation de la première lettre de S. Clément à S. Jacques de Jérusalem, atteste que Sidonius n'en révoquait pas en doute l'authenticité.

point tempérée par l'amour, je redoute d'être abandonné comme les Géraséniens et de te voir fuir loin de mes frontières. J'aime mieux, dans mon intérêt, t'enchaîner en te proposant la condition du lépreux mon semblable, et te dire : *Si tu le veux, tu peux me purifier.* Par ces mots il adressait une prière et il manifestait sa croyance au Christ. Quoi ! lorsque tu es sans contredit le premier de tous les pontifes du monde ; lorsque la foule de tes collègues se soumet à tes prérogatives et tremble devant tes censures; lorsque, en face de *votre*[1] gravité, les vieillards eux-mêmes n'ont qu'un sens d'enfant ; lorsqu'après le rude service de Lerins et neuf lustres passés déjà sur le siége apostolique, les saints de l'un et de l'autre ordre te vénèrent dans leurs camps spirituels comme un capitaine fameux, il est donc vrai que tu quittes un moment la société de ceux qui portent les enseignes et se battent en tête de l'armée ; que tu ne dédaignes pas tes serviteurs et tes valets des derniers rangs ; que, jusqu'à l'arrière-garde des conducteurs de chars encore assis à cause de leur inexpérience près des bagages de la chair, tu promènes d'un bras infatigable l'étendard de la croix et que tu appliques la main de ta parole aux plaies de la conscience. Tu sais, chef vétéran, recueillir les blessés de l'armée ennemie ; tu sais, habile trompette, sonner la retraite pour passer des péchés vers le Christ.... Toi, la règle

[1] Voir la note 1 de la page 10.

des mœurs; toi, la colonne des vertus, et, s'il est permis à un coupable de donner des éloges, toi la sainte et par cela même la véritable douceur, tu n'as donc pas craint de toucher avec les doigts de tes exhortations les ulcères d'un méprisable vermisseau; tu n'as pas été avare des avertissements dont tu repaissais une âme fragile et à jeûn; du cellier de ta profonde charité, tu as bien voulu nous donner la mesure de l'humilité qu'il nous faut avoir. Prie pour moi, afin que j'obtienne une force et un courage proportionnés au lourd fardeau qui pèse sur ma tête. La continuité de mes crimes, malheureux que je suis, m'a réduit à une telle nécessité que je me vois contraint de prier maintenant pour les péchés du peuple, moi pour qui les supplications d'un peuple innocent obtiendraient à peine miséricorde. Quel malade aurait bonne grâce à donner un remède? Quel homme, travaillé par la fièvre, pourrait, en interrogeant d'une main tremblante le pouls de son voisin, en constater la régularité? Quel déserteur aurait le droit de louer la science militaire? Quel ami des festins gourmanderait d'une manière compétente la sobriété? Moi, le plus indigne des mortels, je suis dans la nécessité de prêcher ce que je refuse de faire; condamnable par mes propres paroles, puisque je commande des choses que je n'accomplis pas moi-même, chaque jour je suis forcé de prononcer ma sentence. Mais si tu daignes, Moïse inférieur en âge plutôt qu'en mérite au véritable Moïse,

te placer comme intercesseur pour la foule de mes péchés entre moi et ce Jésus-Christ, notre maître, avec lequel tu es crucifié, nous ne descendrons pas vivants dans l'enfer; nous n'irons plus, brûlés par les feux des vices charnels, allumer à l'autel du Seigneur une flamme étrangère. Coupables comme nous le sommes, la balance de la gloire ne saurait pencher pour nous; mais nous serons au comble de la joie, pourvu que, par tes prières, notre âme puisse prétendre, sinon aux récompenses après une guérison parfaite, tout au moins au pardon, une fois ses blessures cicatrisées[1]. »

Voilà l'évêque au Ve siècle. Il est bien difficile de décider, en présence d'une pareille lettre, quel est celui des deux amis qu'elle honore le plus. Ne serait-on pas tenté de s'écrier avec saint Lupus : *Mutatus est ordo*[2]*?* Est-ce bien là le gendre d'Avitus, le panégyriste des Empereurs, le préfet de Rome, le patrice? C'est que Sidonius a échangé contre les insignes de l'épiscopat le laticlave sénatorial. C'est qu'il a reçu, dans la maison du Seigneur, une dignité qui n'admet ni le faste ni l'opulence, mais qui exige un grand abaissement d'esprit, une profonde humilité de cœur. Sa mission est de se faire le serviteur de tous, lui qui naguère paraissait le maître de tous[3].

[1] Epist. VI, 1.
[2] Lupi Trecensis epist. ap. Spicileg. nov. edit. III, 302.
[3] « *Iste profecto jam tibi labor incumbit, ut sis omnium*

« Courage, lui a dit l'apôtre des Bretons, courage, mon vieil ami, mon jeune frère. Je ne croirai pas mourir, puisque, même après le trépas, je vivrai en toi et te laisserai dans l'Église[1]. » Sidonius a recueilli ces paroles prophétiques; il les a méditées, il en a fait la règle de sa vie. On conçoit dès-lors qu'il ait écrit à l'évêque de Troyes la lettre que nous venons de rapporter, comme un modèle de son style évangélique; nous pourrions ajouter : et de son éloquence. C'est cette même éloquence qui lui a inspiré les sentiments de douce résignation qu'il exprime si bien à l'évêque Græcus : « Mais toi, fleur des prêtres, perle des pontifes, fort par le savoir, plus fort par la conscience, brave le courroux et les menaces des tempêtes de ce monde; car tu nous as dit souvent que, pour arriver aux festins promis des patriarches et boire le nectar dans la céleste coupe, il faut avoir épuisé ici-bas le calice de l'amertume. Point de milieu, quiconque veut obtenir le royaume d'un médiateur qui essuya les mépris doit suivre son exemple. Quelque rebutant que soit le breuvage de douleur que nous offre la vie présente, c'est peu, quand nous nous souvenons de ce qu'a bu sur le gibet celui qui

servus qui videbaris omnium dominus. » Lupi Trecensis epist. Ibid.

[1] « *Macte, amicitia vetuste, sed fraternitate recens........ Non putavero resolvi, qui, licet solutus, in te vivam et te in Ecclesia relinquam.* » Ibid.

nous appelle au ciel[1]. » « Il est dans l'ordre, dit-il ailleurs, que le riche soit vêtu de pourpre et de lin, et que Lazare soit accablé d'ulcères et de pauvreté. Il est dans l'ordre que, dans cette Égypte figurative où nous sommes, le Pharaon marche avec le diadême, l'Israélite avec la hotte. Il est dans l'ordre qu'au milieu de la fournaise de cette autre Babylone où nous brûlons, nous pleurions avec Jérémie, dans les sanglots et les soupirs, la Jérusalem spirituelle, et qu'Assur, tonnant de son orgueil royal, foule aux pieds le Saint des Saints. Pour moi, en comparant le bonheur présent avec les futures béatitudes, je supporte plus patiemment des calamités communes. Eu égard à ce que je mérite, quelques malheurs qui puissent me survenir, ils seront toujours trop légers. Puis, je sais bien que c'est un puissant remède pour l'homme intérieur, que l'homme extérieur soit battu dans l'aire de ce monde par le fléau de la passion [2]. »

De plus nombreux exemples, si nous voulions nous y arrêter, ne manqueraient pas. Il suffirait de parcourir la correspondance épiscopale de notre auteur. Ce sont partout les mêmes traits : une foi vive, une charité immense, une humilité profonde, une résignation presque héroïque. L'évêque des Arvernes a conscience de sa mission, il comprend le sacerdoce : il ne craint pas de dire hautement que le moindre

[1] Epist. IX, 4.
[2] Epist. VII, 6.

des religieux est au-dessus du premier dignitaire de l'Empire[1].

Tous ces textes servent à montrer Sidonius sous un double aspect, à retracer son double caractère comme homme et comme écrivain. Il est, dans ses lettres, des parties qui ont plus spécialement rapport à sa vie littéraire et à celle de son temps, des parties plus généralement historiques. Ici, ce sont des leçons de métrique[2]; là, des réminiscences païennes, des centons mythologiques, de la poésie en prose, en quelque sorte[3]. Tantôt, c'est une épitaphe de Philimatia ou de Mamert Claudien[4]; tantôt une oraison funèbre de Lampridius[5]; ailleurs des récits, des descriptions, ou, comme on dirait aujourd'hui, des souvenirs de voyage. Il serait difficile de rencontrer une œuvre plus variée que le recueil de Sidonius; il serait impossible de trouver plus de fécondité. On sait comment, à la table de Majorien, il réfuta les calomnies de Pæonius, en improvisant une réponse en vers. Il nous apprend lui-même qu'il ne mit pas plus de temps à la composer, qu'il n'en

[1] « *Absque conflictatione præstantior secundum bonorum sententiam computatur honorato maxime minus religiosus.* » Epist. VII, 12.

[2] Epist. IX, 13 — IX, 14 — IX, 15. Conf. Carm. XV, 175.

[3] Epist. VIII, 9.

[4] Epist. II, 8 et IV, 11.

[5] Epist. VIII, 11.

fallut à un serviteur actif pour parcourir la salle du festin[1]. Ce n'est pas le seul exemple de cette merveilleuse facilité. Ce fut encore sous le règne de Majorien qu'il improvisa sur le livre de Petrus les vers adressés plus tard à Tonantius[2]. L'épitaphe de son aïeul ne lui coûta qu'une nuit[3], et deux veillées d'été lui suffirent pour préparer le discours qu'il prononça à Bourges, lors de l'élection de Simplicius[4]. Nous avons cité plus haut le distique rétrograde que lui inspira la vue d'un ruisseau grossi par l'orage[5]. Nous pourrions y ajouter le quatrain qu'il fit à Lyon auprès du tombeau de saint Just, sur la serviette de Philimatius[6].

Sidonius peut donc passer pour improvisateur[7].

[1] « *Tantum remoratus quantum stibadii circulum celerantia ministeria percurrunt.* » Epist. I, 11.

[2] Epist. IX, 13.

[3] « *Carmen hoc nocte proxima feci.* » Epist. III, 12.

[4] Epist. VII, 9.

[5] Epist. IX, 14.

[6] Epist. V, 17.

[7] « *Sanctus vero Sidonius tantæ facundiæ erat, ut plerumque ex improviso luculentissime quæ voluisset, nulla obsistente mora, componeret. Contigit autem quadam die ut ad festivitatem basilicæ monasterii beati Cyriaci invitatus accederet, ablatoque sibi nequiter libello, per quem sacrosancta solemnia agere consueverat, ita paratus a tempore cunctum festivitatis opus explicuit, ut ab omnibus miraretur, nec putaretur ab adstantibus ibidem hominem locutum fuisse, sed angelum.* » Greg. Turon. Hist. II, 22.

Il avoue qu'il avait plus de facilité que de talent pour écrire[1], et qu'après avoir terminé un travail quelconque, son esprit, avide de repos, refusait d'en polir le style[2]. Ce n'est pas le désir qui lui manque[3]; mais il n'est pas doué de la volonté qui exécute, il n'a pas le courage de finir une œuvre commencée.

Puisque notre auteur en est aux aveux, laissons-le se juger lui-même; la critique n'en sera que plus piquante. Voici comment il termine le huitième livre de ses lettres : « Mon style, écrit-il à Constantius, n'a pas les grâces de la ville, mais la simplicité de la campagne. Qu'avons-nous à faire d'un genre obscur et suranné? Qu'avons-nous à faire de ces termes antiques des Saliens, des Sibylles et des Sabins de Cures, dont l'explication, vu le silence des maîtres, appartiendrait à un fécial, à un flamine, ou à un vieil interprète de lois énigmatiques? Nous avons publié quelques ouvrages d'un style aride, maigre, en grande partie commun, qui fait rarement honneur, parce que l'usage en est fréquent, et qui plairait d'autant plus difficilement qu'il est plus facile à rencontrer. Du moins, j'ose me flatter que, s'il n'y a rien là de fort ni d'éloquent, il n'y a rien non plus

[1] « *Scribendi magis est facilitas quam facultas.* » Epist. III, 7.

[2] « *Libellari opere confecto, animus tandem feriaturus jam quæ propalare dissimulat excolere detrectat.* » Epist. IX, 11.

[3] « *Etsi cupiam, parum cultius scribere queo.* » Ibid. Conf. IV, 10.

d'étrange et d'inusité. Mais à quoi bon ces détails? Ma diction, cela me suffit, convient à mes amis. Que leur jugement ne soit pas trompeur ou qu'ils se laissent tromper par leur affection pour moi, peu m'importe. Après tout, je prie Dieu que la postérité ou me juge ou se trompe de même[1]. »

Il serait curieux de rapprocher de cette critique de Sidonius par lui-même celle de ses contemporains. A part quelques zoïles auxquels il fait allusion[2], les beaux esprits du V[e] siècle semblent avoir chanté unanimement les louanges de leur coryphée. Nicetius prodiguait les éloges les plus pompeux à ses lettres[3]; Eriphius comparait ses vers à ceux de Virgile et d'Homère[4], et Tonantius Ferréol ne craignait pas de les préférer aux ouvrages des poètes les plus distingués[5]. Mamert Claudien va jusqu'à l'appeler le plus savant des hommes, le restaurateur de l'éloquence ancienne; et ce jugement est confirmé par le témoignage du prêtre Gennadius et de l'archevêque Avitus[6]. Toute la Gaule retentissait de sa réputation. Ses écrits étaient partout recherchés, au nord comme

[1] Epist. VIII, 16.

[2] Epist. VIII, 1 — IX, 16.

[3] Epist. VIII, 6.

[4] Epist. V, 17.

[5] Epist. IX, 13.

[6] « *Eruditissime virorum, veteris reparator eloquentiæ.* » Mamert. Claud. in Præfat. de Statu animæ. Conf. Gennad. de Viris illustr. 92.

au midi, à Trèves, à Reims, à Troyes, à Grenoble, à Lyon, à Arles, à Marseille [1]. On s'empressa même de l'imiter. A son exemple, l'évêque d'Uzès, saint Ferréol, rassembla quelques livres de lettres aujourd'hui perdus [2]. L'évêque de Limoges, Ruricius [3], et l'archevêque de Vienne, Avitus [4], ont laissé des recueils du même genre [5].

L'enthousiasme se soutint. Grégoire de Tours, continuant la chaîne des traditions, célèbre le caractère de Sidonius et invoque ses ouvrages. Flodoard, Hugues de Fleury, Hélinand, Sigebert de Gemblours, Vincent de Beauvais et Trithème, le nomment le plus savant des pontifes. Pierre-le-Vénérable l'appelle l'homme le plus docte de son siècle, le génie le plus pénétrant de son époque, et vante l'élégance de ses lettres. Pierre de Poitiers, repro-

[1] Epist. IV, 17 — III, 4 — V, I — VII, 2.

[2] « *Libros aliquos epistolarum, quasi Sidonium secutus, composuit.* » Greg. Turon. Hist., VI, 7.

[3] Ruricius a laissé deux livres contenant en tout quatre-vingt-deux lettres, dont quelques-unes sont adressées à Sidonius. (Canisii Lectiones antiquæ, ed. Basnage, 1725, t. I, pag. 373.)

[4] « *Scripsit epistolarum libros novem.* » Greg. Turon. Hist. II, 34.

[5] On pourrait ranger encore parmi les imitateurs de Sidonius son contemporain Ennodius de Pavie, dont les mœurs littéraires offrent plusieurs points de ressemblance avec les siennes, et qui lui emprunte des vers tout entiers.

duisant les paroles de Mamert Claudien, le donne comme le restaurateur de l'antique éloquence. Abélard, Jean de Salisbury, Étienne de Tournay, Alain de Lille, le citent toujours avec éloge et l'imitent quelquefois. Il n'est pas jusqu'à l'austère Pierre Damien qui n'aille puiser en partie dans le panégyrique de Majorien l'apothéose de Grégoire VII. Il y a loin de pareils hommages à la critique sévère de Casaubon[1].

Le complément naturel de cette revue serait l'épilogue des lettres de Sidonius. Cet épilogue, qui trahit par une ode en vers saphiques les premières habitudes de l'auteur, nous offre en quelque sorte le résumé de sa vie littéraire. Il y mentionne ses succès d'autrefois, les attaques de l'envie, ses œuvres poétiques : « Je ne puis me rappeler, dit-il, combien d'écrits me sont échappés dans la chaleur de la jeunesse. Plaise à Dieu que la plus grande partie en soit à jamais oubliée[2] ! » Ces souhaits d'un vieillard repentant n'ont été que trop fidèlement accomplis; car, non-seulement nous n'avons pas tous les écrits

[1] « *Sidonius..... in re latinitatis improbus intestabilisque.* » — Quinze éditions de Sidonius, publiées depuis la découverte de l'imprimerie, prouvent assez combien cette critique est rigoureuse, pour ne pas dire injuste.

[2] « *Nec recordari queo quanta quondam*
Scripserim primo juvenis calore:
Unde pars major utinam taceri
Possit et abdi. »

(Epist. IX, 16.)

de la jeunesse de Sidonius, mais nous n'avons pas même tous ceux qu'il a composés pendant son épiscopat. Ses lettres nous révèlent l'existence de plusieurs livres perdus pour nous. Telles sont les *Contestatiunculæ* qu'il adressa à l'évêque Megethius, et qui, selon quelques critiques, pourraient bien être les Messes recueillies et publiées dans la suite avec une préface par Grégoire de Tours[1]. Telle est aussi la traduction de la vie d'Apollonius qu'il envoya à Léon comme prix de sa liberté[2].

Si des ouvrages déjà connus ont disparu, à plus forte raison a-t-il dû en être ainsi de ceux qui n'avaient pas encore vu le jour. Sans doute Sidonius en comptait plusieurs de ce genre ; car on peut affirmer, d'après lui, qu'il écrivait beaucoup, mais qu'il publiait

[1] Epist. VII, 3. — Greg. Turon. Hist. II, 22.

[2] « *Apollonii pythagorici vitam, non ut Nicomachus senior e Philostrati, sed ut Tascius Victorianus e Nicomachi schedio exscripsit, quia jusseras, misi; quam, dum parere festino, celeriter ejecit in tumultuarium exemplar turbida et præceps et opica translatio.* » Epist. VIII, 3. — Nous interprétons ce dernier mot dans le sens de traduction ; car nous ne pouvons admettre, avec le P. Sirmond, qu'il s'agisse ici d'une simple copie. S'il était purement question d'une œuvre de scribe, Sidonius n'aurait vraisemblablement pas ajouté : « *Impolitum hunc semicrudumque, et, ut aiunt, tanquam musteum librum, plus desiderii tui quam officii memor, obtuli.* » Il ne se serait pas plaint non plus d'avoir rencontré tant de difficultés dans son travail.

peu [1]. On sait, par exemple, qu'à la prière de l'évêque d'Orléans Prosper, il avait entrepris l'histoire de la guerre d'Attila : « J'avais commencé, dit-il; mais, en voyant quelle lourde tâche m'était imposée, je me suis repenti de ma tentative. Aussi n'ai-je mis personne dans la confidence d'une œuvre que j'avais condamnée d'abord à mon tribunal [2]. » Il est à regretter pour la science qu'il n'ait pas suivi sa première idée. Contemporain de l'événement, et instruit comme il l'était des circonstances de ce grand fait, il nous eût laissé le monument le plus authentique de l'invasion des Huns. Pourquoi interrompit-il son travail? Pourquoi ne compléta-t-il pas son récit? C'est ce qu'il oublie d'indiquer; mais il paraîtrait qu'il ne se sentait guère de dispositions pour le rôle d'historien. Il s'en explique dans une lettre à Léon. A part les protestations de modestie qu'il croit devoir faire à son ami, il a l'air de considérer ce rôle comme incompatible avec les fonctions cléricales. « Une entreprise historique, dit-il, semble peu en harmonie avec notre état, puisqu'elle a pour point de départ l'envie, pour accompagnement la fatigue, pour terme la haine [3]. »

[1] « *Habet consuetudo nostra pro ritu, ut, etsi pauca edit, multa conscribat.* » Epist. VII, 3.

[2] Epist. VIII, 15.

[3] « *Scriptio historica videtur ordine a nostro multum abhorrere, cujus inchoatio invidia, continuatio labor, finis est odium.* » Epist. IV, 22.

Sidonius ne se livrait pas seulement à la composition et à la traduction. Il s'occupait encore à collationner des manuscrits. Il envoyait à Ruricius l'heptateuque relu et retouché par lui[1], et faisait transcrire le livre des prophètes[2]; il adressait Varron et Eusèbe à Nammatius, « afin que, pendant les loisirs des camps, il pût, après avoir nettoyé ses armes, enlever aussi, à l'aide de cette lime littéraire, la rouille de la parole sur ses lèvres[3].»

On a peine à concevoir aujourd'hui un dévouement semblable à celui de Sidonius pour les lettres. Chez lui c'était une véritable passion. Il alla une fois jusqu'à courir à la poursuite du prêtre ou du moine Riochatus, qui portait en Bretagne un ouvrage de l'évêque Faustus. Le récit qu'il nous a laissé de cette curieuse scène, n'est pas un des épisodes les moins intéressants de son recueil[4]. Il témoigne de l'amour que quelques hommes conservaient encore pour le génie romain expirant.

A la tête de ces hommes est Sidonius; il les résume et les représente. Personne ne sentait plus que lui la

[1] Epist. V, 15. On appelait ainsi les cinq livres de Moïse, réunis au livre de Josué et à celui des Juges, de même qu'on appelait Octateuque les mêmes livres augmentés du livre de Ruth, comme on le voit dans Cassiodore (Institut. divin. cap. I.)

[2] Epist. V, 15.

[3] Epist. VIII, 6.

[4] Epist. IX, 9.

décadence des lettres; personne ne s'en affligeait plus sincèrement. « Peu de gens honorent aujourd'hui les études, s'écrie-t-il avec amertume. La vigueur littéraire, c'est aux siècles anciens que le maître des siècles l'a donnée. Presque tarie dans sa source, débilitée par l'épuisement d'un monde vieilli, elle se montre de nos jours bien médiocre et ne se déploie avec éclat que chez un petit nombre. Il y a plus; la multitude des indifférents s'accroît dans une proportion telle, que, si ce petit nombre ne protège la pureté et la propriété de la langue latine contre la rouille des barbarismes grossiers, nous aurons bientôt à déplorer sa perte et sa ruine; tant la fleur du style noble se flétrit par l'incurie publique[1]. » Cette décadence, Sidonius ne se contente pas de la décrire, il veut l'arrêter. De là ces courageux efforts pour rallumer le flambeau à demi éteint du génie antique; de là ce rôle glorieux d'opposition à la barbarie envahissante. Afin d'accélérer quelque peu le mouvement des intelligences, il cherche à s'en constituer le centre. Persuadé que la science est d'autant plus précieuse que le nombre de ceux qui la cultivent est moins grand[2], il tente de grouper autour de lui les

[1] « *Pauci studia nunc honorant*..... » Epist. V, 10 — Conf. Epist. VIII, 6 — II, 10. — « *Salva pace potiorum, turba numerosior illitteratissimis litteris vacant*. » Epist. IV, 3. On croirait entendre les lamentations de Grégoire de Tours.

[2] « *Natura comparatum est ut in omnibus artibus hoc sit scientiæ pretiosior pompa, quo rarior*. » Epist. II, 10.

esprits encore fidèles à l'ancienne civilisation ; il essaie de rassembler les débris romains, pour en former une digue contre le débordement germanique. Dès-lors sa correspondance acquiert un nouvel intérêt, une importance toute spéciale. Elle devient la source la plus riche, la plus féconde pour l'historien désireux de contempler les divers aspects d'une même époque. C'est à ce point de vue général que nous devons maintenant l'étudier. Nous avons jusqu'ici examiné l'homme dans les œuvres de Sidonius ; il est temps d'y examiner le siècle.

—

III.

Comme nous l'avons reconnu déjà, le Ve siècle offre un caractère tout particulier. Il se trouve placé sur la limite de deux mondes, entre le monde ancien qui finit, et le monde nouveau qui commence. Les écrits de Sidonius correspondent à ces deux faces. Enfant de la société romaine, il entrevoit la société germanique; il participe en quelque sorte aux mœurs des Barbares; il devient au moins le compagnon de leurs jeux. Tout en restant romain, il ne peut échapper complétement à leur influence; et c'est alors même qu'il proteste contre la conquête, qu'il en subit le joug. Nous devons donc retrouver dans ses ouvrages cette double vie. Essayons d'abord d'y rencontrer la vie romaine. Si nous l'y cherchons bien, elle nous apparaîtra nécessairement avec sa triple physionomie littéraire, religieuse et morale, de même que dans la partie biographique de cette dissertation, elle s'est révélée dans son ensemble politique.

Si l'on doit s'attendre à découvrir quelque part le

mouvement intellectuel d'une époque, c'est surtout dans les écrits des hommes qui l'ont dirigé. Sidonius est, au Ve siècle, le premier de ces hommes. De là son importance pour l'histoire littéraire. Il y a tel poète, tel prosateur dont le nom serait ignoré sans lui; tel livre, tel fragment dont la trace peut-être serait à jamais perdue sans ses lettres. Ce n'est que par elles que nous connaissons les Déclamations ou les Harangues de S. Remi, l'ouvrage que Faustus envoyait en Bretagne, et les écrits de Petrus [1].

Sidonius n'est pas seulement précieux pour l'histoire littéraire contemporaine; il fournit d'utiles renseignements sur les temps plus anciens. Il nous a conservé entre autres une maxime de Symmaque, qu'on ne retrouve pas dans ce que nous possédons de cet auteur [2]. Ailleurs, il nous révèle le nom de trois mathématiciens célèbres, Vertacus, Saturninus et Thrasybulus, dont le dernier seul est indiqué par Lampride sous Alexandre Sévère [3]. Plus loin, en exaltant l'éloge de Jules César récemment publié par son jeune ami Burgundio, il mentionne les écrits de Tite-Live sur l'*invincible dictateur*, écrits autrefois compris dans le grand corps d'histoire du citoyen de Padoue, et dont il ne reste rien aujourd'hui, mais qui exis-

[1] Epist. IX, 7 — IX, 9 — IX, 13.

[2] « *Ut vera laus ornat, ita falsa castigat.* » Epist. VIII, 10. Conf. Cæsar. Arelat. Homil. XXV et Epist. Pelagii Papæ ad Sapaudum.

[3] Epist. VIII, 11. Conf. Carm. XXII.

taient en entier, à ce qu'il paraît, au V[e] siècle[1]. Dans le même endroit, il parle d'une histoire de Juventius Martialis et d'éphémérides de Balbus que nous n'avons plus. Pareille remarque s'applique aux ouvrages de Palæmon et du frère de Sénèque, Junius Gallion[2]. Une lettre à Simplicius et Apollinaris augmente nos regrets, en nous apprenant que de son temps on lisait encore dans les écoles les Épitrépontes de Ménandre, dont il ne subsiste plus que quatorze vers[3].

Sidonius, à part quelques méprises, à part un peu de confusion dans les époques et de légers anachronismes[4], connaît parfaitement l'antiquité. Mythologie, histoire, littérature, rien ne lui est étranger. Il a étudié, il cite, il critique dans l'occasion les auteurs classiques grecs ou latins[5]. Il devient même quelquefois une autorité pour ces vieux temps. C'est

[1] Epist. IX, 14. Conf. Symmach. Epist. IV, 17.

[2] Epist. V, 10.

[3] Vid. Meinek. Menandr. et Philem. reliq. —Sidon. Epist. IV, 12. Conf. Alciphron. Epist. ultim., et Athen. lib. XIV.

[4] Ainsi, dans le panégyrique d'Anthemius, v. 446, il imagine une ville d'Érythrée sur l'Hydaspe; dans celui d'Avitus, v. 90, il suppose que César a vaincu les Saxons dans la Grande-Bretagne; et ailleurs (Carm. XVI, 18), se transportant sur le terrain de l'histoire sacrée, il place postérieurement à la danse de David devant l'Arche la plaie honteuse qui frappa les Philistins.

[5] Epist. I, 5 — II, 3 — II, 10 — II, 14 — III, 12 — IV, 14 — V, 8 — VIII, 6 — VIII, 10 — VIII, 12. Conf. Carm. IX et XXIII.

uniquement sur son témoignage, par exemple, que repose la tradition qui attribue le salut d'Horace à l'intervention immédiate de Mécène, après la bataille de Philippes[1].

Mais c'est surtout dans l'histoire contemporaine que se manifeste l'importance de Sidonius. Grâce à lui, nous pouvons reconstruire en partie l'édifice littéraire du V[e] siècle. L'entreprendre ici serait sortir des limites que nous nous sommes assignées. Aussi nous contenterons-nous de réunir les principaux traits, de grouper comme dans un tableau les hommes que la civilisation romaine en péril opposa à l'invasion de la barbarie germanique. Un des principaux est Léon de Narbonne. Descendant de l'orateur Fronton, il avait hérité de son éloquence et de sa renommée comme d'un bien domestique[2]. Savant autant qu'on l'était alors, il possédait à fond la jurisprudence et la philosophie. Sidonius va jusqu'à dire qu'Appius Claudius n'aurait osé commenter devant lui la loi des douze tables[3]. C'était le ministre qu'il fallait à

[1] Præfat. Paneg. Major.

[2] « *Suspende perorandi illud quoque celeberrimum flumen, quod non solum gentilitium, sed domesticum tibi, quodque in tuum pectus per succiduas ætates ab atavo Frontone transfunditur.* » Epist. VIII, 3.

[3] « .... *Doctiloqui Leonis,*
Quo bis sex tabulas docente juris
Ultro Claudius Appius taceret
Claro obscurior in decemviratu. »
(Carm. XXIII, 446.)

un roi goth pour agir sur les Gallo-romains et rédiger les actes officiels émanés de la conquête. Léon avait en outre un talent tout particulier pour la poésie. Sidonius ne craint pas de l'appeler le roi du Parnasse de son siècle [1]. A côté de ce grave personnage, presque oublié aujourd'hui, se place un autre narbonnais, le vertueux Consentius, habile à composer des vers grecs ou latins dignes de Pindare et d'Homère, que l'on se plaisait à chanter dans la province jusqu'à Béziers [2]. Il appartenait lui aussi à une illustre et docte famille. Sans parler de son aïeul dont Sidonius vante la science universelle, l'énergie romaine et la délicatesse attique, son père, tribun sous Valentinien III et comte du palais sous Avitus, avait vécu en quelque sorte au milieu des Muses [3]. Puis viennent le rhéteur gaulois Severianus [4], le questeur africain Domnulus [5], le professeur Lampridius [6], collègues et amis de Sidonius, improvisateurs comme lui, poètes comme lui. Si leurs vers ne nous sont

[1] « *Rex Castalii chori.* » Epist. IX, 13. Conf. Epist. IV, 22 — VIII, 3 — IX, 15, et Carm. IX, 311 — XXIII, 447.

[2] « *Nunc Narbonensibus cantitanda, nunc Biterrensibus, ambigendum celerius an pulchrius elucubrasti.* » Epist. VIII. 4. — « *Nulli secundus inter astra delphica.* » Epist. IX, 15.

[3] « *Jam primo tenero calentem ab ortu*
Excepere sinu novem sorores. »
(Carm. XXIII, 204.)

[4] Epist. IX, 13 — IX, 15. Conf. Carm. IX, 312.

[5] Epist. IV, 25 — IX, 13 — IX, 15. Conf. Carm. XIV.

[6] Epist. VIII, 11 — IX, 13. Conf. Carm. IX, 315.

point parvenus, nous savons au moins qu'ils étaient goûtés par les contemporains. On louait surtout ceux de Lampridius, qui excellait également dans tous les genres, et dont le talent pour la déclamation grecque ou latine faisait les délices des écoles de Bordeaux[1]. Il eût été curieux de pouvoir comparer avec la pièce de Sidonius celle que ces trois rivaux composèrent sur le livre de Petrus. Ce Petrus était lui-même un des beaux esprits du temps; on l'écoutait avec admiration, on le lisait avec enthousiasme. Faut-il s'étonner que Majorien l'ait choisi pour secrétaire et Sidonius pour Mécène[2]?

Ce ne sont pas là les seuls poètes du V[e] siècle. On remarque encore le magnifique Hesperius, la perle des amis et des lettres[3]; le ligurien Proculus, l'émule d'Homère et de Virgile[4]; le lyonnais Heronius, dont les suffrages étaient si recherchés[5]; le gracieux Anthedius; le savant Victorius; le vénérable Hoenius;

[1] « *Declamans gemini pondere sub styli*
Coram discipulis burdegalensibus. »
(Epist. IX, 13. Conf. Epist. VIII, 11.)

[2] Epist. IX, 13. Conf. Carm. IX, 305. — Carm. V, 564 et III, 5.

[3] « *Vir magnificus Hesperius, gemma amicorum litterarumque.* » Epist. IV, 22.

[4] « *Homericæque par et ipse gloriæ*
Rotas Maronis arte sectans compari. »
(Epist. IX, 15. Conf. Epist. IV, 23.)

[5] Epist. I, 5 — I, 9.

le satirique Secundinus et le foudroyant Quintianus[1].

Si la mémoire de ces poëtes, les plus fameux du siècle, est venue jusqu'à nous, ils en sont redevables à Sidonius; sans l'amitié d'un collègue, leur nom aurait probablement subi le sort de leurs ouvrages à jamais perdus. Il en serait de même d'un grand nombre d'hommes distingués dans les lettres, et dont l'histoire n'existe guère que dans la correspondance de Sidonius. Tel est le frère de Papianilla, le patrice, l'arverne Ecdicius, un des plus zélés défenseurs de la langue et de la puissance romaines[2]. Tels sont aussi le viennois Sapaudus, le plus accompli des professeurs gallo-romains, l'unique héritier du savoir et du goût des anciens[3], et l'illustre Pragmatius, dont l'éloquence vivement applaudie fit la fortune[4]. Tels

[1] Epist. VIII, 11. — Carm. IX. — Epist. V, 10 — V, 21. — Carm. XXIV — Carm. IX. — Epist. II, 10 — V, 8. — Carm. IX.

[2] « *Tuæ personæ quondam debitum quod sermonis celtici squamam depositura nobilitas, nunc oratorio stylo, nunc etiam camœnalibus modis imbuebatur.* » Epist. III, 3. Conf. Epist. II, 1 et V, 16.

[3] « *In quo solo vel maxime animum advertit veteris peritiæ diligentiæque resedisse vestigia.* » Epist. V, 10.— « *Procul injuria, cæterorum penes Galliam nostram professionis tuæ par unus et solus es.* » Mamert. Claudian. Epist. ap. Baluz. Miscell. VI, 535.

[4] « *Hunc olim perorantem et rhetorica sedilia plausibili oratione frangentem socer eloquens ultro in familiam patritiam adscivit.* » Epist. V, 10.

encore Nicetius, le chef de toute étude et de toute littérature, dont Sidonius estimait tant les plaidoyers [1]; Domitius, à la critique sévère duquel il soumit tout d'abord ses poésies [2]; Joannes qui, par ses leçons, tentait de raviver le génie romain [3]; Serranus, le panégyriste de Pétrone Maxime [4]; Rusticus de Bordeaux [5]; Eutropius [6] et Polemius [7], tous deux philosophes et préfets; Lupus, à la fois rhéteur et poète [8]; Syagrius, la fleur de la jeunesse gauloise [9]. Probus [10] et son frère Felix [11], Thaumastus et son frère Apollinaris [12], Philimatius et son gendre Eriphius [13], Firminus [14], Burgun-

[1] « *Studiorum omnium caput est litterarumque.* » Epist. VIII, 6.

[2] Carm. XXIV. Conf. Epist. II, 2 — IV, 21.

[3] « *Aboleri tu litteras distulisti, quarum quodammodo jam sepultarum suscitator, fautor, assertor concelebraris.* » Epist. VIII, 2.

[4] Epist. II, 13

[5] Epist. II, 11 — VIII, 11.

[6] Epist. II, 6 — III, 6.

[7] Epist. IV, 14. — Carm. XIV — XV — XXII.

[8] Epist. VIII, 11.

[9] « *Gallicanæ flos juventæ.* » Epist. VIII, 8. Conf. Epist. V, 5.

[10] Epist. IV, 1. Carm. IX — XIV — XXIII — XXIV.

[11] Epist. III, 7 — IV, 5. — Carm. IX — XXIV.

[12] Epist. I, 7 — V, 6. Carm. XXIV.

[13] Epist. I, 3 — V, 17.

[14] Epist. IX, 1 — IX, 16.

dio[1], Desideratus[2], Montius[3], Philagrius[4], Fortunalis[5], Marcellinus[6] et Tetradius[7] ne nous sont guère connus que par Sidonius. C'est à lui qu'il faut s'adresser pour avoir quelques détails sur le préfet Tonantius Ferréol et sur son fils le bel esprit Tonantius[8]. Ses lettres nous fournissent aussi des renseignements d'autant plus dignes d'attention qu'ils sont presque uniques, sur le prêtre Constantius[9], et sur le plus grand philosophe gallo-romain de cette époque, Mamert Claudien[10].

N'est-on pas autorisé à regarder, après cette longue énumération, les écrits de Sidonius comme une des mines les plus abondantes pour l'histoire littéraire du Ve siècle? N'est-il pas vrai que, sans eux, nous serions condamnés à ignorer pour toujours, sinon absolument, en grande partie du moins, le mouvement intellectuel de la Gaule, pendant une des périodes les plus critiques? Si le temps nous a privés

[1] Epist. IX, 14.
[2] Epist. II, 8.
[3] Epist. I, 11.
[4] Epist. VII, 14. Carm. XXIV.
[5] Epist. VIII, 5.
[6] Epist. II, 13.
[7] Epist. III, 10.
[8] Epist. I, 7 — II, 9 — VII, 12. — Carm. XXIV et Epist. IX, 13.
[9] Epist. I, 1 — III, 2 — VII, 18 — VIII, 16 — II, 10.
[10] Epist. IV, 12 — V, 5 — V, 14.

de la plupart des ouvrages de cette période, nous en connaissons les auteurs par Sidonius. En nous transmettant leurs noms, il a servi les intérêts de la science aussi bien que ceux de l'amitié; car il se trouvait en relation avec tous les hommes remarquables de son siècle. Il marchait à la tête de la phalange qui avait mission de ranimer le flambeau des lettres. Comment s'étonner qu'il y ait communauté de principes, unité de but, intimité entre le chef et les divers membres? Sidonius est lié avec tout ce qui s'occupe encore d'études, avec tout ce qui est jaloux de prolonger, à travers la décadence, le souvenir des arts et des mœurs de Rome. Il correspond avec toutes les villes, sans négliger une seule occasion. Apprend-il le voyage d'un clerc, d'un paysan, d'un juif, peu importe; il le charge aussitôt d'une lettre pour Arles, pour Marseille, pour Narbonne[1]. Une lettre, à cette époque de troubles et de désorganisation, était regardée comme un bienfait du ciel[2]. D'autres fois, il va lui-même, lorsque la sûreté des chemins le permet, visiter ses amis; et les récits de ces pèlerinages littéraires ne sont pas dépourvus d'intérêt. Sidonius raconte, avec une espèce de fierté, l'accueil tout fraternel qu'il a reçu, et nous initie,

[1] Epist. III, 4 — III, 7 — IV, 3 — IV, 4 — IV, 5 — IV, 7 — V, 1 — VII, 7 — IX, 4.

[2] « *Mihi fraternitatique istic sitæ pagina tua veluti polo lapsa reputabitur.* » Epist. VI, 10.

par une foule de charmants détails, à la vie laborieuse de ses contemporains. Ici, il nous dépeint Consentius dans sa villa, au milieu d'une vaste bibliothèque, faisant de petits vers que chantent ses concitoyens[1]. Là, il nous montre l'amiral d'Eurik, Nammatius, dans sa terre d'Oleron, entremêlant la chasse, l'agriculture et l'étude[2]. Tantôt ce sont des représentations théâtrales, des scènes de pantomime, tantôt des jeux du cirque avec les anciennes couleurs[3]; plus loin, un intérieur d'école[4] : chez Sidonius perce un dernier reflet de la civilisation romaine.

Mais il avait beau faire; le mal était irréparable. La littérature païenne devait périr avec la société dont elle était l'organe. En vain entreprit-il d'arrêter la décadence, en opposant à l'invasion de la barbarie une cohorte sacrée. Le torrent, dans sa course, détruisit et entraîna tout. Les écrits de Sidonius restèrent seuls, comme pour servir d'épitaphe au monde romain[5]. Ce qui manquait au siècle, ce n'était

[1] Epist. III, 7 — VIII, 4 — VIII, 11. — Carm. XXIV, 93.

[2] Epist. VIII, 6. — Quoi qu'ait pu dire Joseph Scaliger, nous croyons avec d'Anville qu'il s'agit ici d'Oleron, et non d'Oloron.

[3] Carm. XXIII, 268 sq.

[4] Epist. II, 2 — IV, 12 — IV, 21 — IX, 14. Conf. Paneg. Avit. 174.

[5] « *Mea carmina non heroïcorum phaleris, sed epitaphistarum næniis comparabuntur*. » Epist. I, 9. — « *Quorum ego-*

pas l'esprit, c'était l'étude[1]. Comment se livrer au travail, à la culture des lettres, au milieu des hostilités incessantes, au bruit des armes, en présence de la catastrophe commune de Rome et du passé? Il s'agissait bien de rhétorique et de grammaire, lorsque la société chancelait sur sa base. C'était avec le fer et non pas avec de beaux discours, qu'on pouvait conjurer la ruine imminente. Sur le point de faire naufrage, l'Empire jeta d'abord à la mer sa littérature. Inutile précaution! Après une longue résistance, il s'enfonça lui-même sous les flots. Mais, lorsque la tempête fut apaisée, lorsque le calme reparut, on vit la surface de l'abîme couverte çà et là d'immenses débris. Les hommes qui purent les saisir y trouvèrent de puissants moyens de salut. Assis sur ces débris, ils arrivèrent au port; il se mêlèrent au monde nouveau. Ils entrèrent les uns dans le palais des rois, les autres dans l'Église. La mission était la même, le résultat ne fut pas différent: tous s'efforcèrent d'apprivoiser leurs rudes maîtres, d'obtenir grâce pour les vaincus. Sidonius fut du nombre de ces génies protecteurs: s'armant de la croix et de l'évangile, il se posa comme médiateur entre les deux

met studiorum quasi quamdam mortem flebili velut epitaphio tumularem, nisi..... » Mamert. Claud. Epist. ad Sapaud. ap. Baluz. Miscell. VI, 535.

[1] « *Pauci studia nunc honorant.* » Epist. V,10. —« *Unum illud procul ambiguo dixerim, nostro seculo non ingenia deesse, sed studia.* » Mamert. Claud., loc. cit.

camps. La barbarie, au nom de Dieu, courba la tête, et la civilisation fut sauvée[1].

Sidonius ne soutint pas seul ce rôle glorieux. L'organisation romaine était trop bien établie pour que les Barbares ne cherchassent pas à la maintenir. Dans ce but, il fallait s'entourer d'hommes capables de la comprendre et de lui imprimer une direction. Parmi ces hommes, on remarque Léon, cet intrépide et souple gallo-romain, qui sut conserver intactes, au milieu d'une cour arienne et étrangère, ses croyances littéraires et religieuses. Comme conseiller, comme ministre d'Eurik, il fut appelé à rédiger, pour le gouvernement gothique, les pièces officielles, les actes administratifs. Le témoignage de Sidonius est formel à cet égard. « Laisse là pour quelque temps, lui écrit-il, les déclamations si vantées que tu fais pour ton roi, et par lesquelles ce prince illustre tantôt épouvante les nations d'outremer, tantôt, victorieux, conclut un traité avec les Barbares tremblants du Vahal, tantôt, à travers son territoire agrandi, contient ses peuples par les armes, ses armes par les lois[2]. » Voilà donc un gallo-romain chargé

[1] « *Mitis depone colla, Sicamber.........* » Greg. Turon. Hist. II, 31.

[2] « *Sepone pauxillulum conclamatissimas declamationes, quas oris regii vice conficis, quibus ipse rex inclytus modo corda terrificat gentium transmarinarum, modo de superiore cum Barbaris ad Vachalim trementibus fœdus victor innodat,*

de correspondre, au nom d'un roi barbare, avec un peuple barbare. Et en quelle langue? En latin. Cela s'explique. Il était dans la nature de la société germanique de n'avoir pas d'unité. Des peuples habitués à l'isolement devaient peu se mêler et nécessairement différer entre eux par les mœurs et les dialectes. D'ailleurs, en eût-il été autrement, aucun de ces dialectes ne se prêtait à l'expression d'idées nouvelles, nées de rapports nouveaux. Il fallait absolument recourir à un idiome général, universel. On pouvait choisir entre le latin et le grec. Le latin dominant, dans l'Occident du moins, à l'époque de l'invasion, comme langue du culte et des lois, les Barbares l'étudièrent. C'était un moyen de popularité de plus auprès des vaincus. Le goth Théodorik II avait reçu, à Toulouse, une éducation toute classique; il lisait Virgile.

Si les Barbares apprirent le latin, les Gallo-Romains, à leur tour, s'exercèrent à l'étude des idiomes germaniques; les deux populations tendaient à se rapprocher. C'est encore Sidonius qui nous fournit ces renseignements. Il s'étonne que Syagrius, le petit-fils d'un consul, le descendant d'un poëte célèbre, ait pu saisir aussi vite l'accent d'une langue étrangère [1]. « Tu ne saurais croire, lui écrit-

modo per promotæ limitem sortis, ut populos sub armis, sic frenat arma sub legibus. » Epist. VIII, 3. Conf. Ennod. in vita Epiphan. et Greg. Turon. Mirac. I, 92.

[1] « *Velim dicas unde subito hauserunt pectora tua euphoniam gentis alienæ.* » Epist. V, 5.

il, quel divertissement c'est pour moi et pour les autres d'entendre dire qu'en ta présence un barbare tremble de faire un barbarisme dans sa propre langue. Les vieux Germains au dos cassé t'admirent en te voyant interpréter leurs lettres. Ils te prennent pour arbitre et pour juge dans leurs différends. Nouveau Solon des Burgondes, tu éclaircis leurs lois ; nouvel Amphion sur la lyre, on t'aime, on te fréquente, on te désire ; tu plais, tu es choisi, tu es employé, tu décides, tu es obéi ; et, bien qu'ils soient également grossiers, également rudes de corps et d'esprit, grâce à toi ils recherchent et ils apprennent à la fois leur langue maternelle et les sentiments romains [1]. » Mamert Claudien a donc bien pu dire, avec une sainte indignation, que la langue romaine était devenue un sujet de honte pour les Romains [2].

L'importance de pareils hommes pour des Barbares n'est pas difficile à apprécier. Rédacteurs, interprètes, ils leur étaient toujours utiles. De là la fortune brillante de quelques rhéteurs, leur haute position sociale auprès des rois goths ou burgondes. De là une certaine aristocratie littéraire, où vint se retrancher, comme dans un asile, l'aristocratie politique gallo-romaine, et où les vainqueurs eux-mêmes fini-

[1] Epist. V, 5.

[2] « *Video enim os romanum non modo negligentiæ, sed pudori esse Romanis.* » Mamert. Claud. Epist. ad Sapaud. ap. Baluz. Miscell. VI, 535.

rent par entrer. L'existence de cette aristocratie ne pouvait échapper à Sidonius ; il vit de trop près ces littérateurs de cour pour n'en point parler. « Au sein d'une nation invincible, mais étrangère, dit-il, ils conserveront les souvenirs du passé ; car, maintenant que les dignités qui servaient autrefois à distinguer les conditions élevées des rangs inférieurs ont disparu, il n'y aura plus désormais d'autre marque de noblesse que de savoir les lettres [1]. »

Quant à lui, il était trop fier pour vivre sous le joug d'un maître barbare. Tout en restant l'ami de la nouvelle noblesse, il se livra à des soins plus graves. Entrevoyant dans le passé de Rome son avenir, il le saisit avec affection. Fatigué du présent, il porta les yeux vers l'éternité ; il éleva ses pensées jusqu'au ciel, et chercha dans la gloire de cette grande patrie un dédommagement à la ruine de l'autre [2].

[1] « *Jam sinu in medio sic gentis invictæ, quod tamen alienæ, talium vetustorum signa retinebunt ; nam jam remotis gradibus dignitatum per quas solebat ultimo a quoque summus quisque discerni, solum erit posthac nobilitatis indicium litteras nosse.* » Epist. VIII, 2. Ces textes ne pouvaient échapper à la sagacité de M. Fauriel. Il en a tiré un excellent parti dans le premier volume de son *Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains*. Nous y renverrons d'autant plus volontiers, que ce livre, dont le mérite est généralement reconnu, nous a épargné quelquefois à nous-même de longues recherches, et nous a fourni plusieurs appréciations.

[2] « *Religio professioni est, humilitas appetitui, mediocritas*

Ici se révèle un nouveau point de vue dans les œuvres de Sidonius, le point de vue religieux. Non-seulement il nous raconte l'histoire et les mœurs de la société littéraire du Ve siècle ; mais il nous présente encore de nombreux documents sur la société ecclésiastique de la même époque. Sidonius, une fois investi de l'épiscopat, est en relation avec les principaux évêques du temps : S. Lupus de Troyes, S. Auspicius de Toul, S. Remi de Reims, S. Principius de Soissons, S. Euphronius d'Autun, S. Patiens de Lyon, S. Mamert de Vienne, S. Aprunculus de Langres, S. Perpetuus de Tours, S. Agrœcius de Sens, Censorius d'Auxerre, Fonteius de Vaison, Basilius d'Aix, Græcus de Marseille, Eutrope d'Orange, Ruricius de Limoges et Faustus de Riez. Il entretient avec eux un pieux commerce de lettres, de prières et de charité. C'est dans ces lettres surtout qu'apparaît l'immense activité intellectuelle du clergé gallo-romain, sa merveilleuse unité au milieu de la dissolution de l'Empire et du bouleversement causé par la conquête. Sidonius n'a pas assez d'éloges pour Faustus et S. Remi. Il ne craint pas de comparer, pour l'éloquence, l'archevêque de Reims aux orateurs

obscuritati; nec in præsentibus rei tantum, quantum in futuris spei locatum. » Epist. IV, 22. — « *Talibus studiis anterior ætas juste vacabat, seu, quod est verius, occupabatur; modo tempus est seria legi, seria scribi deque perpetua vita potius quam memoria cogitari, nimiumque meminisse nostra post mortem non opuscula, sed opera pensanda.* » Epist. VIII, 4.

les plus renommés[1], et, après avoir retracé l'union mystérieuse de l'évêque de Riez avec la philosophie ancienne, il n'hésite pas à le proclamer le Platon de l'Église du Christ[2]. Il n'est pas douteux que la vie ne se fût alors réfugiée dans la société religieuse. Combien de nobles renoncèrent au monde pour le sacerdoce ! Sans parler de Sidonius, n'avait-on pas vu S. Lupus, son ami, après six ans de mariage, aller s'ensevelir avec son frère dans la solitude de Lerins, d'où le peuple l'éleva, malgré lui, sur le siége épiscopal de Troyes ? Ne sait-on pas que Ruricius, insensible aux souhaits d'un pompeux épithalame, quitta le siècle pour le ministère apostolique et devint évêque de Limoges ? Que dire de cet Arbogast qui gouverna successivement et avec tant de sagesse la ville de Trèves et l'Église de Chartres ? Qui ne connaît la miraculeuse conversion de S. Germain, les travaux évangéliques de S. Hilaire, les vertus de S. Honorat, de S. Vincent, de S. Paulin, de S. Castor et de S. Eucher ? C'étaient là des hommes aussi éminents par la science que par la charité. Semblables à ces anciens guerriers dont la main excellait également à tenir le style et l'épée[3], ils paraissaient armés du

[1] Epist. IX, 7.—Hincmar appelle aussi S. Remi, *egregius rhetoricus.*

[2] « *Huic copulatum te matrimonio qui lacessiverit sentiet Ecclesiæ Christi Platonis academiam militare teque nobilius philosophari.* » Epist. IX, 9.

[3] « *Par ducibus antiquis quorum dextera solebat non minus stylum tractare quam gladium.....* » Epist. IV, 17.

double glaive de la parole et de la foi, comme pour imposer aux Barbares le respect du nom romain. Un des exemples les plus frappants est celui de cet officier du palais impérial, que Sidonius alla visiter dans sa villa des environs de Toulouse, afin de solliciter pour un débiteur moribond un sursis de paiement. « Quand j'arrivai, dit-il, Maxime vint à ma rencontre. Je lui avais connu précédemment le corps droit, la démarche aisée, la voix libre, le visage ouvert. Mais quelle différence lorsque je le vis! Son extérieur, son allure, sa modestie, son teint, ses discours, tout respirait la religion. Il avait les cheveux courts et la barbe longue. Des siéges de bois à trois pieds, un rideau de toile de Cilicie à la porte, un lit sans plumes, une table nue, tel était son ameublement. Il traitait d'une manière honnête, mais frugale; et l'on servait à ses repas moins de viande que de légumes. S'il y avait quelque mets délicat, ce n'était pas pour lui, mais pour ses hôtes. Lorsque nous nous levâmes, je demandai tout bas aux assistants quel genre de vie des trois ordres il avait embrassé; s'il était moine, clerc ou pénitent. On me répondit qu'il était depuis peu chargé de l'épiscopat, où l'amour de ces concitoyens l'avait tumultuairement élevé malgré lui. Le soir, je lui demande un entretien secret. Il me l'accorde; je l'embrasse aussitôt; je le félicite d'abord de sa promotion, puis j'en viens aux prières. Je lui expose la demande de notre cher Turpion; je mets en avant ses besoins, je dé-

plore l'extrémité où il est réduit, ajoutant que la plus grande douleur pour ses amis était de le voir mourir avec des dettes. Je l'invite à se rappeler sa profession nouvelle, son ancienne affection, et à suspendre, par quelque sursis, les barbares poursuites d'impitoyables exacteurs. Je le prie, si le malade venait à mourir, d'accorder aux héritiers l'année du deuil sans les inquiéter ; si Turpion recouvrait la santé, ce que je désirais fort, de lui donner le repos nécessaire pour se rétablir. Je suppliais encore, lorsque tout à coup cet homme de charité se prit grandement à pleurer, non sur le retard du paiement de sa dette, mais sur le danger de son débiteur. Puis, arrêtant ses sanglots : A Dieu ne plaise, dit-il, qu'étant clerc j'exige d'un malade ce que j'aurais à peine exigé d'un homme en bonne santé, lorsque je servais dans la milice du siècle. J'aime tellement les enfants de Turpion, que, s'il arrive à cet ami quelque chose de fâcheux, je ne leur demanderai que ce qui convient à mon devoir. Écris-leur donc à ces enfants inquiets, et, afin de corroborer le témoignage de ta lettre, tu y joindras la mienne : je vais leur annoncer que, quelle que soit l'issue de la maladie, et nous la souhaitons favorable pour ce bon frère, je leur accorde une année de sursis et leur remets la moitié du total, formée des intérêts, me contentant de la somme prêtée [1]. »

[1] Epist. IV, 24.

Cette lettre surpasse en éloquence tout ce que nous pourrions dire : on ne sait ce qu'on doit le plus admirer ici, du désintéressement du créancier ou de la charité du suppliant.

Assurément l'influence de pareils exemples et de pareils hommes devait être puissante sur la société. Des évêques qui à leur caractère divin joignaient l'autorité de la fortune, de la science et de la vertu, ne pouvaient manquer d'exciter parmi les peuples entraînement et sympathie. C'était là un sacerdoce tout royal[1] ; jamais ordre n'avait été revêtu d'une plus belle mission. De là, l'importance à la fois religieuse et politique de l'épiscopat dans ces premiers temps ; de là, par suite, l'avidité avec laquelle on en recherchait les fonctions. On conçoit qu'à une époque où le principe d'élection populaire dominait dans l'Église, la nomination d'un évêque était vraiment une affaire nationale, un événement de la plus haute gravité pour une province ou pour une ville. Il s'agissait de se choisir un chef, un chef à vie, un chef inamovible duquel souvent devait dépendre l'avenir du pays. Tous les intérêts, toutes les passions étaient en jeu. Ce qui pouvait survenir de plus salutaire, c'est que le peuple, pour confondre les solliciteurs et l'intrigue, proclamât quelque modeste personnage, connu par ses vertus ou par sa

[1] « *Vos genus electum, regale sacerdotium.* » Epist. B. Petri apost. I, 2, 9.

science. Nulle part ce fait n'apparaît plus clairement que dans Sidonius. Sans rappeler comment il fut élevé lui-même sur le siége des Arvernes, nous trouvons, sous ce rapport, de précieux documents dans ses lettres. Tel est, entre autres, le récit des élections épiscopales de Châlons et de Bourges. Dans le premier cas, ce sont les évêques de Lyon et d'Autun, saint Patiens et saint Euphronius, qui dirigent le mouvement. Ils arrivent à Châlons, précédés ou suivis de leurs collègues de la province. La ville est agitée par diverses factions. Trois compétiteurs se présentent. L'un d'eux, privé d'ailleurs de toute vertu, étale l'illustration d'une race antique ; un autre, nouvel Apicius, se fait appuyer par les applaudissements et les clameurs de bruyants parasites gagnés à l'aide de sa cuisine ; un troisième s'est engagé par un marché secret, s'il parvient au but de son ambition, à livrer les domaines de l'Église au pillage de ses partisans. Quelle sera la conduite de Patiens et d'Euphronius ? Ils commencent par s'affranchir de toute haine et de toute faveur ; ils tiennent secrètement conseil avec les évêques ; puis, bravant les cris d'une tourbe de furieux, ils imposent tout à coup les mains à un saint homme nommé Jean, recommandable par ses mœurs, sa douceur et sa charité. Ce Jean, à force de travail et de mérite, avait obtenu la place d'archidiacre ; il était loin de solliciter l'épiscopat, il restait comme enveloppé dans sa modestie. Il n'en fut pas moins choisi, au grand étonnement des factions, à

l'extrême confusion des méchants, aux acclamations des gens de bien, et personne n'osa ni ne voulut réclamer[1].

Tel est le récit de Sidonius, récit d'une haute importance pour l'histoire religieuse de nos premiers siècles. C'est, comme on le voit, l'élection d'un évêque faite par deux évêques, à la suite d'un concile provincial, au milieu et avec l'assentiment du peuple de Châlons. Voici maintenant une autre élection du même genre, dans laquelle Sidonius fut acteur.

A Bourges, comme à Châlons, la mort du dernier évêque Eulodius avait soulevé une foule d'intrigues. Les candidats étaient si nombreux, que deux bancs n'auraient pu les contenir[2], et telle était leur impudence, qu'ils ne rougissaient pas d'offrir de l'argent pour obtenir un poste saint, une dignité sacrée[3]. Dans ces tristes circonstances, les habitants résolurent de s'adresser à Sidonius et de lui confier l'élection de leur pasteur. Sidonius, tout récemment promu aux fonctions de l'épiscopat, fut d'abord un peu effrayé et n'accepta qu'en tremblant. Pour éclai-

[1] Epist. IV, 25.

[2] « *Tanta erat turba competitorum, ut cathedræ unius numerosissimos candidatos nec duo recipere scamna potuissent.* » Epist. VII, 9.

[3] « *Ut sacrosanctam sedem dignitatemque affectare pretio oblato non reformident.* » Epist. VII, 5.

rer son inexpérience, il eut recours aux lumières de ses amis. Il consulta Euphronius, qui avait pris une part si glorieuse à l'élection de Jean, et il invita, en même temps, le métropolitain de Sens, Agrœcius, à l'aider de sa puissante coopération[1]. Après avoir recueilli les avis, il paraît dans la cathédrale, il monte en chaire. Le peuple prête une oreille attentive, et, à l'exception de quelques prêtres qui chuchotent dans un coin[2], toute l'assemblée observe un religieux silence. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Simplicius est proclamé[3]. Sans doute, le nouveau pontife, va-t-on croire, remplissait précédemment, dans l'Église de Bourges, quelque haute dignité. Sans doute, c'était quelque fameux archidiacre ou quelque riche abbé. Loin de là, Simplicius n'était pas même clerc; on ne le connaissait que par sa science et sa charité. Plus d'une fois il s'était présenté pour ses concitoyens devant les rois couverts de fourrures et devant les empereurs vêtus de pourpre. Jeté dans un cachot, il avait vu s'ouvrir, par un prodige du ciel, les portes d'une prison barbare. Jeune, soldat, faible, seul, encore fils de famille et

[1] Epist. VII, 8 et VII, 5.

[2] « *Presbyterorum sane paucis angulatim fringultientibus, porro autem palam ne mussitantibus quidem.* » Epist. VII, 9.

[3] « *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, Simplicius est quem provinciæ nostræ metropolitanum, civitati vestræ summum sacerdotem fieri debere pronuntio.* » Epist. VII, 9. in Concione.

déjà père, il avait fait construire une église sans en rien dire à personne. Telle était la pureté de sa vie, que les partisans de l'arianisme eux-mêmes ne pouvaient rien lui reprocher [1]. Voilà l'homme que Sidonius donne pour évêque à la ville de Bourges et pour métropolitain à la province. Heureux les peuples sous de pareils pasteurs !

On conçoit maintenant quelle devait être la gravité d'une élection épiscopale. Ne nous étonnons donc pas de l'importance que Sidonius attache à celle de Bourges. Des trois lettres relatives à ce grand fait, la plus remarquable est incontestablement celle où il rend compte de toute l'affaire à l'archevêque de Tours, saint Perpetuus. C'est, à vrai dire, autre chose qu'une lettre, puisqu'il envoie à son pieux ami le discours qu'il prononça dans cette circonstance. Ce n'en est pas moins un des monuments les plus curieux pour notre histoire. Nulle part ailleurs, peut-être, la société gallo-romaine n'a été mise en relief avec autant de bonheur. En lisant le récit et le sermon de Sidonius, on se croirait transporté dans une assemblée populaire du V[e] siècle. Il y a là vérité et vie tout ensemble.

Ce ne sont pas les seuls renseignements que Sidonius nous offre sur la société religieuse. Ici, il nous

[1] « *At postquam æmulos ejus nihil vidi amplius quam silere, atque eos maxime qui fidem fovent Arianorum*....... » Epist. VII, 9.

fait pénétrer dans l'église, il nous ouvre, en quelque sorte, le sanctuaire; ailleurs, il nous introduit dans la maison d'un noble et zélé chrétien. Au milieu d'une cour nombreuse d'esclaves et de clients, il nous montre l'illustre Vectius, quittant ses habitudes de grand seigneur pour nourrir son âme de l'Écriture sainte. « Vectius lit souvent les psaumes, les chante plus souvent encore. C'est un genre de vie tout nouveau; c'est le moine accompli, non sous le manteau, mais sous la tunique du guerrier. Quoique chasseur par goût, il s'abstient de la chair des bêtes. Une fille unique, petite encore à la mort de sa femme, le console dans son veuvage: il l'élève avec une tendresse d'aïeul, avec des soins de mère, avec une bonté de père. Envers ses serviteurs, il n'use jamais de paroles menaçantes, il ne dédaigne point les conseils d'autrui, il ne s'obstine point à rechercher une faute. Il gouverne ses inférieurs bien plus par la raison que par l'autorité; on dirait qu'il est plutôt l'intendant que le maître de sa maison[1]. »

On peut rapprocher de ce portrait celui de la vénérable matrone Eutropia, que Sidonius s'attache à représenter comme une veuve d'un rare mérite, sachant allier l'économie à la charité, se repaissant de jeûnes et nourrissant les pauvres[2].

Ne pourrait-on pas citer aussi l'exemple de ce

[1] Epist. IV, 9.

[2] Epist. VI, 2 — VII, 2.

magnanime Ecdicius dont nous avons déjà parlé, et qui, après avoir presque miraculeusement défendu sa patrie contre les Goths, consacra les débris de sa fortune à la subsistance de ses concitoyens? Il est beau de voir ce héros chrétien, devenant le père des pauvres, arracher aux horreurs de la famine ceux qu'il avait délivrés des fléaux d'un siége. Ses serviteurs allaient, parcourant les campagnes et les villes voisines, recueillant dans des chariots les malheureux pour les conduire à leur maître. Et lui, plein d'un sublime dévouement, il rappelait ses hôtes à la vie; il leur distribuait le pain de la charité. Faut-il s'étonner si, dans ces siècles féconds en prodiges, une voix du ciel lui adressa ces paroles : « Ecdicius, Ecdicius, parce que tu as fait cela, jamais le pain ne manquera ni à toi, ni à ta postérité[1] ? »

Puisqu'il en était ainsi des laïques, qu'était-ce donc des prêtres? Ici encore nous n'avons qu'à consulter Sidonius. Il nous montrera saint Patiens portant jusqu'aux dernières limites des Gaules sa généreuse sollicitude, et réparant, à force d'aumônes et de largesses, les ravages de la guerre et des saisons. C'est assurément un magnifique spectacle, de voir ce grand archevêque de Lyon, promenant ses bienfaits à travers les provinces dévastées par le passage

[1] « *Ecdici, Ecdici, quia fecisti rem hanc, tibi et semini tuo panis non deerit in sempiternum, eo quod obedieris verbis meis et famem meam refectione pauperum satiaveris.* » Greg. Turon. Hist. II, 24.

des Goths. Non content de subvenir aux besoins de ses fidèles appauvris, il confie au Rhône le soin de répandre sur des provinces lointaines ses pieuses libéralités. Il alimente de ses blés, il soutient de ses trésors des villes entières : Arles, Riez, Avignon, Orange, Viviers, Valence et Trois-Châteaux sont gratuitement approvisionnés par lui. Il n'est pas jusqu'au peuple arverne qui ne doive la vie à son universelle munificence. Sidonius était bien digne de comprendre un pareil dévouement; aussi, dans un transport tout filial, appelle-t-il spirituellement saint Patiens un bon prêtre, un bon père, une bonne année[1]. Un pontife aussi tendre, aussi zélé, méritait de vivre dans les cœurs et de régner sur les âmes. On peut résister à l'éloquence des paroles ; on ne résiste pas à l'éloquence des œuvres. Voilà pourquoi Patiens agrandissait le domaine de la foi ; voilà pourquoi le nombre des hérétiques diminuait parmi les Burgondes. Par une sorte de chasse apostolique, il enveloppait dans le filet de ses prédications les sauvages esprits des Photiniens. Les Barbares, une fois convaincus par ses discours, s'attachaient à ses pas sans vouloir s'en écarter, jusqu'à ce qu'il parvînt, heureux pêcheur des âmes, à les retirer du gouffre profond de l'erreur[2].

Il serait facile de multiplier les exemples. Sidonius reconnaît lui-même que ces vertus sont en partie

[1] « *Bonus sacerdos, bonus pater, bonus annus es.* » Epist. VI, 12.

[2] Epist. VI, 12. Conf. Epist. II, 10.

communes à saint Patiens et au reste de ses collègues[1]. Ailleurs, il représente S. Remi et S. Principius faisant brûler dans leur cœur, comme dans un encensoir, le parfum de la charité et de la chasteté; imposant, par la prédication, le joug de la loi sur la tête des hommes rebelles et superbes, ou ramenant, par l'aiguillon d'une réprimande chrétienne, aux suaves odeurs de la pureté, les hommes souillés de la fange d'une conscience luxurieuse[2].

Sidonius, on le voit, connaît intimement la société ecclésiastique de son temps. Il est même au courant des petites intrigues, comme le révèle l'accusation qu'il lance dans une de ses lettres contre le prêtre Agrippinus[3]. Non-seulement il pénètre dans les églises et les maisons, mais il perce de son œil scrutateur les murailles des monastères. Il suit Domnulus dans ceux du Jura[4]; il visite Faustus à Lerins[5]; il vante

[1] « *Et horum aliqua tamen cum reliquis forsan communicanda collegis.* » Epist. VI, 12.

[2] Epist. VIII, 14. Conf. Flodoard. I, 10.

[3] Epist. VI, 2.

[4] Epist. IV, 25. Conf. Greg. Turon. in vita Lupicini et Romani.

[5] Epist. IX, 3.—Rien ne prouve, comme voudrait le faire croire Jean-Baptiste de Lezana dans ses Annales des Carmélites (ad. ann. Christ. 471, nº 4, tom. III, p. 206), que Sidonius, avant son épiscopat, ait été moine à Lerins. Cette assertion, qui ne repose sur aucun texte, ne peut s'expliquer que par la prétention qu'ont toujours eue les Carmes de se fabriquer une généalogie pour remonter à travers les âges jusqu'aux prophètes Élie et Élisée.

les austérités d'Antiolius[1], le talent de Claudien[2], et les pénitences de Chariobaud[3]. Lors même qu'il ne compose qu'une épitaphe, il nous retrace la vie de S. Abraham, il nous introduit au milieu de ses disciples[4].

Cette connaissance profonde de l'époque fait des écrits de Sidonius une des principales sources de l'histoire religieuse. Il y a, dans cette histoire comme dans l'histoire littéraire, des événements et des personnages que nous serions condamnés à ignorer sans les lettres de notre auteur. C'est à elles que nous devons presque tout ce que nous savons sur l'épiscopat de saint Patiens, aussi bien que sur la carrière ecclésiastique du prêtre Constantius et du philosophe Claudien. Elles nous apprennent que, dès le Ve siècle, les villes de Bazas et des Convennes avaient des pasteurs[5]. L'évêque d'Orléans, Prosper, et le pontife Gallicinus n'existent guère que là[6].

Si ces lettres ont une importance individuelle, elles ont également une importance générale. Nulle part la persécution d'Eurik n'est plus nettement dépeinte. On chercherait vainement ailleurs des détails aussi

[1] Epist. VIII, 14.

[2] Epist. IV, 2.

[3] Epist. VII, 16.

[4] Epist. VII, 17. Sur S. Abraham consulter Grégoire de Tours. Hist. II, 21 et lib. de Vita Patrum, 3.

[5] Epist. VII, 6. Conf. Bedæ martyrolog. IV Kalend. Augusti, et Gall. Christ., t. VIII, col. 1412.

[6] Epist. VIII, 15 et VIII, 11.

complets sur ce grand fait de l'histoire religieuse. Le danger du catholicisme, la ruine des églises, l'exil des évêques, en opposition avec les victoires de l'arianisme et les progrès des Goths, tout cela groupé avec art forme un des plus beaux tableaux qu'on ait esquissé[1].

Nous puisons en outre dans Sidonius des renseignements sur les solennités du V[e] siècle, soit qu'il raconte comment S. Mamert institua les Rogations[2], soit que, se mettant lui-même en scène, il décrive les cérémonies qui se pratiquaient à la fête de saint Just[3]. Partout il y a intérêt et instruction. A Vienne, c'est un peuple en proie à tous les fléaux qui invoque l'assistance du ciel. De fréquents tremblements de terre, de sinistres incendies menacent d'abîmer une ville coupable, et semblent préparer d'universelles funérailles[4]. Mamert se rappelle la pénitence des Ninivites ; il prescrit des jeûnes et des prières : Dieu se laisse fléchir et pardonne. A Lyon, c'est une foule immense réunie autour du tombeau d'un patron vénéré, et mêlant sa voix à celle des moines et des prêtres pour chanter Matines. La basilique et la crypte

[1] Epist. VII, 6. Conf. Greg. Turon. Hist. II, 25.

[2] Epist. V, 14 — VII, 1. Conf. S. Avit. Homil. de Rogation. ap. Acta SS. Boll. Maii II, 631 ; et Greg. Turon. Hist. II, 34.

[3] Epist. V, 17.

[4] « *Cuidam totius orbis funeri prodigiosum quoddam bustale minabantur.* » Homil. Avit. de Rogationibus.

brillent de mille cierges, retentissent de mélodieux cantiques. Dans l'intervalle des offices, on va s'asseoir sous l'ombrage d'une treille ou s'étendre sur un vert gazon. Les uns devisent agréablement; d'autres jouent aux dés; les plus vigoureux s'exercent à la paume; Sidonius fait des vers en attendant la Messe.

C'était alors une grande fête qu'une fête religieuse. Le christianisme touchait à son berceau, et la foi s'élançait jusqu'au ciel. Sans doute elle n'élevait pas encore dans les airs ces hautes tours, ces flèches gigantesques qui ornèrent plus tard nos belles cathédrales. Mais, pour être plus modeste, elle n'en était pas moins vive. Elle grandissait tous les jours, cette fille aînée de Dieu; elle commençait à embrasser le monde dans ses puissantes étreintes. Le nombre des fidèles croissait avec elle, et les assemblées aussi. Les églises bâties d'abord ne suffisant plus ou tombant en ruines, on les releva, on les multiplia. Partout les évêques et les abbés s'empressèrent d'encourager le zèle des peuples. De ce nombre furent saint Patiens à Lyon, saint Perpetuus à Tours et saint Abraham chez les Arvernes[1]. On vit même des laïques se dévouer à ce pieux ministère. Tel est cet Elaphius qui construisit à ses frais un baptistère chez les Ruthènes et le Simplicius de Bourges dont nous avons parlé[2]. Chacun contribuait à l'embellissement de l'édifice

[1] Epist. VI, 12 — IV, 18 et VII, 17.

[2] Epist. IV, 15 et VII, 18.

selon ses moyens, en fournissant des matériaux pour les autels, ou en composant des inscriptions pour les murs. Les lettres et les poésies de Sidonius, relatives à ces fondations, ont une importance toute particulière pour l'histoire de l'art au Ve siècle. Il y est question de l'orientation des basiliques, de lambris dorés, de marbre ornant la voûte, les fenêtres et le sol, de vitraux, de portiques, de colonnes de pierre se déroulant autour de la nef[1]. Elles n'ont pas moins d'importance pour l'histoire des mœurs. La dédicace de ces nouveaux temples donnait lieu à de pompeuses solennités, à des translations de reliques, à des pèlerinages. Évêques et fidèles s'y rendaient, et pendant plusieurs jours on ne voyait que festins de joie, on n'entendait que cantiques d'action de grâces[2].

Les traits de mœurs ne sont pas rares dans Sidonius; ses lettres sont le tableau le plus complet que l'on puisse rencontrer de la société gallo-romaine. Vie politique, vie littéraire, vie religieuse, vie morale, tout s'y trouve. Cela se conçoit : Sidonius a passé par toutes les conditions; il a tout vu et tout raconté. Il a beau se défendre d'être historien; personne ne l'est plus que lui. Il l'est avec d'autant plus de vérité, qu'il l'est sans intention. Ses écrits sont un trésor où la science peut puiser à pleines

[1] Epist. II, 10. Conf. Greg. Turon. Hist. II, 14, et Sirmond. not. ad. Sidon., 32.

[2] Epist. IV, 15—IX, 3. Conf. Greg. Turon. Hist. X, 30.

mains. Il n'est pas jusqu'aux récits de voyages, jusqu'aux descriptions en apparence purement littéraires, qui n'offrent un vif intérêt pour l'histoire. Soit qu'il aille à Rome, soit qu'il aille à Nimes, il recueille, chemin faisant, une foule de curieux détails. Vient-il de visiter Consentius, il nous décrit sa villa octavienne avec ses hautes murailles, sa chapelle, ses portiques et ses thermes. Des champs, des eaux, des vignes, des oliviers, des avenues, une terrasse, une colline, en font un séjour enchanteur, qu'embellit une nombreuse bibliothèque [1]. Ailleurs, c'est Narbonne, dont il vante le climat et les campagnes, dont il énumère les édifices : Narbonne, aujourd'hui bien déchue de son antique splendeur, avait alors encore ses portes, son forum, son amphithéâtre, ses temples, son capitole, ses monnaies et ses arcs de triomphe [2]. Puis, c'est Avitacum, ce domaine tant aimé, où se trouvaient réunis, sur les bords d'un lac, des appartements d'hiver et d'été, des bains, des portiques, de longues galeries [3]. Tantôt Sidonius va se délasser chez Ferréol et Apollinaris, dans leurs délicieuses résidences de Voroangus et de Prusianum qu'arrose le Gardon [4]. Tantôt, promenant son imagination rêveuse au confluent de la Dordogne

[1] Epist. VIII, 4.

[2] Carm. XXIII, 37 sq.

[3] Epist. II, 2.

[4] Epist. II, 9. Conf. Carm. XXIV, 52.

et de la Garonne, dans le *burgus* pittoresque de Leontius, il contemple, au milieu des tours aériennes, sous de magnifiques lambris, les marbres et les peintures[1]. Il y a, dans ces descriptions, une foule de détails d'architecture qui donnent une idée assez exacte de la somptuosité des habitations gallo-romaines. Une villa était un vrai palais; il n'y manquait rien, puisqu'on y rencontrait jusqu'à des musées et des bibliothèques. Naturellement la vie de ces châteaux devait répondre à leur extérieur. C'est encore ce qui résulte des lettres de Sidonius. Le matin, les visites; puis, le jeu ou la lecture. A la cinquième heure, le dîner. Il était ordinairement sénatorial, c'est-à-dire, court et abondant[2]. Après la méridienne, une promenade à cheval et le bain servaient de préparation au souper[3]. C'est à table surtout que l'on goûtait le plaisir de la conversation. Un spirituel badinage, une gaîté franche, une fine plaisanterie en faisaient les principaux charmes. C'est à table que Sidonius devisait avec ses amis, et qu'il soutenait ces luttes poétiques si bien racontées par lui; c'est à table qu'il improvisait des vers sur le livre de Petrus et qu'il triomphait, en présence de Majorien, des calomnies de Pæonius.[4]

[1] Carm. XXII.

[2] « *Prandebamus breviter, copiose, senatorium ad morem.* » Epist. II, 9.

[3] Ibid. Conf. Carm. XXIII.

[4] Epist. IX, 13 et I, 11.

Telles étaient les occupations des seigneurs gallo-romains dans leurs villas. Quelles étaient celles des femmes? C'est ce qu'il est difficile de savoir d'une manière précise. Il paraîtrait cependant, d'après quelques mots de Sidonius, qu'elles s'appliquaient à filer et à lire [1]. Mais il est vraisemblable qu'elles avaient leur bibliothèque spéciale, formée uniquement de livres de piété, à la différence de celle des hommes, où l'on distinguait les plus beaux ouvrages de l'éloquence latine : saint Augustin, Varron, Horace, Prudence et de plus Origène [2]. L'indication d'un gynécée donnerait aussi à entendre que leur vie était solitaire et cachée [3].

Jusqu'à quel point les mœurs de ces grandes villas étaient-elles pures? Devant une pareille question la critique doit se montrer circonspecte. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Sidonius vante la religieuse austérité de Consentius. Mais il le fait en termes qui ne sauraient être admis comme règle générale. « O

[1] Epist. II, 2. Conf. Carm. XXII.

[2] « *Huc libri affatim in promptu : sic tamen quod ; qui inter matronarum cathedras codices erant, stylus iis religiosus inveniebatur, qui vero per subsellia patrum familias, ii cothurno latialis eloquii nobilitabantur. Nam similis scientiæ viri, hinc Augustinus, hinc Varro, hinc Horatius, hinc Prudentius lectitabantur. Quos inter Adamantius Origenes.........* » Epist. II, 9.

[3] « *Hinc egressis frons triclinii matronalis offertur.* » Epist. II, 9.

riante demeure, s'écrie-t-il, ô pieux pénates! C'est là qu'habitent la pudeur et la liberté si difficiles à rencontrer et à concilier [1]. » Ailleurs, en décrivant ses bains d'Avitacum, il prend la peine de remarquer qu'on n'y voit aucune peinture obscène, aucune de ces nudités qui, en faisant admirer l'art, déshonorent l'artiste [2]; ce qui indiquerait qu'il n'en était pas ainsi partout. Ce ne sont là néanmoins que des traits particuliers; et, en fait d'appréciation morale, nous n'avons pas plus que Sidonius le droit de généraliser.

Ordinairement les propriétaires de ces riches domaines avaient passé par les charges publiques; après s'être acquittés des fonctions supérieures, ils se retiraient dans leurs terres, partageant leurs occupations entre les amusements et l'étude, se livrant alternativement aux exercices du corps et de l'esprit. Tel était, par exemple, Tonantius Ferréol, dont l'intrépide sagesse avait déconcerté les efforts d'Attila et de Thorismund, en même temps qu'elle soutenait Aëtius, et qui avait eu l'honneur de voir son char traîné au milieu d'applaudissements unanimes par les

[1] « *O dulcis domus, o pii penates,*
Quos, res difficilis sibique discors,
Libertas simul excolit pudorque. »
(Carm. XXIII, 435. Conf. Epist. VIII, 4.)

[2] « *Non hic per nudam pictorum corporum pulchritudinem turpis prostat historia, quæ, sicut ornat artem, sic devenustat artificem.* » Epist. II, 2.

peuples de la Gaule. Un dîner lui avait suffi pour éloigner les Goths et pour sauver Arles. Tonantius Ferréol appartenait à une des familles les plus distinguées de nos provinces méridionales. Sidonius avoue qu'il pourrait à peine compter les chaises curules et les titres patriciens de ses aïeux, encore moins leurs victoires et leurs triomphes. Il ne trouve qu'une manière de reconnaître dignement sa grandeur, c'est de le placer parmi les pontifes, ou, comme il les appelle, parmi les parfaits du Christ. Ce Ferréol, pour lequel Sidonius n'a pas assez d'éloges, avait été préfet des Gaules, sous Valentinien III. C'était un de ces hommes d'élite, comme il en surgit au déclin des empires, qui se dévouent pour les peuples et les protègent contre l'oppression[1].

Au milieu du V[e] siècle, un préfet des Gaules avait encore quelque importance. Sans doute son influence était considérablement réduite; sans doute on aurait eu honte souvent de lui demander ce qu'il ne pouvait plus accorder[2]; mais si le pouvoir avait faibli, on s'honorait toujours du titre, et, comme le témoigne la condamnation d'Arvandus, on savait punir le prévaricateur. Sidonius était fier d'avoir eu quelque crédit et quelque distinction. Il complimentait son ami Felix sur sa promotion à la première magistra-

[1] Epist. VII, 12 et I, 7. Conf. Carm. Propempt.

[2] « *Et nunc quum id, quod possibilitas tua non habet, verecundia non petatur*..... » Epist. IV, 14.

ture[1]; ce qui prouve que les charges romaines, malgré la décadence de l'Empire, n'avaient pas entièrement perdu leur antique considération. Ce n'est pas que Sidonius se soit fait illusion. Quoi qu'il dise dans le panégyrique d'Anthemius, il appréciait mieux que personne cette décadence, et son patriotisme lui suggéra dans maintes circonstances des regrets énergiques. Telles sont entre autres les plaintes si éloquentes qu'il met dans la bouche de Rome : « O douleur! Les droits du peuple et du sénat sont proscrits ; je suis tout entière dans le prince, tout entière au prince; misérable lambeau de l'empire des Césars, je ne suis plus qu'un royaume, moi qui étais reine autrefois[2].»

C'est surtout dans l'administration locale, que la vie politique semblait s'être réfugiée. La curie pour Sidonius est autre chose qu'un simple souvenir, c'est une réalité. Çà et là dans ses lettres on en voit apparaître les membres sous différents noms. Quelques traits révèlent même qu'il en connaissait les délibérations et les intrigues. Il parle, par exemple, de certains personnages qui, poussés par une détestable manie

[1] « *Gaudeo te amplissimæ dignitatis infulas consecutum... Nam licet in præsentiarum sis potissimus magistratus.......* » Epist. II, 3. Conf. Epist. II, 13 et V, 16. Symmach. Epist. II, 63 — IV, 28 — X, 44. Cassiod. Var. II, 2 — VI, 2.

[2] « *Proh dolor! Excusso populi jure atque senatus,*
Quod timui incurri ; sum tota in principe, tota
Principis, et fio lacerum de Cæsare regnum,
Quæ quondam regina fui. »
(Paneg. Avit. 101.)

de popularité, saisissent la main des premiers citoyens, les entraînent hors de l'assemblée, leur donnent des baisers à l'écart, et leur font gratuitement des offres de services pour se ménager leurs suffrages[1]. Il est à regretter qu'il se soit ainsi arrêté sur le seuil, et qu'il ne nous ait pas introduit plus avant dans le sanctuaire du municipe.

Si, quittant les hautes régions de la société gallo-romaine, nous abaissons nos regards sur les classes inférieures, nous rencontrons encore de précieux documents dans Sidonius. Veut-on savoir comment la noblesse traitait le petit peuple? On n'a qu'à lire la lettre où il transcrit l'épitaphe de son aïeul. Un jour qu'après un voyage à Lyon il regagnait la capitale des Arvernes, il aperçut d'une colline des fossoyeurs occupés à fouiller un antique cimetière où se trouvait la sépulture du préfet Apollinaris. Tout à coup il lance son cheval à travers la plaine, il surprend les malheureux paysans en flagrant délit, et, dans sa colère aristocratique, il les fait torturer sur le tombeau même, autant que l'exigeait, dit-il, la sollicitude pour les vivants et le repos des morts[2].

[1] « *Multi frequenter, quos exsecrabilis popularitas agit, civium maximos manu prensant, eque consessu publico abducunt, ac sequestratis oscula impingunt, operam suam spondent, sed non petiti...... ipsos sumptus ultro recusant, et ab ambitu clam rogant singulos, ut ab omnibus palam rogentur.* » Epist. V, 20. Conf. Epist. VII, 14.

[2] « *Supplicia captorum differre non potui, sed supra ipsum*

Encore craignait-il que son droit ne fût trop faiblement vengé. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que l'évêque, tout saint qu'il était, approuva sa colère, et déclara, suivant la formule ancienne, que les coupables méritaient leur châtiment [1]. Voilà jusqu'où allaient, au Ve siècle, la fougue des seigneurs gallo-romains et le respect ou plutôt la religion des sépultures.

Cet exemple peut servir à montrer les rapports des nobles et des paysans. Il en est d'autres où l'on découvre les rapports des paysans entre eux. Telle est la lettre à Pudens. Elle est assez courte pour que nous n'hésitions pas à l'insérer ici : « Le fils de ta nourrice a enlevé la fille de ma nourrice ; c'est une action indigne, et qui nous eût brouillés, si je n'avais su d'abord que tu n'as pas su le complot. Après avoir préalablement justifié ta conscience, tu daignes demander l'impunité pour une faute encore récente. Je l'accorde, pourvu que, devenant patron de maître que tu étais, tu affranchisses le ravisseur de sa dépendance originelle. Quant à cette femme, elle est déjà libre : afin qu'elle paraisse avoir été prise, non pour jouet d'une passion criminelle, mais pour légitime épouse, il faut que notre coupable

senis nostri opertorium torsi latrones, quantum sufficere possit superstitum curæ, mortuorum securitati. » Epist. III, 12.

[1] « *Vir sanctus et justus iracundiæ meæ dedit gloriam, pronuntians more majorum reos tantæ temeritatis jure cæsos videri.* » Ibid.

désormais client, au lieu de tributaire, commence à jouir de la condition de plébéien plutôt que de colon. Cette composition ou cette satisfaction peut seule réparer convenablement l'injure que j'ai reçue. J'accorde à tes vœux et à ton amitié que, si la liberté dégage le mari, le châtiment n'enchaîne pas le ravisseur [1]. »

C'était ces paysans surtout, esclaves ou colons, qui avaient à souffrir du malheur des temps. Le seigneur gallo-romain, dans son château, entouré d'un nombreux cortége de fidèles, pouvait au moins goûter le repos. Il n'en était pas ainsi du pauvre. On ne voyait que trop fréquemment des troupes de brigands ou de bagaudes, fondre sur une province et en emmener les habitants pour les vendre ensuite. On en trouve un exemple dans Sidonius. Il s'agit d'une femme enlevée dans une incursion de ce genre, et qui, après avoir été conduite d'Arvernie en Champagne, avait été transportée ailleurs et vendue sur un marché public [2]. Le bon évêque, en intercédant pour elle auprès de son ami S. Lupus, a soin de nous avertir qu'elle a été prise par des brigands originaires du pays, par des Warges, comme

[1] Epist. V, 19. Conf. Epist. VI, 10 et IX, 10.

[2] « *Unam feminam,.... quam forte Vargorum, hoc enim nomine indigenas latrunculos nuncupant, superventus abstraxerat, isto deductam ante aliquot annos isticque distractam quum non falso indicio comperissent....* » Epist. VI, 4. Conf. Leg. Ripuar. LXXXV et Salic. LVII.

il les appelle. D'après ce texte infiniment curieux, le warge n'existait donc pas seulement chez les Barbares, puisqu'on le rencontre dans Sidonius aussi bien que dans les lois salique et ripuaire.

Tels sont les principaux traits fournis par Sidonius pour le tableau de la société romaine du Ve siècle. Il nous reste à rechercher ceux qu'il renferme pour l'histoire de la société barbare. Car, ainsi que nous l'avons reconnu, Sidonius embrasse d'un côté le passé, de l'autre l'avenir. Tranquille au milieu de la tempête, il assiste à la fois à la catastrophe de Rome et aux triomphes de la Germanie. Quelle impression dut produire sur lui la présence de ces guerriers du Nord à l'aspect étrange? De quel œil vit-il leurs innombrables hordes sillonner de ravages et de ruines les plus belles provinces de l'Empire? Comment et jusqu'à quel point fut-il en contact avec eux? C'est ce qu'il faut demander à ses écrits.

Si, nous plaçant à l'entrée de la carrière littéraire de Sidonius, nous consultons le panégyrique d'Avitus, nous y découvrons déjà le monde barbare. Huns, Gépides, Bastarnes, Franks, Burgondes, le poète nomme tous les peuples de la belliqueuse armée d'Attila[1]. Il semble vouloir les passer en revue d'abord, afin de les examiner ensuite en détail. C'est ce qu'il entreprend de faire dans le panégyrique de

[1] Paneg. Avit. 319 sq.

Majorien. On n'a sans doute pas oublié comment il raconte la surprise et la déroute des Franks pendant les apprêts d'un festin nuptial. Dès-lors, il les a aperçus, il les dépeint, il en donne en quelque sorte le signalement : il nous les représente avec leurs cheveux d'un blond roux relevés en aigrette sur le front. Il nous montre leur visage rasé, aux yeux glauques et aux longues moustaches ; leur corps gigantesque serré dans d'étroits vêtements. Il les suit sur les champs de bataille, lorsqu'ils lancent leur terrible hache, lorsqu'ils agitent leur pique ou leur bouclier[1].

Plus loin, ce sont les Vandales errant sur les mers et dévastant les campagnes de l'Italie. On les voit assis sur les bancs de leurs galères, attendant que des esclaves maures leur apportent un riche butin ; ou bien, se préparant à combattre, ils cachent sous une cuirasse de fer leurs corps bronzés, bandent leurs arcs et déploient leurs bannières[2].

A côté des pirates du Midi, Sidonius ne pouvait manquer de ranger ceux du Nord, leurs anciens frères. Parmi les nombreux essaims de Barbares, il distingue le Saxon pour qui c'est un jeu de sillonner la mer de Bretagne et de fendre les vagues azurées sur des esquifs de peaux[3]. « C'est, dit-il, le

[1] Paneg. Major. 217 sq.

[2] Ibid. 386 sq.

[3] « *Quin et Aremoricus piratam Saxona tractus*
Sperabat, cui pelle salum sulcare britannum
Ludus, et assuto glaucum mare findere lembo. »
(Paneg. Avit. 369.)

plus farouche de tous les ennemis. Il attaque à l'improviste; il se dérobe avant d'être vu; il méprise ceux qui l'attendent; il terrasse ceux qu'il surprend. S'il poursuit, il atteint; s'il fuit, il échappe. Le naufrage l'exerce, loin de l'épouvanter. Non-seulement il connaît les dangers de la mer, mais il est familiarisé avec eux..... Joyeux au milieu des flots et des écueils, il brave le péril dans l'espoir du butin. Avant de mettre à la voile pour la patrie, sa coutume est de décimer les captifs par des supplices égaux et atroces, coutume d'autant plus triste qu'elle repose sur la superstition [1]. »

Dans le panégyrique d'Anthemius, il est encore plus précis. On s'aperçoit qu'il a contemplé de près les Barbares. Le portrait des Huns révèle une connaissance parfaite des mœurs scythiques. « C'est, dit-il, une nation dont le courage et l'aspect inspirent l'effroi. Le visage des enfants eux-mêmes ne laisse pas d'exciter une sorte d'horreur. Leur tête étroite n'est qu'une boule allongée ; au-dessous du front, leurs yeux vont se perdre dans deux profondes cavités ; la lumière frappant la voûte de leur cerveau parvient à peine jusqu'à leurs orbites enfoncées, qui toutefois ne sont pas fermées au jour ; car sous cette voûte resserrée ils embrassent un vaste espace, et si le rayon lumineux qu'ils perçoivent n'a pas plus d'étendue, en revanche ils distingueraient un point au fond

[1] Epist. VIII, 6.

d'un puits. Dès qu'ils sont nés, un bandeau écrase et aplatit leurs narines, pour que le casque ne trouve aucun obstacle. La tendresse maternelle ne craint pas de les déformer ainsi pour les combats... Du reste, leur corps est beau; ils ont une vaste poitrine, de larges épaules et une taille svelte. A pied, ils sont de médiocre stature; à cheval ou assis, ils paraissent très-grands. Le jeune barbare quitte à peine sa mère, que le coursier lui présente son dos; on croirait qu'ils ne font qu'un, tellement le cavalier semble cloué au cheval. Les autres voyagent sur leurs montures; eux, ils y habitent; ils aiment les arcs et les javelots; leurs mains sont terribles et sûres; leurs traits donnent infailliblement la mort[1]. »

A part l'afféterie et l'hyperbole ordinaires à Sidonius, on ne peut mieux faire ressortir le caractère de la race tartare. Il fallait avoir étudié les Huns pour les peindre avec une aussi heureuse exactitude. On doit d'autant plus regretter que l'évêque des Arvernes n'ait pas cru devoir continuer son histoire de la guerre d'Attila.

Sidonius, en sa qualité de lyonnais, ne connaissait pas moins bien les Burgondes. Il les représente se graissant la chevelure avec du beurre rance et s'abandonnant à des plaisirs grossiers : singulier voisinage pour un gallo-romain ami des bonnes manières et du beau monde. « Veux-tu savoir, écrit-il au con-

[1] Paneg. Anthem. 245 sq. Conf. Amm. Marcell. lib. XXX. Zosim. lib. IV et Jornand. de Reb. get.

sulaire Catullinus, ce qui brise ma lyre? Effrayée par les sons discordants des Barbares, Thalie dédaigne les vers de six pieds depuis qu'elle voit des patrons qui en ont sept. Heureux tes yeux! heureuses tes oreilles! heureux même ton nez! car il ne respire pas dix fois le matin l'odeur empestée de l'ail et de l'oignon. Tu n'as point à recevoir avant le jour, comme si tu étais le vieux père de leur père ou le mari de leur nourrice, ces géants auxquels suffirait à peine la cuisine d'Alcinoüs[1]. » On conçoit facilement qu'au milieu de pareils hôtes, Sidonius ne fût guère disposé à versifier un épithalame.

Ce fut surtout pendant son séjour à Bordeaux qu'il se trouva en contact avec les Barbares. Ils encombraient la cour d'Eurik; ils y affluaient de tous les pays, de toutes les tribus, de toutes les armées. Le palais du roi goth était comme le point de ralliement des chefs germains, le rendez-vous de toutes les peuplades. Quelle bizarre fortune pour Sidonius que d'être obligé de vivre en semblable compagnie! C'était bien autre chose que les deux vieilles femmes du château de Livia. Aussi n'y a-t-il rien de piquant comme la lettre où il rend compte de ses *impressions* d'exilé.

« J'ai presque vu deux fois, dit-il, la lune achever son cours, et n'ai obtenu qu'une seule audience : le maître de ces lieux trouve peu de loisirs pour moi;

[1] Carm. XII, 5 sq.

car l'univers entier demande aussi réponse et l'attend avec soumission. Ici nous voyons le Saxon aux yeux bleus trembler, lui qui ne craint rien que les vagues de la pleine mer. Ici le vieux Sicambre, tondu après sa défaite, laisse croître de nouveau ses cheveux. Ici se promène l'Hérule aux joues verdâtres, presque de la teinte de l'Océan, dont il habite les derniers golfes. Ici le Burgonde, haut de sept pieds, fléchit le genou et implore la paix. Ici l'Ostrogoth réclame le patronage qui fait sa force, et à l'aide duquel il fait trembler les Huns, humble d'un côté, fier de l'autre. Ici toi-même, ô Romain, tu viens prier pour ta vie; et quand le Nord menace de quelques troubles, tu sollicites le bras d'Eurik contre les hordes de la Scythie, tu demandes à la puissante Garonne de protéger le Tibre affaibli[1]. »

Ce qu'il y a de remarquable dans ce tableau, ce n'est pas tant la vivacité des couleurs que la souplesse du pinceau. Sidonius, tout romain qu'il est, ne peut se défendre d'une secrète vénération pour Eurik. Son patriotisme est presque dompté.

Eurik n'était pas le seul roi de sa race qui inspirât cette vénération. Son frère et son prédécesseur, Théodorik II, semble l'avoir partagée. Sidonius convient que l'envie même ne saurait lui refuser des éloges[2]. Et, comme pour justifier cette assertion, il

[1] Epist. VIII, 9. Traduction de M. Aug. Thierry. *Lettres sur l'Histoire de France*, 104.

[2] « *Mores autem hujuscemodi, ut laudibus eorum nihil ne regni quidem defraudet invidia.* » Epist. I, 2.

nous fait de ce prince un magnifique portrait. Ce morceau est des plus importants pour l'histoire du monde barbare. On s'aperçoit que les Goths ont déjà adopté la civilisation et les habitudes romaines. La cour gothique ressemble, sous bien des rapports, à la cour impériale : à voir Théodorik dans son palais de Bordeaux ou de Toulouse, on croirait voir Majorien dans sa résidence d'Arles ou de Narbonne. Ce n'est pas, du reste, la seule fois que Sidonius s'est plu à nous retracer les mœurs des Goths. Dans son premier panégyrique, il décrit également l'assemblée des vieillards de cette nation, qui eut pour résultat l'élévation d'Avitus au trône. Mais, comme peinture des mœurs royales, le portrait de Théodorik est beaucoup plus circonstancié.

« Avant le jour il va, avec très-peu de suite, visiter ses prêtres, pour lesquels il montre de grands égards, bien que l'on puisse s'apercevoir, à ses propos confidentiels, que ces démonstrations de respect tiennent plus à l'habitude qu'à la piété. Le reste de la matinée est réservé aux soins du gouvernement. Des officiers en armes sont debout autour du siége royal ; la troupe fourrée des chefs est admise au conseil, de manière à ce qu'on ne puisse pas la dire absente, mais tenue à l'écart comme trop bruyante ; elle bourdonne à l'aise entre les voiles de la salle et une barrière extérieure. Dans l'intérieur de la salle sont admis les députés des différents peuples. Le roi écoute autant que l'on veut, et répond en peu de mots.

S'agit-il d'une affaire à discuter ? il ajourne. Le cas est-il urgent? il décide sur-le-champ. Vers la deuxième heure (huit heures), il quitte le trône et va inspecter son trésor ou ses écuries. Si après cela il part pour la chasse, il n'endosse point l'arc ; cela lui paraîtrait au-dessous de la gravité royale; mais si, cheminant ou chassant, il aperçoit une proie, il tend la main en arrière, dans laquelle un esclave place aussitôt un arc débandé ; car, autant il lui paraîtrait ignoble de se charger d'un arc enveloppé de son fourreau, autant il lui semblerait efféminé de le recevoir tendu. Il le tend donc lui-même...., y place la flèche et tire. Souvent, au moment de tirer, il demande à quelqu'un de lui désigner ce qu'il doit frapper ; on lui indique la proie à abattre, il l'abat ; et s'il y a méprise, ce sera plutôt de la part de l'indicateur que du tireur. Pour ce qui est de ses repas, ceux des six jours de la semaine ne diffèrent en rien de ceux d'un simple particulier. On ne voit point là la table fléchir sous l'argenterie massive dont l'ont surchargée des esclaves haletants. Là, rien n'a tant de poids que le discours ; l'on s'y tait ou l'on y parle de choses graves. Les garnitures et les draperies des lits de repas sont en pourpre ou en coton. Les mets se recommandent par le bien assaisonné plutôt que par la rareté ; l'argenterie se fait remarquer par l'éclat plutôt que par le poids ; et les coupes n'y sont pas si souvent présentées aux convives, qu'il n'arrive plutôt à la soif de les désirer qu'à l'ivresse de les refuser. En un

mot, on voit là réunies l'élégance grecque, l'abondance gauloise et la promptitude italienne; pompe publique, soins privés et discipline royale. Quant aux magnifiques festins du dimanche, je m'abstiens d'en parler, comme d'une chose connue des personnes les plus obscures. Après le repas, le roi fait ou ne fait pas son somme méridien, et ne le fait jamais que très-court. La fantaisie lui vient-elle de jouer? il prend vivement les dés, les examine avec soin, les agite avec grâce, les jette franchement, les nomme gaîment, les attend avec patience. Aux bons coups il se tait, aux mauvais il rit, et ne se fâche à aucun. Peu avide de revanche, il veut cependant n'avoir pas l'air d'en redouter la chance. Si on la lui offre, il la refuse; si on la lui conteste, il y renonce. Vous le quittez sans embarras; il vous quitte sans contestation. Aux dés, comme à la guerre, il n'a qu'un souci, celui de vaincre. Dès qu'il est au jeu, il met pour un instant la dignité royale de côté; il encourage, il exhorte son joueur à la liberté, à la confiance, et, pour dire tout ce que je pense, il a peur de faire peur. Il aime à voir son adversaire en colère d'avoir perdu; cette colère est pour lui la preuve qu'il n'a point été ménagé; et, ce qui est peut-être singulier, c'est que ce contentement provenant d'une si petite cause ait pu contribuer parfois au succès de grandes affaires. On a vu, dans ces moments propices, accueillir d'emblée telle demande qui avait échoué à plusieurs reprises, en dépit de hauts patro-

nages. Moi-même, si je joue avec le roi, ayant quelque chose à lui demander, je m'estime heureux d'être battu, et de perdre une partie qui m'assure le gain de mon affaire. Vers la neuvième heure (à trois heures) recommencent les fatigues de la royauté : alors reviennent les demandeurs, les flots de défendeurs; ce n'est de tout côté qu'un tumulte de procès; ce tumulte se prolonge jusqu'au soir. A l'annonce du souper royal il s'apaise, et se divise entre les divers patrons des plaideurs, jusqu'au moment où commencent les gardes nocturnes. Au souper, les mimes bouffons sont admis, rarement toutefois et sans risque, pour aucun convive, d'être atteint par leurs mordants quolibets. Mais on n'entend jamais là ni orgue hydraulique, ni poème entonné de concert par plusieurs voix enflées par le phonasque. Là ne sont non plus reçus à chanter ni lyriste, ni coraule, ni mésochoriste, ni joueuse de tympan ou de psaltère. Le roi n'aime que les chants faits pour exciter le courage autant que pour charmer l'oreille. Dès qu'il se lève de table, les gardes de nuit s'établissent au trésor et aux entrées du palais royal, pour y veiller tout le temps du premier sommeil[1].»

Voilà certes une bien longue description. Encore avons-nous supprimé les détails d'un minutieux signalement. Sidonius n'a jamais été ni plus fécond, ni plus précis. Ce n'est plus une lettre, c'est presque

[1] Epist. I, 2. Trad. de M. Fauriel; *Hist. de la Gaule mérid. sous la domination des conquérants germains*. I, 293.

une histoire, quoi qu'il en dise[1]; c'est l'histoire d'un maître que l'on respecte, ou que l'on redoute. L'auteur se garde bien de critiquer. A peine ose-t-il noter en passant que la religion du roi est plutôt extérieure que réelle. Du reste, pas une allusion au meurtre de Thorismund, pas un trait contre l'arianisme, pas un mot tant soit peu défavorable. Il craindrait qu'on ne l'accusât de faire une satire[2]; aussi serions-nous vraiment porté à taxer Sidonius d'inconséquence avec lui-même, si nous ne nous rappelions qu'à l'époque où il écrivit cette lettre, il vivait en courtisan, et que Théodorik avait été en partie l'auteur de la fortune d'Avitus. Dans ce cas-là même, et en tenant compte de la date, il est infiniment probable que cette réserve était plutôt l'effet de la prudence que de l'affection, à moins pourtant qu'on n'aime mieux supposer qu'il voulait, par cette espèce de panégyrique, préparer les esprits à une réunion des Arvernes et des Goths. Bien qu'il évite de s'expliquer clairement sur ce point, il avoue qu'il n'aime pas les Barbares, lors même qu'ils sont bons[3]. « Nous nous

[1] « *Et ego non historiam, sed epistolam efficere curavi.* » Epist. I, 2.

[2] « *Sed jam Musa tacet tenetque habenas,*
Paucis hendecasyllabis jocata,
Ne quisquam satyram vel hos vocaret. »
(Carm. XII, 23.)

[3] « *Barbaros vitas quia mali putentur; ego, etiamsi boni.* » Epist. VII, 14.

moquons d'eux, dit-il; nous les méprisons et nous les craignons [1]. »

Peut-être, après cela, Sidonius n'était-il pas insensible à la culture romaine des rois goths. Un monarque qui, comme Théodorik II, lisait Virgile, devait trouver grâce devant lui [2]. La civilisation lui faisait alors pardonner à la barbarie. C'est ainsi, sans doute, qu'il a pu dire du fils de Théodorik, en félicitant la ville de Narbonne de la prédilection qu'il avait pour elle, que ce jeune prince était le soutien et le salut du monde romain [3].

A part ce qui concerne les rois goths, qu'antérieurement à son épiscopat il respectait sans doute par politique ou par ton, et quelques petits vers assez flatteurs pour la reine Ragnahild, on ne peut pas dire que Sidonius ait chanté les louanges des Barbares. Il encourage, au contraire, son ami Secundinus à user contre eux des couleurs de la satire [4]. Et lui-même ne s'en faisait pas faute. Nous avons vu comment il se moquait de ses patrons de sept pieds, de

[1] Epist. IV, 1.

[2] Paneg. Avit. 495.

[3] « *Hinc te Martius ille rector, atque*
Magno patre prior, decus Getarum,
Romanæ columen salusque gentis,
Theodoricus amat. »
(Carm. XXIII, 69.)

[4] « *Tu tamen nihilo segnius operam saltem facetis satyrarum coloribus intrepidus impende.* » Epist. V, 8.

ces géants voraces et grossiers qu'on appelle les Burgondes. Ailleurs, il raille, dans une lettre confidentielle à Probus, « ces Sicambres, habitants des marais, ces Alains caucasiens, ces Gélons équimulges, aux cœurs de corne, aux fibres de glace, dont la férocité stupide s'exhale en inepties, en fureurs, en brutalités, comme celle des bêtes sauvages[1]. » « Puisse, dit-il encore, des deux rives du Rhin, le Sicambre tondu, humilié dans son orgueil, aller boire l'eau du Vahal[2]! »

Ce ne sont pas les seuls passages où Sidonius parle des populations frankes. Le Sigismer dont il nous trace le portrait dans une lettre à Domnitius appartenait vraisemblablement à quelqu'une de ces populations. Ce portrait est assez curieux pour trouver place ici. Il servira à compléter la partie descriptive des écrits de Sidonius consacrée au monde barbare.

« Toi qui aimes tant les armes et les guerriers armés, quel plaisir tu aurais goûté, si tu avais vu le jeune prince Sigismer, paré à la manière de sa nation, comme un nouvel époux, ou comme un prétendant, se rendre au prétoire de son beau-père! Il était précédé et même suivi de chevaux superbement harnachés et tout couverts de pierreries étincelantes. Mais ce qu'il y avait de plus beau, c'était le royal fiancé, au milieu de son cortége, marchant

[1] Epist. IV, 1.

[2] Carm. XIII, 30. Conf. Epist. VIII, 3.

à pied, resplendissant d'écarlate, d'or et de soie ; sa chevelure, son teint, sa peau répondaient à tant de grandeur. L'aspect des petits rois et des princes qui l'accompagnaient inspirait la terreur au sein même de la paix. Leurs pieds, jusqu'aux talons, étaient revêtus d'une chaussure à longs poils rudes, qui laissaient à découvert leurs jambes et leurs genoux. Ils avaient, en outre, des habits très-hauts, serrés et de diverses couleurs, qui descendaient à peine à leurs jarrets, et dont les manches enveloppaient seulement la partie supérieure du bras. Ils portaient des saies vertes, bordées de rouge; des glaives, suspendus à leurs épaules par des baudriers qui leur pressaient les flancs, venaient tomber sur des robes richement fourrées. Les armes étaient à la fois pour eux une parure et une défense. Ils tenaient à la main droite des piques à crochets et des haches qui se lancent; ils avaient la gauche cachée par des boucliers aux bords d'argent et à la bosse d'or, dont la lumière faisait ressortir le prix et le travail. Enfin, tel était le luxe du cortége, que, pour une cérémonie nuptiale, la pompe ne paraissait pas moins digne de Mars que de Vénus [1]. »

Que ce portrait s'applique à des guerriers franks, c'est ce dont ne permet pas de douter la minutieuse description de Sidonius, surtout si l'on vient à la rapprocher du tableau du panégyrique de Majorien,

[1] Epist. IV, 20.

que nous avons eu déjà occasion de citer et de rappeler [1]. Mais de quelle tribu était le Sigismer dont il est ici question? Quelles étaient son origine, sa parenté? C'est ce qu'il est impossible de décider aujourd'hui. De tous les écrivains qui se sont occupés du monde barbare, Sidonius seul mentionne son nom, de même que, seul aussi, il nous a transmis celui de la reine Ragnahild [2]. Ceci ajoute à son importance comme historien.

Ce que nous remarquions à propos de la société romaine, nous pouvons le répéter à propos de la société germanique. Combien de personnages, combien d'événements dont le souvenir serait complétement effacé sans Sidonius! A l'énumération que nous avons précédemment donnée, nous ajouterons, outre les noms de Sigismer et de Ragnahild, la guerre soutenue par Léon Ier contre les Huns [3], la victoire d'Aétius et de Majorien sur Clodion [4] et les attaques d'Eurik contre l'Arvernie [5]. Ce sont là des faits dont notre auteur seul nous a laissé le récit. Il y a même,

[1] Paneg. Major. 217 sq.

[2] Femme d'Eurik, plutôt que de Théodorik. Sans tenir compte de la date de cette lettre, s'il se fût agi de la femme de Théodorik, Sidonius n'eût sans doute pas recommandé à Evodius de taire son nom.

[3] Paneg. Anthem. 236.

[4] Paneg. Major. 206.

[5] Epist. II, 1—III, 1 —III, 2—III, 4 — V, 12—VII, 1 — VII, 5 — VII, 7 — VII, 11.

dans ses lettres, certains détails du plus haut intérêt sur le caractère, le gouvernement et les dissensions des rois burgondes. De là l'autorité de Sidonius comme historien, autorité que les écrivains postérieurs, et Grégoire de Tours entre autres, ont souvent invoquée. Son mérite, c'est d'être historien sans le vouloir et presque malgré lui; c'est de reproduire l'époque, de la représenter sous toutes ses faces. Dans Sidonius, la société est comme prise sur le fait, au milieu du travail de la civilisation ou des habitudes de la barbarie. Envisagées sous ce rapport, ses poésies et ses lettres peuvent passer pour le répertoire le plus précieux qui nous soit parvenu concernant l'histoire du V[e] siècle. Jeté entre deux mondes, Sidonius les a contemplés, décrits, jugés l'un et l'autre : il nous a transmis à la fois les derniers traits du monde romain et la première empreinte du monde germanique.

Vu et lu,

A Paris, en Sorbonne, le 12 Octobre 1839, par le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris,

J. Vict. LE CLERC.

Permis d'imprimer :

L'Inspecteur général des études, chargé de l'administration de l'Académie de Paris,

ROUSSELLE.

[illegible]
[illegible] à 1 franc.

I

Il est probable que Sidonius était lyonnais, et non pas arverne, comme l'a prétendu Savaron. Bien que ce savant critique s'appuie sur quelques passages de la 1re et de la 3e lettre du IIIe livre, et de la 21e lettre du IVe livre, on peut lui opposer le témoignage de Sirmond, qui, tout auvergnat qu'il était lui-même, fait naître Sidonius à Lyon. Des textes en assez grand nombre militent en faveur de cette dernière opinion. Dans la 5e lettre du Ier livre, par exemple, Sidonius, écrivant de Rome au lyonnais Heronius, parle de Rhodanusia comme de leur patrie commune : « *Egresso mihi Rhodanusiæ nostræ mœnibus publicus cursus usui fuit......* » Dans la 8e lettre du même livre, il se dit expressément lyonnais : « *Ais enim gaudere te*, écrit-il à Candidianus de Césène, *quod aliquando necessarius tuus videam solem, quem utique raro bibitor araricus inspexerim : nebulas enim mihi meorum Lugdunensium exprobras.....* » En outre, au commencement de la 25e lettre du IVe livre, il appelle S. Patiens son père et son évêque dans le Christ : « *Pater noster in Christo, pariter et pontifex........ caput civitati nostræ per sacerdotium, provinciæ vero vestræ per civitatem.* » Ces textes rapprochés de quelques mots des poèmes V, XIII et XVII, tendent à établir nettement que Sidonius était de Lyon, et que l'Arvernie n'était pour lui qu'une seconde patrie.

Quant à la date de la naissance de Sidonius, elle est fixée par lui-même, dans le XXe poème, au 5 novembre, ou, ce qui

revient au même, aux nones de novembre : « *Natalis noster nonas instare novembres Admonet...* » Mais de quelle année s'agit-il ? Ici la certitude fait place aux conjectures. Dans la 6e lettre du VIIIe livre, Sidonius écrit à Nammatius qu'il entrait dans l'adolescence sous le consulat d'Asterius : « *Adolescens atque adhuc nuper ex puero, quum pater meus, præfectus prætorio, gallicanis tribunalibus præsideret; sub cujus videlicet magistratu consul Asterius anni sui fores votivum trabeatus aperuerat.* » Or, les fastes consulaires rapportent le consulat d'Asterius et de Protogènes à l'an de Rome 1202, c'est-à-dire, à l'an 449 de l'ère chrétienne ; ce qui est confirmé par Bollandus, dans la préface générale des *Acta Sanctorum*, d'après un ancien manuscrit. Sidonius venait donc de sortir de l'enfance, en 449, pour entrer dans l'adolescence. Reste à savoir à quel âge on passait de l'enfance à l'adolescence. Selon Censorinus (lib. *De die natali*, cap. 14), cette transition pour un jeune homme avait lieu à 15 ans révolus, et c'est à peu près le temps également indiqué par Aulu-Gelle (*Noct. Attic.*, X, 28). A en croire l'auteur des Nuits attiques, Servius Tullius, l'ancien roi, rangeait parmi les enfants les jeunes romains qui n'avaient pas encore atteint leur 17e année : « *qui minores essent annis septemdecim.* » Un texte de Jornandes relatif à Théodorik prouve le maintien de cet usage jusqu'à la décadence de l'Empire : « *Theodoricus jam adolescentiæ annos contingens, expleta pueritia, octavum decimum peragens annum...* » (*De reb. get.*, c. 55.) Si maintenant nous accordons à Sidonius 17 ou 18 ans sous le consulat d'Asterius, c'est-à-dire, en 449, époque où il sortait de l'enfance pour entrer dans l'adolescence, nous rapporterons par le fait sa naissance à 432 ou 431. Cette date, qui est celle de la mort de S. Paulin, a été d'ailleurs adoptée par les savants auteurs de la *Gallia christiana*.

Une autre difficulté porte sur le nom de Sidonius. Dans

l'adresse de son IXe poème, il s'appelle lui-même *Sollius Apollinaris Sidonius* :

« *Largam* Sollius *hanc* Apollinaris
Felici domino, pioque fratri,
Dicit Sidonius *suus salutem.* »

Ces trois noms se trouvent dans le même ordre en tête de la lettre à Leontius, qui précède le XXIIe poème : « Sollius Apollinaris Sidonius *Pontio Leontio salutem.* » Mamert Claudien, dans sa préface dédicatoire, omettant *Apollinaris* y substitue *Caius* : « *Præfectorio, patricio, doctissimo viro et optimo,* Caio Sollio Sidonio. » A ces quatre noms le manuscrit de Cluni, d'où Savaron a tiré l'épitaphe de Sidonius, en ajoute un cinquième, *modestus*. Mais on n'en rencontre aucune trace dans les œuvres de l'auteur, à moins qu'on ne soit tenté de voir une allusion à ce surnom dans la 12e lettre du IXe livre, où il écrit à Oresius « *malle se* modestum *quam facetum existimari.* » Quoi qu'il en soit, il importe de remarquer que, de ces divers noms, celui de *Sidonius* est placé le dernier, selon l'usage du Ve siècle, où, contrairement à la coutume des anciens Romains, on renvoyait ordinairement le nom propre à la suite du nom patronymique, ainsi que l'a très-bien montré Sirmond dans la préface de ses Notes. L'auteur, toutes les fois qu'il lui arrive de se nommer lui-même, se conforme à cet usage. C'est pour nous rapprocher de la vérité historique, que, d'après les contemporains, nous disons *Apollinaris Sidonius* et non pas *Sidonius Apollinaris,* comme on le fait généralement. En cela encore nous suivons la *Gallia christiana.* On peut consulter à ce sujet Henri Cannegieter : *De mutata romanorum nominum sub Principibus ratione ;* in-4°, Leyde, 1774.

—

II.

Malgré la confiance que méritent à tant de titres les auteurs de la *Gallia christiana*, nous ne saurions adopter leur opinion touchant la date de la mort de Sidonius. Il a certainement vécu au-delà de 482; nous n'en voulons pour preuve que ses propres écrits. Dans la 12[e] lettre du IX[e] livre, par exemple, il répond à Oresius qui lui demandait des vers, que, depuis le commencement de son épiscopat, il avait renoncé à la poésie, et qu'à partir de cette époque, il s'était écoulé trois olympiades, c'est-à-dire, 12 ans. Or, ces trois olympiades, dont nous avons fixé le point de départ à la fin de 471, d'après la lettre de Sidonius à S. Lupus*, s'étendent au-delà de 482. Ajoutons à cette donnée que Sidonius, après l'horrible châtiment du premier de ses persécuteurs, dont parle Grégoire de Tours, et qui eut lieu postérieurement à 482, vécut encore quelque temps, comme l'indique le récit du même historien. S. Grégoire dit de plus qu'à l'époque de sa mort les armes des Franks retentissaient dans la Gaule, et que la domination de ces nouveaux hôtes était vivement désirée de la population. Or, cette prédilection des Arvernes pour les Franks ne remonte guère au-delà de la bataille de Soissons. Ces considérations, en nous faisant rejeter la date adoptée par les auteurs de la *Gallia christiana*, nous engagent à recevoir de préférence celle des Bollandistes, qui placent la mort de

* Voir la note 3 de la page 19.

Sidonius le 21 ou le 23 août 488 ou 489. On ne saurait en effet lui assigner une autre limite. Car, de même qu'elle n'est pas antérieure, elle n'est pas non plus postérieure à cette époque. Gennadius et l'auteur anonyme de l'épitaphe de Sidonius, que nous avons rapportée d'après un manuscrit de Cluni suivi par Savaron, s'accordent à affirmer que Sidonius est contemporain de l'empereur Zénon. Or, Zénon lui-même mourut en avril 491. Ne faut-il pas d'ailleurs laisser quelque intervalle entre la mort de S. Sidonius et celle de son successeur S. Aprunculus, qui paraît avoir eu lieu aussi en 491 ?

FIN.